NUMÉRO 1070 1er Octobre 1952

MERCVRE DE FRANCE

FONDATEUR ALFRED VALLETTE



MERCVRIALE

GAZETTE

La mort d'André Delattre. — Port-Royal de Paris va revivre, par Yvan Christ. — Petit problème zoologique à propos d'un vers de Victor Hugo. — Un hommage à Alfred Vallette. La Presse et le Prix des Revues.

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

reparaît le 1er de chaque mois depuis le 1er Janvier 1947

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

Nouveau tarif

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 francs.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02.13 — R. C. Seine 80.493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22 rue du Persil, Bruxelles, (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28, Teofilo-Otoni, 3e andar, Rio de Janeiro.

Au Canada, aux Messageries France-Canada, 5466, avenue du Parc, Montréal.

En Grèce, à la Librairie Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

PORTRAIT D'ALAIN PAR LUI-MÊME

par COLETTE AUDRY

Je voudrais ici retrouver la figure d'Alain dans son œuvre, et seulement dans l'œuvre, comme si je n'avais jamais connu celui qui l'écrivit. Il n'y aura dans ce que je dirai aucun souvenir personnel sur Alain, et non plus aucun trait lu ailleurs ou entendu, aucun trait raconté. Rien que ce qu'il dit lui-même, ou ne dit pas; car on se peint aussi par ses silences.

On me dira qu'on n'écarte pas ainsi ses souvenirs : je ne les écarte pas à proprement parler. Des faits, des traits qui viendraient s'ajouter à ce qu'Alain dit de lui (ou le contredire), un surplus de connaissance, je n'en trouve pas dans mes souvenirs. J'ai cherché. Ce ne serait qu'une corroboration inutile. Mais ainsi je laisserai les souvenirs jouer leur vrai rôle, qui est sans prix : les phrases que je citerai, je les entends encore de la voix d'Alain. Le fait de l'avoir vu et entendu opère une liaison *par en dessous* des éléments, un peu comme faisait sa personne de son vivant.

On me demandera aussi s'il ne se trompe ou ne se déguise pas en se peignant. A quoi je répondrai que j'interroge ce qu'il dit et ce qu'il ne dit pas. J'interroge ce qu'il dit, et comment il le dit. Qu'on se peigne aussi par son mutisme, Alain le savait bien : « D'après les aveux que je n'ai pas faits, écrit-il, on jugera que mes souvenirs comme tels seraient toujours des arrangements. » Phrase sibylline dont je ne retiens pour l'instant que le début.

On se peint par la manière de se peindre. On se peint par ce qu'on voudrait être ou paraître : il le savait aussi, et note que les gens affectés peuvent bien se donner des sentiments faux, il reste toutefois quelque chose de leur nature dans le choix même de l'artifice. Ce qui revient à dire que tout ce qu'on dit de soi signifie. Et surtout chez un homme tel

qu'Alain qui, certes, fuit l'artifice, mais qui, d'un autre côté, a toujours en horreur l'idée qu'on ne serait que ce que l'on est, toujours persuadé, au contraire, que l'on est ce que l'on se fait et ce que l'on fait, à partir d'un certain donné. Et c'est justement ce que je voudrais étudier ici, cherchant comment il s'appuie sur lui-même pour pousser dans telle ou telle direction et comment ce qu'il dit de lui dessine, non seulement une figure, mais une aventure humaine.

Je vais, pour commencer, lui laisser la parole. Des œuvres où Alain se met plus particulièrement en cause, j'ai pris plaisir à tirer un portrait comme La Rochefoucauld, par exemple, nous en a laissé un de lui (quand La Rochefoucauld se peint, il croit à la vertu). Tout est de lui, dans ces phrases, je n'ai pas eu à ajouter un seul mot de liaison; il me semble que tout s'y compose et s'y enchaîne assez naturellement.

« J'aurais plaisir à parler de moi d'une certaine manière; mais ce plaisir est méprisable à mes yeux, autant que tous les genres d'ivresse. Je n'aime pas les confidences, et jusqu'à ce point que je n'ai pas pu, même sous la forme du roman, écrire quelque chose de ma vie privée; c'est peut-être que je n'aime pas trop à y penser ou bien que je m'en suis consolé sans cela. Je pense peu volontiers à ma nature; j'y vois une simplicité qui me détourne et une absence d'ambition qui me déconcerte.

« Les émotions fortes ne se propagent pas dans ma carcasse; tout au contraire, la cuirasse se durcit en proportion des coups. Il y eut un temps, c'était à l'Ecole Normale où, avec quelques camarades, j'avais pris le goût de boire; sans compter le jeu des cartes qui occupait une partie de nos nuits. J'étais robuste, gai, et heureux de tout. Je n'étais point pensif, encore maintenant je ne le suis guère. Quelles furent donc mes passions? A peu près celles d'un cheval au dressage. »

« A qui veut empêcher ma liberté, je la pousse témérairement. Ce genre de décision équivaut souvent à une extrême méchanceté, quoique dans le fond, il n'y ressemble point du tout. Je suis ainsi fait que je ne puis avoir d'ennemis, quand je le voudrais.

« Dès que je suis buté à ne plus penser à une certaine chose, je ressemble à un tyran qui a donné l'ordre d'écarter à jamais un importun. J'accordai beaucoup à la paresse. Je ne le regrette pas. Encore maintenant, me faire inattentif et

me reposer, c'est tout mon art. J'ai quitté le métier sans regret, et même, pour être franc, avec plaisir.

« Je dois dire que longtemps les musées m'endormirent à force d'ennui et que j'avais en haine les monuments. Je crois bien que la musique était mon principal goût et ma véritable vocation.

« Je fus toujours improvisateur et mystificateur, souvent brillant, souvent redouté, envié, critiqué fort sévèrement par ceux que je criblais. Pour moi je n'y voyais aucune importance, ni dans les suites non plus, car l'opinion que je laisse de moi ne me fait rien. Il me semble que je puis dire que j'ai suivi ma nature et que je l'ai même relevée en ne distinguant point le frivole et le sérieux. J'ai pris au sérieux une seule chose, qui est de ne pas dire de sottises autant qu'il se peut, et de ne pas enseigner ce que je ne comprenais pas moi-même. Mais je n'en appelle à personne, pas même au meilleur de mes élèves; car je ne me reconnais point de juges et je n'en demande point. Je suis persuadé qu'il y eut des moments où Alexandre, César ou Napoléon furent bêtes comme j'ai toujours juré de ne l'être pas. Telle est l'histoire sommaire de mes ambitions.

« Je demande pardon à tous les tristes de n'avoir jamais su être triste. J'ai le grand tort de me défier des malheureux. J'ai toujours senti la vie comme étant délicieuse par elle-même et au-dessus des inconvénients.

« J'ai marché comme j'ai pu, par des chemins raboteux, sous la clarté redoutable du paradis. Je n'ai pas chargé mon âme de mes organes. Deux ou trois disciples sans respect, c'est tout ce que j'espère; et au fond, je n'espère rien du tout. Ce que je pouvais être, je le suis, et tout est bien. »



Ce n'est pas pour le plaisir de me livrer à un jeu de patience littéraire que j'ai assemblé ce portrait : ces phrases nous donnent tout de suite le ton de l'homme, le timbre inimitable; et tout ce que nous trouverons désormais se rattachera de quelque façon à ce qui vient d'être lu.

Sa réserve à parler de lui, d'abord. Il a horreur des confessions et des confidences, des siennes propres et de celles des autres : il faut y voir un aspect de sa méfiance à l'égard de la psychologie introspective qui tend à créer son objet de

toutes pièces sur la base de l'humeur et de l'imagination. Il est des choses que l'on ne regarde pas, auxquelles on refuse existence. Se promenant près du front avec un camarade, il aperçoit un mort sur le talus : « De W. était jeune, il était attiré par les cadavres, comme l'homme de Platon. J'avais, et j'eus toujours la sagesse de ne pas regarder ces choses de près. Je me défiais de mon imagination, lui non. Régale-toi, lui dis-je. » Il se défie de son imagination à l'intérieur aussi : devant ce qui déplaît, irrite ou trouble, il faut se détourner sans s'appesantir, oublier et repartir. C'est mener les rapports avec soi-même en homme d'action, non en observateur ou en contemplateur. On hausse les épaules et l'on passe :

« Je fus trop souvent en difficulté avec moi-même, écrit-il, pour ne pas apprendre à abolir le rétrospectif. » Le terme est fort : ce qu'on néglige ainsi ne laisse pas de trace et retourne au néant.

Cette réserve, à base de méfiance, il la nomme justement prudence ou précaution. On y devine toutefois quelque chose de plus farouche que la seule sagesse : quelque chose comme l'écart d'un cheval. Il se reproche presque de s'être abandonné dans son *Stendhal* à une confession de sentiment et d'humeur « qui sent un peu trop l'indomptable moi ». On entend alors comme le claquement d'une porte qui se referme.

Il a parlé de lui dans trois livres : *Souvenirs concernant Jules Lagneau,* parus en 1925. Il y dit le nécessaire, s'en explique et s'en excuse : il fallait montrer l'élève pour faire comprendre le maître. Le caractère intraitable de l'élève grandit le maître.

Dans *Souvenirs de guerre* (1933) paraît une autre sorte de nécessaire : l'immense sujet n'était pas épuisé avec *Mars,* il fallait l'aborder d'un côté plus familier. Cette fois encore, il ne montra de lui, — du soldat —, que ce qui permet au lecteur de mieux comprendre la guerre.

Reste enfin l'*Histoire de mes pensées* (1937) qui est une authentique biographie : « Vous devriez écrire votre vie », lui avait dit un ami. Mais traiter son autobiographie sous l'angle d'une histoire de ses pensées, cela dit bien la réserve de l'auteur. « C'est que mes pensées sont *avouables.* » On ne saurait mieux reconnaître que les silences couvrent un mécontentement, surtout si l'on rapproche ce mot : « avouable » de la phrase que je citais tout à l'heure : « C'est peut-être que je m'en suis consolé sans cela. » On songe à l'ouverture de

M. Teste (bien que M. Teste soit essentiellement un observateur de lui-même) :

« Je me suis rarement perdu de vue. Je me suis détesté; je me suis adoré; puis nous avons vieilli ensemble. »

« Nous avons vieilli ensemble... Je m'en suis consolé », mots qui évoquent des orages passés, où perce l'agacement devant la bêtise et le bafouillage inhérents à toute existence. C'est le lieu de citer le mot d'Alain sur George Sand « qui, de sa propre vie médiocre, déformée, manquée comme est toute vie, a pu former cette Consuelo, modèle unique ». « Comme est toute vie » équivaut à un aveu. Alain sait bien pourtant que la réserve est justement ce qui arrête et provoque le lecteur : « Il y a du secret dans toutes les grandes âmes, et ce qui est le plus secret est, par le jeu des passions, ce que nous voudrions savoir d'abord. » Mais il tient bon.

Il serait temps, après avoir si longuement parlé de réserve, d'en venir à l'audace. Car il y a aussi de l'audace dans la façon dont Alain parle de lui, et le titre *Histoire de mes pensées* pourrait bien tromper les importuns. Car nous voyons, dans ce livre, se former les pensées d'Alain à partir de ses goûts, de son humeur, de ses expériences, et, tout en se formant, modifier en retour ces données. On nous propose une *Education sentimentale* par le jugement; l'histoire d'un Wilhelm Meister philosophe. Sans oublier qu'à travers son œuvre entière, l'auteur ne cesse de parler de lui, de se mettre en cause, de se jeter en avant. Il aime, il n'aime pas, il veut ignorer : « J'aime cet homme-là », dit-il de Rousseau. Il n'a jamais aimé *Henri Brulard*. D'*Armance*, il ne « pense rien », pas un mot dans son Stendhal sur cette histoire essentiellement privée.

Il méprise, il écrase :

« Pour parler le langage des esclaves, comment Lagneau accordait-il le libre arbitre avec l'inflexible nécessité? »

« *Marc-Aurèle* et *Jésus* (de Renan) qui sont des crimes contre l'homme. »

« La Sorbonne a toujours été ridicule. »

Ou bien, il se désolidarise avec hauteur : « Leur sociologie et leur histoire », écrit-il sans aucune référence à qui que ce soit, me rappelant ce mot de Lénine à Trotsky : « Vous avez vu *leur* Saint Paul, *leur* British Museum » (on entend bien qu'il ne s'agit pas des Anglais, mais du monde capitaliste tout entier).

Dans un élan bref, mais passionné, il évoque les harmonies du *Lys* « qui sont enivrantes ».

Il admire comme on combat :

« Je demande comme une grâce de vivre avec des êtres comme Stendhal, La Sanseverina, Julien Sorel, sans jamais voir, ni entendre, ni lire aucun genre de Sainte-Beuve. »

D'un génie mathématicien, mort jeune, il remarque en s'amusant : « Selon mon opinion, il est mort de l'ennui mathématicien. »

D'autres fois, il se peint lui-même en passant, et soudain il est là : « En ce temps-là, je tirais les idées comme les chevaux tirent le foin. » Il s'agit de recherches sans ordre, la pensée accrochant la pensée, mais on voit aussi ce mouvement de tête chevalin, à la fois patient et nonchalant, sans hâte, et absorbé pourtant.

Il ne se dérobe guère, en somme, et même s'expose en de brusques sorties, mais toujours à propos d'autre chose ou d'un autre que lui.

Sur lui-même, il a pourtant fait des aveux qu'on n'a point coutume de faire, car ils exigent le courage de se montrer — et de se voir — ridicule. Il s'agit de ces rêveries puériles qui nous accompagnent jusqu'à l'heure de notre mort et qui se caractérisent par « une niaiserie énorme », dit-il. Quelles sont les rêveries de l'auteur de *Mars?* Il se voit général vainqueur :

« Toute ma vie ces récits de moi à moi furent militaires; il s'agissait d'exterminer mes ennemis, et je ne m'en privais pas. J'ai rêvé de gouverner, de vaincre, de forcer, de terrifier. »

Chez La Fontaine qui, aussi curieusement, a fait de semblables aveux, les romans sont plus pacifiques. Ce sont pourtant aussi des rêves de puissance :

« On m'élit roi; mon peuple m'aime. »

Sous ce rapport, note Alain, je n'ai fait aucun progrès. Infantilisme inguérissable de l'imagination désirante que l'on n'ose pas dévoiler à son plus cher confident. Alain, lui, ne recule pas devant ce genre d'aveu.

Sur quoi porte donc cette réserve que nous avons devinée farouche? Essentiellement sur deux choses, qui sont de taille.

« De l'enfance je dirai peu, déclare-t-il, car elle ne fut que bêtise. » Et plus loin : « Donc une enfance sotte, comme elles sont toutes. » De fait, il ne livre que ses rêveries militaires et ses jeux de petit paysan; et tout de suite passe aux études. Il y a là un parti pris évident, car, s'il est vrai que toute

enfance est sotte, très sotte, il est vrai aussi que, de même qu'à chaque instant l'adulte retombe dans sa sotte enfance, de même, à chaque instant, l'enfant échappe à l'enfance pour viser plus haut, le plus haut possible. Quand Alain écrivait de l'enfant, il le savait et le disait. Pourquoi l'oublie-t-il quand il est en jeu? C'est que le silence sur l'enfance est silence sur le milieu familial :

« Je ne dirai rien sur ma vie familiale et je crois que je n'en pensais pas beaucoup. » Quelques mots sur son père, « sorte de Diogène », et il passe à un ami de son père, sur lequel il revient souvent, un célibataire, grand chasseur, royaliste et lecteur de Balzac. Comment ne pas penser que cet homme joua pour l'enfant le rôle du père d'élection que Jules Lagneau, plus tard, devait à son tour assumer? Sur sa mère le silence est total; et sur ses rapports avec le milieu familial, cette remarque énigmatique :

« Je me prouverais bien aisément que je fus un enfant malheureux, mais ce ne serait pas vrai. » Il conclut avec une pointe d'insolence que, sur ces choses, il a toujours voulu s'en tenir à « de pieux mensonges qui n'intéresseraient pas le lecteur ». L'expression « pieux mensonges » en dit long : manifestement il préfère ne pas regarder du côté de ce mort.

L'autre silence est sur les passions. Les passions amoureuses, puisqu'il ne fut jamais ambitieux. Rien jamais, dans ses études sur l'émotion, la passion ou le sentiment, qui ressemble à une allusion personnelle. On peut chercher.

J'ai eu l'occasion, dans une étude sur Alain et la littérature, de penser qu'il y avait en Alain un romanesque qui se défend contre le romanesque parce que le romanesque finit par se briser contre la réalité. J'y vois une raison de ce silence. Nulle part plus que dans les passions amoureuses, une existence, même alors qu'elle semble heureuse du dehors, n'apparaît à celui qui la vit aussi pleine de bavures, de reprises, d'échecs et de rechutes, aussi « médiocre, déformée, manquée ». C'est alors et plus que jamais qu'il convient de hausser les épaules et d'oublier, pour recommencer.

Réserve aussi de célibataire. Il existe diverses espèces de célibataires : Alain est de l'espèce un peu sauvage, secrète et brusque, dans laquelle on trouve « du solide et de l'opaque » ainsi qu'il le dit de l'ami de son père. Il est l'homme qui refuse sa participation dans un certain domaine, et longtemps

se tient à son choix. Cette espèce tient du sanglier : solitaire dans tous les sens du mot.



C'est ainsi que le portrait lu tout à l'heure nous frappe par un certain à-pic, quelque chose de rude, de rugueux, d'abrupt, plutôt que d'anguleux; mais, rude ou anguleux, de *non poli*. On pourrait bien ici me faire reproche du choix, car il existe dans l'œuvre d'Alain vingt autres passages plus précautionneux ou plus hésitants. Mais c'est par le côté abrupt qu'il vaut mieux saisir d'abord un être : c'est du côté où l'abord est le plus difficile qu'il est possible : on va droit au centre. Au lieu que si l'on commence par les côtés policés, tempérés, apaisés, on se perd dans des glacis.

Nous nous trouvons donc en présence d'un homme très assuré en lui-même, voire insolent, il n'y contredirait pas. Cette assurance est dans le ton, autant que dans les choses exprimées, dans la rudesse du ton, mais plus encore dans le calme, et dans cette indifférence à l'opinion dont il est question. D'où procède cette assurance, cela nous apparaîtra peu à peu. Elle est à la fois de nature et de formation. Il y a chez Alain une certaine assurance au départ. Il y en a une à l'arrivée, différente de la première, qui s'ajoute et ne se substitue pas : le tout fait une imposante somme d'assurance. Au départ, l'assurance est dans cette robustesse du corps à laquelle Alain se demande s'il ne faut pas attribuer la perte de la foi qui survint chez lui sans aucun drame vers l'âge de douze ans. Enfant, il servait la messe et croyait à l'enfer. A mesure que les forces se développèrent, la foi s'effaça. Elle disparut avec la peur pour ne jamais reparaître : « Si quelqu'un fut incrédule depuis ses douze ans jusqu'à ses soixante-sept, c'est bien moi; et je puis dire incrédule sans défaillance. » Toutefois il se borne à constater la coïncidence sans vouloir conclure. Mais il possède certainement à un très haut degré l'assurance virile de celui qui est sûr, le cas échéant, de pouvoir régler les difficultés à coups de poings. Ce qu'il fit, dit-il, avec ses camarades d'internat. Assurance physique à laquelle il faut joindre l'assurance de l'homme doué pour l'ajustement des idées et pour la parole; il fut toujours beau parleur. Cette grande robustesse procède du tempérament sanguin, dont l'humeur est particulièrement violente et explo-

sive, et tend à la pulvérisation de l'adversaire. Il eut honte de s'être emporté devant Jules Lagneau, un jour qu'il devait se défendre d'une calomnie; pendant la guerre, il manqua sauter sur un lieutenant qui exigeait de lui des excuses. Ce genre de violence est sans rancune, les griefs ne sont pas remâchés comme chez le bilieux, et les dégâts sont regrettés. La violence amènera donc Alain à se méfier de la violence : on ne peut dire qu'il la déplore (Gardez cela, lui a dit Lagneau, c'est une force); au contraire, il l'évoque avec bonne humeur, et d'un ton parfois légèrement provocant. Mais ce sont les effets qu'il a eu lieu de déplorer et il ne l'a plus oublié.

Hors de la colère, cette robustesse de sanguin est joyeuse et affamée. « Je me suis cru joueur », dit-il, qu'entend-il par là? Il a passé des nuits à jouer aux cartes. Se croire joueur, c'est déjà l'être. Une chose a dû lui manquer : le vertige qui fait que, se croyant joueur, on se laisse aspirer par l'abîme. Et sans doute est survenue quelque autre distraction qui l'a détourné; ou bien s'est éveillée la prudence du paysan, et il a fait volte-face comme devant l'alcool. Car il a aussi été buveur. Les appétits sont puissants chez lui. Pendant la guerre, retournant au cantonnement dans un village, et retrouvant des boutiques de charcutier : « J'étais fou », dit-il sans commentaire. Qu'à vingt ans il ait passé des nuits à boire, il n'y a rien là d'extraordinaire. Pourtant ce n'était peut-être pas courant chez les normaliens des années 90; et chez lui cela devait aller assez loin. On devine la passion du Normand pour les boissons fortes et l'état d'ivresse. Il s'en guérit d'un coup : relisant une page écrite sous l'effet de l'ivresse, et qu'il avait crue pleine de génie, il se trouva bête; il eut peur. Ce fut radical. Tout l'homme est là. Et cette originale guérison ne devait pas être facile, car, écrit-il : « Toujours un verre d'alcool fut pour moi comme une bêtise à faire. » Elle révèle, en tout cas, un empire sur soi remarquable chez un homme si jeune.

Quand ces natures sont au repos, elles oublient facilement, et glissent volontiers à la paresse. On trouve dans l'œuvre d'Alain non seulement des aveux de paresse, mais tout un éloge de la paresse. Enfant, il se distinguait en mathématiques; l'ami de son père lui ayant fait remarquer que les lettres lui donneraient moins de peine, il bifurqua, sans plus y penser, vers Normale Lettres. Il quitta le métier de professeur avec plaisir, et déclare même que ce métier lui fut tou-

jours très pesant. Aveu surprenant, car enfin, il va de soi qu'on n'exerce pas l'immense action qu'il a exercée en tant que professeur si l'on ne fait pas tout ce qu'il faut, et plus qu'il ne faut, pour sa classe; l'*Histoire de mes pensées* en fait foi. Pourtant le métier lui pesait, c'est aussi une vérité, et qui est à dire aussi. Pas question de « pieux mensonges » ici.

Mais comme il a utilisé sa violence pour opérer de brusques changements de direction, il va utiliser sa paresse. Elle va lui servir à ménager les moments de véritable activité de l'esprit. Il existe une race de paresseux à laquelle appartiennent Montaigne, La Fontaine, Alain chez qui la paresse est une forme du respect de la pensée, et même une sorte d'inflexibilité travailleuse. Plutôt que de violenter leur pensée, ceux-ci préfèrent lui préparer les voies, et jamais ils ne prennent pour activité de l'esprit ce qui n'est que contention. Cette façon de travailler — ou de ne pas travailler — écarte la timidité et l'irritation, ce sont les termes d'Alain au sujet de Lucien Herr; les deux hommes s'apprécièrent sur le tard. « Mais, dit Alain, la partie de l'esprit qui invente était chez lui timide et irritée. » Herr travaillait peut-être trop. Alain, lui, ne travaillait avec une entière application que durant de courts moments.

Cet aménagement de la paresse va, chez lui, jusqu'à la maîtrise du sommeil qu'il mit au point pendant la guerre et dans laquelle il voit un pouvoir essentiellement humain. « L'impossibilité de dormir dans le bruit est un signe d'animalité, écrit-il. » Toujours pendant la guerre, il parvint à diriger sa pensée, à l'orienter, à l'entretenir vivante, et tout ceci dans une demi-torpeur.

« C'est au cours de la guerre que j'appris à dormir à toute heure et en tout lieu, et à dormir à demi, les yeux à demi ouverts, refusant le monde et refusant les idées. La méthode très rusée que je formai alors était de penser sans suite tout en me tenant dans un même cercle de mots. Cet état est imité de l'insomnie par le retour des mêmes refrains; mais il est le contraire de l'insomnie par l'indifférence, qui empêche que les raisonnements se nouent... Je suis assuré maintenant que cet état de repos, qui quelquefois ne dure qu'une seconde, est un des moments de ce qu'on nomme le travail. »

Ainsi compris, l'art de dormir est plus qu'un art de travailler et une ruse avec soi-même : c'est un art de vivre. Aussi Alain dit-il : « Me faire inattentif et me reposer, c'est tout mon art. » Art de laisser passer le désespoir sans dégât, c'est pour-

quoi il le développe à la guerre; mais déjà il y avait eu recours quelques années plus tôt pendant une sorte de drame de la pensée auquel il fait allusion, tout un hiver passé à méditer sur l'évidence et la volonté, en tournant et retournant Descartes. Il s'agissait d'un moment grave, il y allait de tout lui-même :

« Mais ce qu'on trouvera peut-être de plus étonnant, c'est que ce désespoir, qui était en ce temps-là de tous les jours, n'était ni triste, ni anxieux. Je n'ai jamais fait figure de damné devant moi-même. Je me consolais aisément; j'arrêtais la dépense inutile; je savais dormir et je le sais encore. »

Enfin, cet art de dormir lui permit d'éviter les discussions qui, chez lui, « atteignaient toute violence ». L'horreur des discussions a pour point de départ la méfiance de l'humeur : « Je ne pus jamais conduire une sage discussion, à moins de dormir d'abord par précaution. » Dans sa classe, il ne supportait pas la discussion; les anciens l'enseignaient aux nouveaux. « Cela étant convenu, j'étais alors un sage et je savais me faire objection à moi-même. » La discussion tourne en tumulte, chacun se raidit et nul n'est jamais convaincu; et c'est un beau côté de l'être humain que de refuser de se laisser soumettre par l'argument. Aucune preuve n'est preuve pour l'homme digne de ce nom, car l'esprit deviendrait alors girouette. Le jeu des idées abstraites parut toujours méprisable à Alain, et d'une nature toute mécanique.

Tel est donc cet homme, robuste et doué, qui ne s'ennuie pas, et même s'amuse de tout; et qui sait dormir. Nature heureuse s'il en fut. Mais prenons bien garde que tout cela est autant construit et voulu que donné, car la violence et la boisson, par exemple, auraient pu jouer de mauvais tours au philosophe. « C'est une violence qui se tournera contre elle-même », avait dit Jules Lagneau de son élève. Sur ce point, Alain prit plaisir à faire mentir son maître. S'appuyant sur son humeur de sanguin, son humeur optimiste, pour aménager cette humeur, s'appuyant sur des habitudes paysannes de ruse et de méfiance, tantôt il hausse les épaules pour se détourner avec brusquerie, tantôt il somnole afin d'éviter les éclats. Il accepte et accentue le côté non réflexif, non introspectif de sa nature pour refuser l'importance à ce qui n'est rien à ses yeux et qui vient des organes : « Je n'ai pas chargé mon âme de mes organes ». Il refuse le tragique et aménage la violence.

★

On ne peut dire que l'on connaît un homme tant qu'on ignore ce qui compte par-dessus tout à ses yeux, et ce qu'il a montré qui comptait. Où place-t-il la valeur? Quelle est, au sens le plus large, sa morale? Il m'a semblé que cette part d'Alain, c'est en action qu'il fallait la voir, exactement comme il la voyait lui-même. C'est pourquoi nous allons l'envisager à la lumière des deux expériences majeures d'Alain : sa rencontre avec Jules Lagneau, sa vie de soldat durant la guerre 14-18. Comment ces expériences furent abordées par lui, comment elles l'ont à la fois révélé à lui-même et confirmé en lui, il l'a fidèlement retracé.

Nous avons fait allusion à l'élève qui entra un jour d'octobre dans la khâgne de Jules Lagneau : assuré, voire insolent, avec cette sorte de paresse qui venait de lui faire choisir les lettres, bien qu'il n'eût trouvé jusque-là de pensée à le satisfaire, dit-il, que dans la géométrie d'Euclide. Jeune garçon sans vocation particulière, mais « déjà un habile rhéteur ». Autrement dit, l'espèce d'élève la plus difficile, parce qu'elle entend ne s'incliner devant rien, bien résolue à n'être pas dupe.

Jules Lagneau lui offrit le spectacle d'un homme qui avait choisi de penser, et seulement de penser, et qui ne demandait rien d'autre; un homme qui pensait lentement, difficilement, mais qui savait ce que c'était que penser, et qui chaque jour revenait au point de départ, parce qu'une idée n'est jamais acquise. Sévère et exigeant au surplus, avec ce quelque chose de janséniste qu'Alain reconnaîtra dans l'abbé Picard, et qui ne pouvait le laisser insensible; refusant l'aide et les encouragements faciles parce qu'on ne peut penser pour un autre, ni *donner* du courage; mais par là même éveillant le courage chez un être jeune qui, pour la première fois, se sent véritablement respecté.

Et trente-cinq ans plus tard, longtemps après sa mort, Lagneau arrache encore à Alain des phrases comme celles-ci :

« Je ne respectais rien au monde que lui...

« Toutes les heures sérieuses de ma vie ont été occupées à répondre à cette question : que pensait-il? que voulait-il dire?... J'avais assez de lui pour méditer cent ans...

« Ce visage est sans doute le seul signe auquel j'aie fait réellement attention. »

Avec lui, il a eu en 1914 de muettes discussions sur la route de Metz que Lagneau avait suivie quarante-quatre ans plus tôt. La rencontre avec Lagneau fut l'événement qui ébranla toute la juvénile assurance d'Alain. On songe à la rencontre de Mallarmé par Valéry, au long silence poétique de Valéry, par trop d'exigence puisée au contact de Mallarmé. D'Alain et de Valéry, si différents par ailleurs, on peut dire que tous deux savent admirer; l'admiration est peut-être leur plus grande passion; la difficulté est de trouver le sujet qui en vaille la peine (« Heureux assez celui qui trouve occasion d'être fidèle », dit Alain). Quand ils le trouvent, ils en sont ébranlés jusqu'aux racines. Tous deux, au reste, ont été atteints par un être replié sur lui-même et d'une certaine fragilité, mais inflexible sur ce qui compte.

Quand Alain affirme : « J'ai pris au sérieux une seule chose qui est de ne pas dire de sottises », il faut donc remonter à Lagneau en qui se confondirent à jamais pour l'élève la grandeur de l'homme et la valeur unique de la pensée :

« Je vise à donner une idée de la première grandeur de l'esprit. C'est l'hommage que je dois à un tel maître. Si je n'y réussis pas du tout, même comme dans les songes, tout ce que j'ai pu écrire, assez et trop, sur mille sujets, est comme rien ou presque. »

Viennent enfin les phrases célèbres :

« A vingt ans donc, j'ai vu l'esprit dans la nuée. C'était à moi de m'en arranger comme je pourrais, mais faire que cela n'ait pas été, et que le reste ne soit pas comme rien à côté, c'est ce que je ne puis. »

« Sans cet oracle, j'étais perdu », avoue-t-il. Perdu par sa facilité et sa rapidité, par son talent de parole et par son impatience. Perdu par sa naturelle assurance. Lagneau mit en pièces les « fragiles constructions » du rhéteur, il lui enseigna la lenteur et même le silence, comme le jour où, surveillant le Concours général, il dit d'un geste et d'un froncement de sourcil à son élève qui se préparait à briller : « Je vous interdis d'écrire; vous ne savez rien là-dessus. » Alain remit une feuille blanche. Il est de fait que la facilité ne peut être sauvée que si elle s'est une fois accrochée à quelque chose qu'elle ait reconnu en valoir la peine, et au sujet de quoi elle s'est méprisée.

Ainsi la fidélité à son maître et la fidélité à la pensée ne font qu'une chez Alain. Cela suppose, envers le maître et envers la pensée, une extrême modestie, voisine de l'humilité;

mais hors de ce cercle, et puisque le reste n'est rien, une assurance redoublée. Quand on a appris à ne pas être dupe de soi, de ses dons et de son imagination, on ne saurait l'être des autres et de cette importance dont « la moindre nuance tue un homme ». Cela supposait aussi que l'élève en viendrait un jour à s'opposer au maître dans l'exercice de la pensée, comme ce fut le cas en politique. Cela supposait qu'après avoir tremblé devant le jugement de son maître, l'élève arriverait un jour à déclarer : « Je ne me reconnais point de juge et je n'en demande point. »

Pas d'autre morale donc que la fidélité à soi-même, à ce que l'on a pensé et voulu. Alain n'a jamais varié sur ce point : « La morale est pour soi et non pour autrui. » Il s'y tient intrépidement dans ces pages sur Stendhal où il se confesse. On dit que les personnages de Stendhal sont immoraux :

« Mais... dans les actions de la Sanseverina je ne trouve rien à blâmer. Je lis que, séduite d'abord par les intrigues de la cour, elle se voit soudain au pouvoir d'un homme très puissant et très cruel, se trouve folle d'humiliation et de douleur, se jure à elle-même de se venger, oui, même contre le remords. Et que me fait le prince de Parme? Il n'y a point de justice à l'égard du tyran. Les règles extérieures de la morale, je m'en moque. »

Retenons ce « même contre le remords » : on n'a pas pensé l'éthique tant qu'on n'est pas allé jusque-là.

Les *Souvenirs concernant Jules Lagneau* sont écrits après la guerre de 1914, c'est-à-dire après la seconde expérience, c'est dire que cette seconde expérience n'avait rien ôté à la première de sa force et de sa fraîcheur.

Alain avait quarante-sept ans en 1914. D'avance il avait décidé qu'il s'engagerait si la guerre éclatait. Il le fit. On sait qu'il partit sans illusion puisque son dernier *Propos* d'avant-guerre, écrit le 3 août 1914, s'intitule : « Le massacre des meilleurs ». Il n'aurait pas pu supporter la vie civile : « seuls les travaux de la guerre pouvaient me consoler de la guerre ». Et de fait, il avoue avoir perdu son propre empire, durant les premiers jours : « Je n'étais plus qu'horreur et cela ne pouvait durer. » Arrivé au front, il pensa d'abord qu'il n'en reviendrait pas, et tomba « dans un profond sommeil ». Puis il comprit qu'il pourrait s'en tirer, à condition d'apprendre à observer, comme un paysan ou un chasseur. C'était possible dans l'artillerie; il reconnaît que son courage « s'arrêta au bord du cercle d'enfer du fantassin ». D'une façon générale

il a trouvé, pour ces souvenirs de guerre, un ton d'une justesse parfaite, celui de l'homme qui a pris l'exacte mesure de son courage. Il sait que rien ne l'obligeait à combattre; il sait aussi qu'il n'a pas connu ni osé connaître le pire.

A cette immense expérience nous devons, non seulement *Mars* et les *Souvenirs de guerre,* mais encore le *Système des Beaux Arts,* fruit en partie des circonstances (la rencontre et les discussions avec un capitaine amateur de peinture), en partie et plus profondément de ce besoin de compenser, en temps de catastrophe, les préoccupations urgentes en leur opposant le moins urgent, comme une preuve de sa propre liberté. Mais le rapport immédiat de l'homme Alain avec la guerre nous est donné, je crois, dans cette phrase : « Elle fut une manière de détourner l'âme de se séparer du corps. » Phrase qui peut surprendre, venant de celui qui n'a pas chargé son âme de ses organes. En réalité, ce n'est qu'une autre forme de discipline non contradictoire. Ne pas charger son âme de ses organes, c'est n'être jamais dupe de l'imagination et ne pas prendre l'humeur pour une pensée ou un sentiment. Ceci acquis, l'intellectuel n'a que trop tendance, par métier et situation, à se croire affranchi de son corps. C'est s'affranchir à bon marché, et s'affranchir du même coup de la condition humaine; se condamner du même coup à une vie exsangue, à une pensée exsangue. Ne pas charger son âme de ses organes, mais connaître leur poids. C'est faire l'épreuve de ses forces. En affrontant le froid, la faim, la fatigue, le danger, c'est encore soi qu'on affronte.

Il est passionnant à cet égard de voir comment Alain s'est arrangé de la guerre. Ce qui n'ôte rien de leur sévérité aux jugements de *Mars* qui prennent toute leur force, au contraire, d'être émis par un homme qui a triomphé de l'épreuve. Outre la faculté d'observation indispensable à son salut, Alain développa dans les tranchées un goût de l'action manuelle, de l'action ouvrière réfléchie : les manipulations du téléphone de campagne sont toujours évoquées avec soin, et avec un plaisir évident. Il apprit à connaître ces bonheurs élémentaires et absolus que sont l'abri chaud parmi les camarades ou le calme du cantonnement. Il retrouve enfin pendant ces trois ans le contact avec la terre, la solitude des bois, une vie un peu bûcheronne, les retours de reconnaissances nocturnes, quand l'alouette chante déjà. Evoquant une de ces aurores, il lui arrive de dire : « J'étais parfaitement heureux. »

D'un bout à l'autre de ces trois années, il fut un homme parmi « les hommes ». Il aimait la vérité de ce mot qu'emploient les officiers pour désigner les soldats, comme si toute l'humanité s'était réfugiée là, et seulement là. Il voulut être un de ces hommes et rien autre. Par là son expérience de la guerre se trouve être la suite naturelle mais aussi l'apogée de son expérience politique d'avant-guerre, de l'affaire Dreyfus, des campagnes électorales et des Universités populaires. Quand il parle de ses camarades, du canonnier Jeannin, par exemple, qui apprenait à lire comme on fend le bois, mais qui déployait une telle sagacité dans tout autre labeur, ce n'est jamais comme un intellectuel parlerait avec bienveillance d'hommes simples et incultes, encore moins comme un bourgeois parlerait de paysans ou de prolétaires. Il n'a pas besoin de penser que ce sont ses semblables et ses égaux : ils le sont.

Et la colère qui gronde dans *Mars* est celle de l'homme de troupe qui s'est trouvé quotidiennement traité comme une chose, écrasé et humilié devant la mort. Jamais la colère du penseur qui se jugerait sous-estimé. Il n'ignore pas qu'il aurait pu se faire respecter en tant que professeur et philosophe. Il eût suffi de quelque réflexion glissée à point devant les officiers. Il ne l'a pas voulu. « Je voulais être respecté seulement comme homme supposé simple et ignorant. » Plutôt que de se faire valoir, il a préféré parfois faire le bête; car s'il importe, par-dessus tout, de ne pas *être* bête, « il y a de la grandeur même à faire la bête ». Sans compter que le mystificateur y trouvait son plaisir.

Bref, tout au long de ces trois ans, il a vécu l'épreuve à fond, et s'il n'en a pas été détruit c'est qu'il ne l'a pas voulu, restant lui-même jusqu'au bout. Mais de quelle gravité fut cette épreuve on le devine en lisant les quelques lignes qui évoquent son retour, lorsqu'il fut démobilisé.

« Dans ce tumulte intérieur et extérieur, je repris le travail d'enseigner en octobre 1917. Je trouvai un petit noyau d'élèves, je retrouvai mes livres; j'entendis le claquement de la Bertha au-dessus des rues, et je pris des lunettes. Je me sentis alors extrêmement fatigué, et c'était naturel. Je dus apprendre à occuper le temps... Beaucoup d'idées étaient tombées de moi comme des feuilles mortes; je ne me souciai point de les ramasser. Je m'avançai désormais par les grands auteurs seulement. Je ne m'étais jamais soucié beaucoup des contemporains; je les oubliai tout à fait par un

mépris de soldat, et je me trouvai ainsi en position de soulever les jeunes générations à bout de bras. Je fus donc, parmi tant de mes semblables, un homme de la guerre, un homme sans loi. »

Le poids de l'expérience, le soulagement sans joie du retour, une atmosphère de fin de guerre coïncidant avec le début de la vieillesse, une sombre assurance, se fondent ici pour rendre un son de poésie humaine inexprimable.

C'est sur cette note que je voudrais terminer. Elle achève le portrait d'Alain par lui-même. Il nous a présenté l'image d'un homme qui se fait au jour le jour à partir de ce qui lui est donné. Cet homme qui n'est pas un chercheur d'aventures, a mené la vie unie, en somme, d'un intellectuel. Les grands moments qu'il a vécus n'ont rien en soi d'exceptionnel : rencontrer un maître de grande valeur, aller à la guerre, ce sont là des expériences communes. Mais il a vécu ces moments comme des aventures extraordinaires, s'y enfonçant tout entier, ne plaignant ni son enthousiasme, ni sa force, ni sa colère, ni sa peine. Ne réservant jamais que sa liberté, comme tous les chercheurs d'aventure.

SÉIDE

Conte moral et philosophique

(PROJET INÉDIT)

par le marquis de SADE

Le 1er octobre 1788, en son cachot de la Bastille, au début du cent quarantième mois de sa captivité dans les prisons royales, le marquis de Sade établissait le Catalogue raisonné *d'une œuvre déjà considérable et qui, dans les conditions atroces où il l'avait élaborée, témoignait chez son auteur d'une fermeté d'âme peu commune. Dans ce* Catalogue, *qui n'énumère que des ouvrages destinés à la publication — et non les textes subversifs du* Dialogue entre un prêtre et un moribond *et des* 120 journées de Sodome, *composés respectivement en 1782 et 1785 — Sade a recensé la matière de « quinze volumes in-8° », dont quatre devaient contenir des « nouvelles sérieuses et des contes gais » au nombre de trente, auxquels il faut ajouter les seize historiettes du* Portefeuille d'un homme de lettres. *Ces contes, nouvelles et historiettes, rédigés par lui en 1787 et 1788, remplissaient vingt cahiers de 48 pages chacun. Dix-huit d'entre eux constituent le volumineux manuscrit 4.010 de la Bibl. Nat. (nouv. acq. fr.). C'est d'après ce manuscrit que Maurice Heine a publié pour la première fois, sous le titre de* Historiettes, Contes et Fabliaux *(Paris, 1926, in-4°) les vingt-cinq récits qui ne figurent pas dans le recueil des* Crimes de l'Amour *publié du vivant de l'auteur. Le conte de* Séide *existait-il au nombre des récits composant les deux cahiers manquants (le 2e et le 17e) du manuscrit de Sade? Tout ce que nous savons, grâce à une note de l'auteur sur la couverture de son vingtième cahier, c'est qu'il avait décidé de* supprimer ce *« conte moral et philosophique », soit qu'il l'eût entièrement rédigé, soit qu'il ne fût encore qu'en l'état où nous le publions aujourd'hui. C'est à la Bibliothèque de l'Arsenal, dans le fonds de la Bastille (ms. 1256, f° 818 v°, 819, 820 et 821 r°) que nous avons découvert le projet de* Séide *qui paraît avoir échappé à l'attention de Maurice Heine, car il l'eût certainement intégré au recueil posthume des* Historiettes, Contes et Fabliaux.

GILBERT LELY.

La philosophie du conte projetté seroit que l'avenir etant inconnu a l'homme, ses loix ses crimes ses vertus, tout ce quil fait en un mot ne peut jamais etre qu'incertain. Il peut tres bien d'apres cela en se livrant aux vertus ne commettre que des crimes et en se livrant aux vices reussir a pratiquer des vertus. Un etre qui liroit dans l'avenir, prevoyant mieux que l'homme, n'ayant pas comm[e] lui un bandeau toujour[s] sur les yeux, n'agirait jamais que juste. Car il est certain qu en prenant je supp[ose] cent louis a un homme qui va en faire un usage qui peut lui couter la vie celui qui est sur que cela va etre, fait bien d'enlever les cent louis a cet homme puisque pour un petit mal il en sauve un fort grand. A le bien prendre dira notre philosophe n'est ce pas la l'esprit de vos loix et quand vous punissés le malfaiteur, ce qui est un crime puisque vous prenés la vie de votre semblable, ne vous permettés vous pas ce petit crime pour en empecher une plus grande quantité. Mais vos loix ont tort parce quell[es] ne voyent pas dans l'avenir, elles n'operent que sur les apparences et toujours par incertitude, moi au contraire dira-til j'agis surement puisque l'avenir m'est connu. Le but moral sera d'apprendre a ce prince qui doit regner un jour d etre tres tolerant, de pardonner beaucoup de crimes parcequ'il y en a tres peu qui ne doivent surement produire de bon[s] effet[s] et qui bien surement [ne] le doivent servir. Les loix de la nature lui apprennent aussi a n'avoir point de remord, ce qui est la chose du monde la plus inutile, car le remord n'ôte rien au mal qu'on a fait aux autres et nou[s] en fait beaucoup a nous memes. En consequence voici les crimes quil faira dans son voiyage et dont il rendra raison a son éleve. Cela aura egalement pour but de moderer dans ce prince l'excès de sa sensibilité, vertu qui est toujour[s] plus utile aux autres qu'a nous, puisqu'aux seuls [*deux mots indéchiffrables*] recueille et que nous semons.

1. Il rencontrera des malheureux qu'il ne soulagera point, il lui expliquera pourquoi (dissertation sur l'aumone et la pitié) et lui ajoutera que ce[s] gens la tra-

vailleroient si on ne leur faisoit pas l'aumone et quil n'attendaient d'aillieu[rs] que cette somme pour aller se joindre a une troupe de voleurs, ils n'avoient pas asse[z] de fond[s] pour sy rendre, ils y alloient dès qu'il[s] auroient reçu ce qu'alloit leur donner le prince.

2. Il met le feu a une grange dans laquelle peri[ssen]t plusieurs personnes — oui — mais il etoit ecrit dans les destinees que s'elevait dans cette grange un jeune homme qui a l'exemple de tamerlan devoit detruire un jour l'univers, il a donc bien fait.

3. Ils s'egarent et rencontrent dans leur chemin un jeune homme a qui ils demandent le chemin, qui se detourne du sien pour leur montrer le leur, pour récompense il le tue — quelle horreur — oui mais ce jeune homme alloit assassiner son pere, sa mere et deux de ses tantes pour heriter des biens de la famille, il a donc bien fait (1).

4. Il rencontre une femme superbe menée dans un palanquin a l'empereur de perse, il arrette le palanquin, en fait sortir la femme et la pend a un arbre. Cetoit une ambitieuse, elle alloit tourner l'esprit de l'empereur et il alloit bouleverser l'univers.

5. Il rencontre une femme grosse, il l'eventre arrache le fruit et l'ecrase contre une pierre. Ce malheureux devoit en naissant donner la mort a sa mere et devenir lui meme un scelerat affreux.

6. On mene des gens au suplice il les degage, les malheureux etoient a la verité coupables d'un crime leger mais ils devoient le reparer par mille vertus perdues pour la societé si l'on les eut immolés.

J'imite la main de la providence dira t il, ne voyons nous pas chaque jour que tantot elle protege la vertu et que tantot elle favorise le crime, elle n'agit ainsi que parce quelle voit dans l'avenir, que parce quelle ne fait rien sans connaissance de cause, se moquant de nos prejugés et de nos arrangements elle favorise le mal

(1) Dans la marge : *trop semblable à Zadig.* Et en retrait, à droite (suivi de la mention : *après*) : *Cest alors que le prince dira a son guide, mais les loix ont donc raison et que l'autre dira ce qui est marqué.*

quand il doit en epargner un plus grand et le bien quand reellement il doit en produire un plus considerable encor. Ainsi ce nest ni le vice ni la vertu qu il faut particulierement favoriser c'est ce qui doit produire une plus grande somme de biens et eviter une plus [grande] dose de maux, et comme il vous est impossible de lire comme moi dans l avenir, que cela vous serve de leçon seulement pour vous apprendre qu il faut très peu punir de crime[s] parcequ en les punissant vous ne savés si vous avés bien ou mal fait, vous avés coupé une branche de l'arbre simplement parce quelle avoit une petite tache mais sans savoir ce quelle auroit rapporté par la suite, et reversiblement fort peu recompenser de vertu parceque de cette vertu que vous recompensés il alloit peut etre sortir une foule de crime[s].

7. Il rencontre un homme qui sauve la vie a une femme qui se noyait, il l'empeche, il replonge la femme dans l'eau et y jette l'homme après — quelle infamie — oui — mais cette femme qu'on alloit sauver [*deux mots indéchiffrables*] et alloit empoisonner son mari et ses deux beau[x] fils, la femme ne meritoit donc pas d etre sauvé[e], et l'homme qui sous l'apparence d'une vertu alloit favoriser trois crimes meritoit donc la mort lui meme (2).

8. Il rencontre un saint derviche priant dieu tout le long du chemin s'arrettant a chaque pagode, il le tue c'étoit un novateur, dit il, un faiseur de secte[s] et de miracles, la moitié de l'asie alloit etre seduit[e] par ses doctrines et s'egorger ensuite pour les differentes opinions qui seroient née[s] de sa secte. Plut au ciel que tous les imposteurs qui ont empoisonné la terre de leur[s] epouvantable[s] dogme[s] eussent avant que de precher trouvé un homme aussi juste que moi (3).

9. Il met le feu la nuit a une galliotte chargée d'artifice et la fait sauter, elle et tout son équipage (4). Ne vaut il pas mieux ce petit mal que celui qu'alloit faire

(2) Rajouté sur la même ligne : *non cest faux, rien a l'homme.*
(3) Dans la marge : *on l'adorait deja comme un dieu.*
(4) Dans la marge : *point de poudre alors.*

cette galliotte, elle devoit ecraser une ville et faire perir dix mille habitans, il ny avoit pas d'autre moyen d'empecher ce malheur.

Vous m'objecterés dit il a cela que cest l'esprit de vos loix que je traite de cruel et quelle[s] sacrifie[nt] dans ce mem[e] gout un homme coupable dun petit mal par ce quelles craignent que cet homme n'en commette un plus grand, cette comparaison est faus[se], vos loix sont injustes elles agissent sans voir l'avenir elles condamnent cet homme sur ce qu il a fait sans savoir ce quil faira, de quelle façon il auroit reparé le mal quil a fait et elles se permettent des injustices sans connoissance de cause, il n'en est pas de meme de celles que je fais, je ne sacrifie un que pour sauver 3o et en cela jimite la main de la providence et jagis justement, vos loix en condamnant ne savent ce qu elles font, la plus legere apparance leur suffit, et tantot elles font perir l'innocent qu elles ont cru coupable tantot le coupable qui seroit devenu vertueux, ce que je fais est pour vous apprendre — au contraire — a laisser agir surtout la main de la providence sans vous meler de punir ou de recompenser les hommes parce que n'ayant pas le don de l'avenir vous n'agiriés jamais qu'a contre-sens, prevenés les crimes et ne les punissés pas, faite[s] naître des vertus et ne les recompensés pas, celui qui s'y livre y trouve naturellement sa recompense, mettés les hommes dans le cas de faire le moins de mal possible et le plus de bien que faire se pourra, elagués vos loix, brisés vos echafauts et rapportés vous en a la providence seule du soin de les gouverner, ne connaissant pas l'avenir comme elle vous ne fairés jamais que des sottises. Si d'une autre part vos passions vous entrainent malgré vous a quelque chose que vous supposiés un crime, que le remord ne trouble point votre conscience après l'avoir commis car peut etre ce pretendu mal est il la cause d'un grand bien, il doit l etre, la providence ne nous laisse que des facultés de cette espece, nous derangeons par nos actions les loix sociales mais jamais les sienne[s] et ce qu'elle laisse a nos mains nest jamais que celle qui doit servir ses vues.

Le seul crim[e] reel [de] l'homme seroit de troubler l'ordre de la nature, essayés le, vous verrés que cela vous sera impossible (5) mais en revanche vous pourrés detruire une province parceque ce crime selon vous, *dès quelle vous le permet*, ne concourt jamais qu'à l'accomplissement de quelqu une de ses intentions, d'aillieurs le remord en vous dechirant ne raccomoderoit point le mal que vous avés fait aux autres et vous en fairoit beaucoup a vous meme.

Vous voiyés prince dirat il que j'ai commis beaucoup de crimes sans etre veritablement coupable aux yeux de la providence, que cela vous rende moins leger a punir ceux qui vous paraitront criminels. Tant que vous en condamnerés a mort un seul, ignorant les decrets de la providence et ne pouvant par consequent juger si ce qu'il a fait est bien ou mal relativement a ce qui auroit resulté de son action, vous aurés fait une cruauté gratuite, vous aurés commis un crime reel et vous vous serés peut etre rendu coupable envers la providence (6) puisqu il sera possible que vous ayiés derangé ses intentions (7)...

(*Découvert et publié par Gilbert Lely.*)

(5) Dans la marge : *la contradiction git en ce quil lui conseille a la fois de faire tout le mal qu'il voudra et que d'une autre part il lui dit que condamnant un criminel il fait mal, prevenir cette contradiction.*

(6) Remplace *divinité*, raturé.

(7) Au recto : *Zadig page 63. L hermite dit a Zadig qon ne connoissoit pas les voiyes de la providence et que les hommes avoient tort de juger d un tout dont ils n'apercevoient que les plus petites parties. Tout est dangereux (ajoute-t-il) et tout est necessaire, il ny a point de hazard, tout est epreuve ou punition ou recompense ou prevoyance* [trois mots indéchiffrables] *le dieu des perses.*

POÈMES

par PIERRE CAMO

MADRIGAL POUR DONE ELVIRE

A Roger Nicolle

On dit que les fraîcheurs de rose et de jasmin
Qui font de ce visage un objet de délice
Ne sont que le produit d'un habile artifice
Et de l'achat d'un peu de blanc et de carmin.

Mais si cette beauté de fard et d'imposture
N'a rien à redouter d'une rivalité
Et l'emporte à mes yeux sur toute autre beauté
Qui ne veut rien devoir qu'à la seule nature,

Dois-je me repentir, Done Elvire, d'avoir
Pris en votre faveur le parti du mensonge
Et d'un miroir qui le conseille ou le prolonge
Contre une vérité moins agréable à voir?

N'aimons-nous pas ainsi le feu, l'azur, l'aurore,
Qui ne sont en substance aurore, azur, ni feu,
Ou ce clair arc-en-ciel, mirage et simple jeu
De rayons irisés dont le temps se colore?

LES DEUX ROSES

A Aldo Capasso

Deux roses fraîches en ce premier jour de mai,
Faites comme pour être en paradis cueillies,
Deux roses sœurs et prometteuses d'embellie,
Devraient avoir raison de mon être charmé,

Si je ne regrettais un temps où leur présence,
Autrement qu'en symbole, aurait mieux répondu
A l'espoir caressé d'un printemps attendu,
Et ravi de mon cœur toute la complaisance.

Telles étaient sans doute aux jardins d'Avignon
Pour Laure et son amant les deux roses pareilles
Que le bon Roi Robert, célébrant les merveilles
D'un si parfait amour, leur départit en don.

Puissé-je en celles-ci jusqu'en fin de soirée
Prolonger la douceur du moment actuel,
Et tourner en plaisir simplement sensuel
Cette joie odorante et sa fleur colorée.

VISAGE DE VAN GOGH

par RAYMOND JEAN

Je voulais, en ce matin provençal, reconnaître Saint-Paul-de-Mausole, le vieux monastère mué en maison de fous où Van Gogh fut encellulé. Cette cellule de Van Gogh ! Je savais bien que je n'y trouverais rien, sinon quelques murs nus (ce qui est mensonge, ils sont couverts de reproductions), une fenêtre basse et à travers elle un paysage vague. Mais j'espérais respirer quelque chose, sentir, comprendre...

Vais-je décrire l'endroit? C'est tout simple : à droite, les pierres romaines, à gauche, au bout d'un chemin qui ondule entre des oliviers, le monastère. Au fond, les grimaces des Alpilles, le mont Gaussier accroupi comme un lion. A vrai dire, on ne découvre cela qu'un bon kilomètre de route après la sortie de Saint-Rémy, ce qui donne le loisir d'une sorte de préparation, de réflexion préalable; ces lieux sont à l'abri des va-et-vient triviaux, ils ne s'offrent pas, il faut aller les chercher, les dévoiler, et qui n'en connaît point la disposition, erre souvent.

En arrivant à pied d'œuvre (disons à pied d'observation), tout s'éclaira. Le décor était minutieusement monté, rigoureux, impératif, exact. Ces oliviers indisciplinés, crispés sur une terre croûteuse de sécheresse, ces talus pelés et ébouleux, ces rocs blancs dont les arêtes incisent à vif le bleu du ciel, ces Alpes pygmées salies de vert, toutes en angles et en creux, c'était bien un échantillon de Provence. Un échantillon-standard, je veux bien, la même Provence que là-bas vers Arles ou sous Tarascon; un peu plus âpre, un peu plus montagne. Mais c'était le coin prédestiné; celui que Van Gogh pendant un an

avait hanté, fouillé. La Provence, il est vrai, lui était tout entière familière : lancé vers elle par un conseil de Toulouse-Lautrec (peut-être!), il y était débarqué sur une couche de neige un jour de février 1888, et un séjour de quinze mois à Arles lui avait permis de la jauger, de la posséder comme une femme. Mais la retraite à Saint-Rémy n'était-elle pas le stage définitif, la pure phase expérimentale où l'homme abstrait du monde avait pu opérer sur un morceau de nature découpé au scalpel parmi les plus somptueux? Noyé dans ce cadre, Van Gogh n'avait-il pas fortifié ses convictions? Convictions toutes claires; je transcris : « Je crois donc qu'encore après tout l'avenir de l'art nouveau est dans le midi... par un long séjour ici, je dégagerai ma personnalité. » Pour lui, le midi c'est cette aveuglante révélation d'une réalité nouvelle, brûlante et comme écorchée, d'une forme de sentir extraordinairement déliée; ici on se découvre des nerfs plus fins — l'expression lui appartient, mais appliquée aux artistes japonais. Sait-on, en effet, que pour Van Gogh Provence égale Japon? C'est dans la campagne d'Arles qu'il trouve un *neuf* aussi vivace que dans les dessins d'Hokusaï, une matière aussi chargée d'éclairs que celles des estampes découvertes naguère à Anvers ou à Montmartre dans la boutique du père Tanguy. « Mon cher frère, tu sais, je me sens au Japon... » Il ne pouvait, dans son langage, dire plus catégoriquement l'importance de sa prospection; et lorsqu'il ajoute, bon enfant et méridional adopté : « Jamais dans le nord on ne soupçonnera ce que c'est », il a fait un immense aveu, cet échappé du Brabant hollandais!

Le monastère. L'allée dans laquelle nous nous engageons, ma femme et moi, est la première belle chose de ces lieux; longue, silencieuse, calme, elle incline à la gravité : on a envie, malgré soi, de la fouler à pas comptés en se croisant les mains sur le ventre comme si l'on traversait la nef d'une église. Cette impression vient sans doute des immenses fûts de pins qui la bordent et vous contraignent à élever vers eux le regard; et puis ces

bouquets d'iris de chaque côté... (ils crient, ils parlent, ce sont eux que Van Gogh a peints dès ses premiers jours d'internement, les beaux *Iris* de la collection d'Amsterdam). Au bout, voici le cloître. C'est un joli XIIe siècle avec ses nerveuses petites colonnes, ses berceaux, ses arcs qui prennent le soleil au piège, la même élégance racée qu'à Saint-Trophime ou à Montmajour.

Nous abordons maintenant la grande aile nord de l'asile de Saint-Paul-de-Mausole. Il faut prendre un petit escalier qui descend vers un couloir sombre. D'étonnantes corbeilles sculptées, lourdes de fleurs, de fruits de pierre en solennisent l'accès. Rien, paraît-il, ne s'est notablement modifié depuis 1890. Ouvrons donc les yeux. La visite se fait sous la houlette d'un guide.

La dame qui fait les honneurs de la maison (comment mettre ce mot « guide » au féminin?) est une personne quelque peu âgée, déjà blanche, assez forte, avenante, mais sans chaleur : elle sait beaucoup de choses, je m'en aperçois, mais en dit peu, renseigne avec avarice, habituée à des moissons de touristes conformistes ou béats. Je lui pose des foules de questions, la taraude d'indiscrétions. A la réflexion, j'ai dû l'ennuyer, à moins qu'elle n'ait trouvé en moi un enthousiasme sympathique. Elle me fait un rapide historique de l'asile. Bref résumé : au XVIIIe siècle, les Pères Observantins qui occupent le monastère — surgi dès 1080 — décident, pour conjurer une menace de suppression de leur communauté, d'abriter désormais « les personnes qui ont le malheur de tomber dans la démence »; puis, Révolution, nouveaux propriétaires, nouveaux projets, échecs; en 1807, le ci-devant Couvent est cédé au Dr Louis Mercurin qui le transforme définitivement en une réputée Maison de Santé; se succèdent de nombreux aliénistes résidents... aujourd'hui le Dr Leroy, qui a travaillé et écrit sur la folie de Van Gogh. Car, j'oubliais de l'ajouter — Saint-Paul-de-Mausole est toujours asile (personnellement, ce détail, qui efface un peu la marque du temps et établit une sorte de permanence, m'a frappé) : exactement hospice psychiatrique privé sous le contrôle et la surveillance

de l'Etat. La « dame » nous a précisé, avec une orgueilleuse insistance, qu'il n'était point question d'interner ici les « agités » ou les « nerveux » mais bien les « dangereux », les « violents » (je frissonnai malgré moi). C'est sous cette étiquette que fut accueilli Van Gogh — la tradition de l'hospice a toujours été une.

C'est le soir de Noël 1888, à Arles, que la « folie » (vocable commode et provisoire) de Vincent s'épanche, ou mieux fuse dans le monde quotidien. Il vient de se jeter, dans un accès de délire homicide, sur son ami Gauguin dont la récente venue l'avait pourtant rempli d'une joie fébrile. Impuissant à tuer, il retourne sa main contre lui-même, se coupe une oreille et porte le trophée, soigneusement enveloppé, à une fille ou maquerelle des alentours. Le voilà *homme à l'oreille coupée* et fou. Bien repéré, bien catalogué. Gauguin est parti, mais les gens du quartier ne sont pas tranquilles. Une pétition couverte de plus de quatre-vingts signatures est adressée au maire d'Arles, dénonçant l'artiste comme « un homme pas digne de vivre en liberté ». Il a trop bu, pensent les uns, trop fumé, pensent les autres, il est, en tout cas, passible du cabanon. Alors le pasteur Salles et le Dr Rey — deux hommes dont l'attentive sollicitude ne se dément pas — songent à l'asile de Saint-Rémy. Van Gogh se rallie vite à cette idée et bientôt souhaite, appelle de toutes ses forces cet internement qui sera peut-être la liberté, le repos (sournois, le mal de la persécution s'est insinuée en lui). Saint-Paul-de-Mausole n'est-il pas caché, retiré dans une nature quasi vierge? Le calme, l'oubli des hommes, de la rue. La pension n'est pas très chère, une des nombreuses chambres vides pourra devenir atelier. Au fond, cet internement? Une bienfaisante discipline qui jamais n'aurait pu être conquise de haute lutte, ce nécessaire ascétisme du génie; et par surcroît, le loisir de peindre; ne pouvoir, ne vouloir rien faire d'autre, peindre, peindre, peindre... Nous sommes proches d'un paradis. Van Gogh entre à l'asile en mai 1889; on lui donne une petite cellule étroite et nue, munie d'une fenêtre barrée de fer à travers laquelle il

voit un carré de blé ou de « pommelle » et, chaque matin, le soleil levant. Je suis en ce moment dans cette pièce, la dame me parle, je m'avance doucement jusqu'à la fenêtre barrée, située à peu près à hauteur de tête, je vois un morceau de terre à blé... A l'étage, deux autres pièces lui sont prêtées (mais on ne les visite pas) pour ses travaux : de là, le découvert s'étend jusqu'à Avignon, aux Alpes. Dehors, le jardin planté de pins, où croît une herbe haute et mêlée d'ivraies, s'offre, âpre terrain de travail; le paysage d'alentour rayonne... « Revenir à Paris ou n'importe où actuellement ne me sourit aucunement, je me trouve à ma place ici. » Il y a bien les fous, les fous qui hurlent parfois, mais ils sont aussi capables d'amitié; et puis Van Gogh est leur pareil. Peut-il l'oublier? De nombreuses crises le secouent et le lui rappellent. Période aiguë : hallucination, délire, persécution; Van Gogh fait partie des « dangereux », Van Gogh fait partie des « violents »... Suit la période atone, spectrale, blême, terrifiante celle-là : hébétude, anxiété, torpeur... « un terrible effroi me saisit et m'empêche de réfléchir... ». Alors, il faut engager une lutte mortelle et sans merci, il faut *se sauver* par le travail. Et c'est un corps à corps éperdu : « Mon cher frère... je laboure comme un vrai possédé, j'ai une fureur sourde de travail plus que jamais. » Il sait que Delacroix a confessé : « J'ai trouvé la peinture lorsque je n'avais plus ni dents ni souffle » et, fidèle à ce souvenir, il redécouvre le secret du génie : travailler du matin au soir, sans lâcher — *longtemps et lentement.*

De là jaillit cette gerbe de toiles que j'ai sous les yeux. Oh non, pas les originaux! Des reproductions... elles sont là, qui tapissent le mur, de simples reproductions. Mais je m'offre le luxe de dire que je m'en moque : je tiens la matière première.



C'est cette nature qui trône dehors! Ecoutez une brutale définition de Van Gogh : « Mais, que voulez-vous,

il y a des gens qui aiment la nature tout en étant toqués ou malades, voilà les peintres. » Il clamait déjà dans une de ses lettres à Van Rappard (1) : « Moi aussi, je suis tombé amoureux, et encore éperdument d'une dame *Nature* ou *réalité*... Je suis loin de prétendre que je l'ai déjà conquise, mais je prétends la conquérir. » Comprenons *Nature* dans le sens spontané du terme : feuilles, tiges, troncs, rochers, ciel et terre. Pourquoi pas? Ici tout cela foisonne. Par exemple, les oliviers. Ces oliviers, ils me poursuivent : *Champ d'oliviers, St-Rémy, septembre-octobre* 1889, *toile* 71 × 90 (l'original est bien loin de moi, *Rijksmuseum Kroller-Muller*), ou bien *Les Oliviers* dessinés à l'encre et au roseau. Je pourrais, me semble-t-il, écrire sur eux des pages de commentaires. Vous les connaissez? Tordus, torturés, ils gueulent l'exaspération. Comme les vrais oliviers. Bleus et verts. Toujours comme les vrais. Pourtant, mon ami Aubéry, qui est paysan et possède tout de même quelques mètres carrés d'olivette, m'a dit un soir en faisant plonger son regard par-dessus mon épaule, sur une reproduction du tableau : « Moi, dans ces peintres modernes, il y a quelque chose que je ne comprends pas. Les oliviers, c'est pas comme ça. » Le critique d'art répond : « Van Gogh, monsieur, se moque du réalisme, Van Gogh ne peint pas, Van Gogh exprime, traduit. » Moi, je proteste : les oliviers sont comme ça. Sortez dehors, regardez-les. Ceux qui ont été couchés sur la toile par Vincent sont à cent mètres du monastère, coincés entre la grand'route et la draille que nous avons empruntée pour venir. Après la visite, je vais les voir, je tente de retrouver la perspective exacte dans laquelle s'est placé l'artiste. Je décide de prendre une photo; c'est là que je dois me mettre, mon cadrage est parfait, exactement la toile... Soudain, le charme est rompu; au moment d'appuyer sur le bouton, je ne *reconnais* plus les oliviers... envolés — D'ailleurs j'ai obtenu la photo : elle n'est qu'une fade et plate imitation. *L'original* c'était les oliviers de Van Gogh! Les vrais, c'était eux.

(1) Récemment éditées chez Grasset.

Il faut en dire autant des cyprès. Le cyprès lui aussi, avec ses traditions virgiliennes, adhère fortement à certain paysage. Il puise dans la terre provençale une sève qui le pousse tout droit vers le ciel. Dédaignant les voies tortueuses de l'olivier, il monte fuselé, avec cette permanente vigueur de la flamme qui se nourrit d'elle-même. Cela, l'œil de proie de Van Gogh ne pouvait le laisser échapper; il saisit promptement l'image-éclair et peint le cyprès *en feu*. Nombreuses sont les toiles qui en témoignent; la plus célèbre est *La Route aux Cyprès* de mai 1890; mais bien d'autres œuvres révèlent la même recherche, le même désir de traduction — déjà dans *Les Blés verts* peints à Arles, les cyprès ont cette allure. On les appelle quelquefois cyprès en *flammes de punch*. Rien de plus juste : la flamme bleue qui se gorge d'alcool sort du brûlot à peine vacillante, mobile mais droite, en intarissable ascension, s'effilochant avec sveltesse. Telles les ondes du cyprès sur les empâtements de blanc de céruse. Et dans la réalité? Non, un arbre sombre, raide, mince, persistant, qui certes ne brûle pas... Et pourtant! Presque des flammes, presque... Il s'en faut de peu que le cyprès ne brûle. L'artiste ajoute ce *peu*, simplement; donne le coup de pouce à l'œuvre du démiurge, apporte un surcroît de réalité ou plutôt fait accoucher la réalité. Voilà pourquoi le cyprès de Van Gogh flambe. A y regarder de près, la nature provençale flambe toujours. Mais d'une manière particulière : elle flambe sans se consumer, sans s'altérer, elle flambe immobile; probablement sous l'action de ce soleil meurtrier qui la poignarde sans relâche. Je ne résiste pas (et pourquoi y résisterais-je?) à la tentation de citer ces vers de Maurice Fombeure (2)

Dans l'accablement de midi...
La plaine flambe à perdre haleine.

Qui n'a jamais traversé la Crau conçoit mal le réalisme de cette impression. Tout cela est passé dans la peinture de Van Gogh; de façon très générale d'ailleurs, à tel point que cette Provence flamboyante semble répondre

(2) Dans *Les Etoiles brûlées*, chez Gallimard.

à quelque exigence secrète de son moi. Gaston Bachelard a écrit des pages pénétrantes (3) sur ce *complexe du punch* qui se fait jour dans certaines œuvres romantiques, celle d'Hoffmann par exemple : selon lui, l'importance accordée consciemment ou non aux phénomènes du feu se rattacherait à d'obscures volontés de l'être. Ce pourrait bien être le cas de Van Gogh. Le feu n'est-il pas l'image de sa fièvre dévorante, de sa tension intérieure, de son hallucination tentaculaire et en même temps de son désir de trouver en sa propre substance une chaleur salvatrice et nourrissante? Voit-il le monde à travers les langues ardentes qui montent du bol de punch? Peut-être. Son œuvre en offrirait cent fois la preuve complaisante.

Ainsi, les oliviers eux-mêmes ressemblent à des chevelures de flammes (observez, par exemple, *La cueillette des olives*) : on dirait qu'un vent invisible les attise et les déchaîne; le ciel lui aussi, strié de coups de pinceau, traversé des mêmes vagues que le feuillage des arbres, participe à l'embrasement. Cette obstination de Van Gogh à accentuer le *tordu*, le convulsif est caractéristique. Il découvre l' « étrange » et la fantasmagorie dans les moindres recoins de la nature méridionale. N'écrit-il pas à Théo, le jour de son installation au pays d'Arles : « Avant d'arriver à Tarascon, j'ai remarqué un magnifique paysage d'immenses rochers jaunes, étrangement enchevêtrés des formes les plus imposantes. » C'est la première et brutale impression. Elle persiste à Saint-Rémy dans ces visions de fragments déchiquetés et tourmentés des Alpilles, les Marmites du Diable, la Roche Trouée — *la roca troucada* —, les Fontettes, jetées sur la toile : un monde dantesque! Monde dans lequel les oliviers — j'y reviens — occupent une place de premier plan; ils évoquent immanquablement pour moi, lorsque j'en regarde l'image, ces devinettes grimaçantes à travers lesquelles on me demandait de découvrir, lorsque j'étais enfant, un personnage habilement dissimulé dans des feuilles ou des racines, le chasseur ou le voleur; c'était souvent un vrai cauchemar : les troncs avaient des yeux,

(3) *La Psychanalyse du feu* (Gallimard).

les rameaux enserraient mille visages, les arbres étaient peuplés de présences invisibles. Les oliviers de Van Gogh évoquent parfois cet enfer, avec leurs branches semblables aux bras osseux des damnés qui se tordent, suppliants, dans les flammes.

Le soleil, lui aussi, est représenté comme boule de feu : dans *la Route aux Cyprès* par exemple, où il n'est qu'un tournoiement enflammé dans un ciel sombre et inhumain. A travers ces vibrations d'un pinceau nerveux, on croit retrouver la présence, dans un univers en gésine, du feu originel d'Héraclite. Font encore songer à ce soleil les fameux *Tournesols* qu'aimait Gauguin : non pas par la facture, mais par cet éclat tournoyant qui semble tenir si fort au cœur du peintre.

Feuilletant au hasard quelques reproductions de la période de Saint-Rémy et poursuivant toujours mon idée fixe, je suis soudainement frappé par une toile d'une nature bien particulière puisque c'est une « adaptation » de Millet : *Le lieur de gerbes*. Il ne faudrait pas être subtil expert pour imaginer que le lieur étreint non pas une gerbe mais une flamme; ou plutôt une gerbe de flammes. Il la saisit à plein bras, engage un vrai corps à corps avec elle, comme pour la terrasser, la maîtriser : cette gerbe se tord pareille au feu et l'homme fournit un effort sans commune mesure avec sa besogne naturelle. Est-ce un argument de plus? Mais rien, en ce domaine, ne surpasse la couleur. Les teintes crues de Van Gogh, tout le monde en a parlé; nous savons qu'elles sont une des splendeurs premières de sa peinture. Mais imagine-t-on à quel point? Une simple notation (Vincent projette certain jour de représenter une salle de café) semble en dire long : « La salle est rouge *sang* et jaune *sourd.* » Cette façon d'ensanglanter ou d'assourdir les coloris trahit une fois encore une passion de l'intense, de l'ardent, de la chaleur rayonnante. Une sorte de paroxysme est atteint l'instant où l'artiste conquiert de vive force ce qu'il appelle « la haute note jaune » — un suraigu dans la couleur — et est-ce un hasard s'il avoue, en la circonstance, s'être « soutenu par le café et *l'alcool* » pour

« monter le coup un peu »? Van Gogh crache-t-il le feu de sa poitrine sur la toile? Ailleurs, deux expressions frappantes, nouveaux témoins : « du vieil or, du bronze, du cuivre... et cela avec l'azur du ciel chauffé à blanc », et « des oranges fulgurantes comme du fer rougi ». Il faudrait ne point connaître ce brasier orangeâtre qui flambe derrière la tête de *L'homme à l'oreille coupée* pour n'en pas mesurer le sens. Et d'autres exemples... Mais laissons; l'entêtement ne vaut jamais rien. J'ajouterai simplement que me trouvant là, à Saint-Paul-de-Mausole, devant cette fête de couleurs, toutes sombres dans leur éclat, je ne pouvais m'empêcher d'évoquer ma visite, antérieure de trois mois, à l'exposition de l'école de *Pont-Aven* du Musée de Quimper : les quelques Gauguin que j'avais eu le privilège de voir alors me laissaient (certainement à tort) un souvenir de bonbon, de chambre d'enfant rose et bleue. Mais c'était ceux de la période bretonne et le ciel armoricain, comme chacun le sait, n'est pas celui du midi.



Il est aisé de sentir à travers ces remarques éparses combien la nature alimente l'insatiable et gloutonne inspiration de Van Gogh. Elle est pour lui le fonds précieux qui ne s'épuise pas quand toutes les autres ressources sont taries, elle est ce qui lui reste quand les ponts sont rompus qui le reliaient aux hommes. La Provence éveille un jour en son esprit cette pensée : « ...dans la chute et la décadence des choses, les cigales chères au bon Socrate sont restées. » Cette nature qu'on ne lui dérobera pas, qu'il s'approprie avec des doigts d'Harpagon, me semble être, dans la période de Saint-Rémy, le vrai levain de son génie. Tout se ramène à elle : les grandes comme les petites touches, les étreintes féroces comme les modestes tendresses (le 15 mai 1890, ne se hâte-t-il pas de confier encore quelques roses blanches à sa toile, avant de quitter Saint-Paul, le 16?). Rien, sur

ce chapitre, ne m'a plus bouleversé que ces lignes d'une lettre à Théo : « Cette crise nouvelle, mon cher frère, m'a pris dans les champs et lorsque j'étais en train de peindre par une journée de vent. » Nul n'ignore quel est le mistral en Provence. Eh bien, voilà Van Gogh plantant un beau jour son chevalet sur le terrain, en plein vent, et peignant avec fureur, accroché à même une nature forcenée, perdu en elle comme une île, battu par la rafale et ne désemparant pas, peignant, et sentant la folie monter par vagues, attisée elle aussi par le vent! Voilà l'homme. Le génie jeté brutalement parmi les souffles de la terre, la folie et le vent emmêlés.

Ce n'est pas tout. A Saint-Rémy, Van Gogh peint aussi des hommes. Je crois pourtant qu'ils ne l'intéressent pas. N'écrivait-il pas à Arles sans ménagement : « Faut-il dire la vérité, et y ajouter que les zouaves, les bordels, les adorables petites Arlésiennes qui s'en vont faire leur première communion, le prêtre en surplis, qui ressemble à un rhinocéros dangereux, les buveurs d'absinthe, me paraissent aussi des êtres d'un autre monde? » Les humains ne sont pas de son monde, ou plutôt il ne veut les voir que comme des éléments de la nature. C'est ainsi qu'à Saint-Rémy furent réalisées de nombreuses œuvres, surtout des dessins et des esquisses, qui représentent des êtres soudés à la terre, faisant corps avec elle, c'est-à-dire des paysans ou des artisans qui éprouvent la résistance de la matière : ces hommes tous gris, sobres, sans couleurs, sont saisis dans un extraordinaire mouvement, à l'exact moment de l'effort souple et rude de leurs muscles. J'ai été frappé, en regardant ces reproductions, d'y voir surgir, dans une saisissante anticipation, ce souci de décrire avec une honnête et franche vigueur le monde de plomb du travail, qui anime certaine peinture progressiste d'aujourd'hui. Je pensais aux essais et aux réussites des peintres communistes qui avaient « exposé » quelques jours auparavant à Fontvieille où je séjournais. Parenté possible. Van Gogh écrivait dès 1885 à Van Rappard : « Nous avons ceci de commun que nous cherchons nos motifs dans le cœur

du peuple. » Attitude soulignée par une dévotion sincère à Millet qui, aujourd'hui, nous laisse l'impression d'un réalisme un peu pauvre, estompé et triste, mais que le peintre de la couleur brutale imite pourtant sans cesse. Lorsque les sujets lui font défaut dans son étroite sphère de Saint-Rémy, il œuvre *d'après* Millet; exercice de choix à ses yeux. D'ailleurs un peu partout, sur ses toiles ou dans ses projets, apparaissent des lavandières, des faucheurs, des « ouvriers bleus et blancs déchargeant un bateau », des habitués de café, et puis les petites gens dont la société lui est seule supportable, le facteur Roulin, son fils Camille, sa femme, *la Berceuse*, ou le surveillant chef de l'hospice : c'est ce que j'appelais une humanité enracinée dans la « nature ». Et que dire de ce petit homme prostré — voisin de cellule — aux rudes souliers, au pantalon trop court, qui sanglote dans ses poings avec tant de douloureuse vérité que son image fut sous-titrée : « *Au seuil de l'éternité* »? Mais cela est peut-être une autre histoire...

On a quelquefois aussi le sentiment que Van Gogh s'est saisi lui-même comme une puissante réalité naturelle. Ainsi, dans *L'homme à l'oreille coupée.* Je possède chez moi une reproduction de cette œuvre, fixée au mur juste au-dessus du buffet. Un jour, tournant avec un zèle patient le bouton de mon poste de radio et fumant ma pipe, je me prends soudain à lever les yeux vers la gravure. Il fumait sa pipe lui aussi, la pinçant délicieusement entre ses lèvres serrées et il me regardait avec un calme d'acier : je suis venu buter contre cet œil si dur, enchâssé tout bleu dans un visage d'une fixité tranquille (l'œil du « suicidé de la société » qui effrayait Antonin Artaud). Impossible de franchir ce regard : non pas un homme, mais un morceau de l'immobile douleur du monde.

Il ne s'agit pas dans tout cela d'une pétrification. Mais d'un engagement profond, total dans le réel concret. Pas de peinture moins abstraite ou moins rêveuse : la solide humanité terrestre, impitoyablement brossée, peinte sans concession. Même les objets participent de ce caractère

et l'expression de « nature morte » devient, avec Van Gogh, d'une indigence proche du non-sens. Voyez la fameuse *Chambre Jaune*, la chambre à coucher d'Arles, qui ne sera jamais *vide* parce qu'elle est le contraire d'une chambre impersonnelle : elle a sa couleur (si gaiement jaune), son allure d'instantané — chaises déplacées, fenêtre entr'ouverte —, sa richesse d'ustensiles humains — la cuvette, le torchon, le portemanteau garni — qui la meublent et mieux encore la peuplent. C'est bien une *nature vivante*. Plus « humaine » encore cette chaise de paille et de bois où se trouvent abandonnés une pipe et un peu de tabac dans une pochette : elle occupe tout le tableau (*La chaise et la pipe* précisément) de façon telle qu'elle envahit le champ entier du regard; on la voit en légère plongée comme si on se penchait au-dessus d'elle, comme si... Van Gogh se penchait. C'est bien ça : on la voit à la manière de Van Gogh, dans son optique à lui, il s'incline, il avance la main, il va saisir *sa* pipe, *son* tabac. Un objet, cette chaise? Un étonnant appel, une absence ou une présence, comme vous voudrez, mais une attente passionnée, pleine d'urgence, de l'homme.



La visite est terminée. Naturellement, je voulais encore dire ceci... et cela, que j'ai oublié. Mais je n'ai cherché que des exemples, un peu au hasard, capables de justifier des impressions confuses. Cette justification, je l'ai obtenue pour mon compte personnel, en ce sens je suis satisfait : j'y vois clair et j'éprouve ce sentiment toujours tonique d'avoir beaucoup plus à dire que je n'ai dit. Les émotions comme les idées en appellent indéfiniment d'autres. Maintenant, je doute de la valeur de mes impressions hors de moi-même... C'est évident. Et puis, mes exemples — c'était convenu — ne se rapportaient qu'à la période de Saint-Rémy. Il est vrai que cette année 1889-90 offre un choix assez plantureux pour être

souvent probant; mais l'œuvre de Van Gogh est à facettes : bien d'autres richesses lui appartiennent, qu'il faut savoir dénombrer. Non, il ne s'agissait ici que d'un aspect, d'un visage. Mais tout visage dévoile une part de « totalité ». En cette après-midi claire et chaude de septembre, peut-être ai-je trop voulu découvrir en l'œuvre de Van Gogh une sincérité terrestre, un appétit de la nature que m'inspiraient à moi-même la joie, l'intensité d'un instant... ou le beau temps, que sais-je? En tout cas, l'humanité brûlante et charnelle que j'ai mise à nu, je la tiens bien. « Il vaudrait mieux, écrit Van Gogh, dans un moment de cruelle expérience créatrice, travailler dans la chair même que dans la couleur ou le plâtre, dans ce sens qu'il vaudrait mieux fabriquer des enfants que de fabriquer des tableaux. » Travailler dans la chair?... Ce pourrait bien être cela (4).

(4) Cet article a été écrit avant l'importante exposition de cent quarante toiles et dessins de Van Gogh qui s'est tenue, pendant un mois, à Arles et Saint-Rémy au printemps de 1951.
Rappelons en outre la toute récente entrée au Louvre des œuvres de la collection Paul Gachet (première salle du Jeu-de-Paume).

CHIENS

par PIERRE GASCAR

On nous fit traverser une vaste cour que barrait, à l'est, un long bâtiment sans étages creusé de niches grillagées. Nous étions à la fin de l'après-midi. Le soleil déclinait au-dessus des bois et je pouvais lire l'heure sur le sol même dont le gravier s'ombrait, se doublant d'un abstrait mâchefer et me restituant un de ces inconsistants repères auxquels j'ai coutume de me référer, d'une façon un peu clandestine, lorsque je me trouve, dans des circonstances officielles, en compagnie d'autrui.

La journée avait été particulièrement chaude, mais il me semblait que je n'en prenais conscience qu'en ce moment même, alors que le soleil allongeait ses derniers rayons brûlants et soulignait de mille onglets noirs sur le sol le lieu délimité, précis, de quelque rencontre africaine. J'ai toujours redouté cette heure oblique où s'échauffe dans l'herbe des prés un chiendent noir, où le front des bois estompe ses feuillages gris dans la lumière et où le Rhin déshabité par le courant, ralenti par ce surcroît de chaleur, est jeté comme une manche de manchot.

— Nous y voici, dit le Commandant en se retournant vers nous alors que nous atteignions l'extrémité du bâtiment où s'ouvrait la porte du chenil.

Je reconnus l'odeur. Elle m'avait accueilli, un peu plus tôt, de l'autre côté de la cour, quand j'avais franchi l'entrée de l'enceinte, mais assez imprécise alors pour que j'aie pu l'associer inconsciemment à la chaleur de l'heure, à la cuisante fatigue du jour, à l'éclat de ce mauvais cuivre qu'on semblait fourbir ardemment quelque part avec un morceau de vieille peau de hyène.

— Cent trente chiens, Messieurs, nous avons ici cent trente chiens exactement, annonça le Commandant en s'en-

gageant le premier dans l'étroit couloir du chenil sur lequel, des deux côtés, s'ouvraient les boxes.

Comme s'ils avaient été dressés à répondre avec une promptitude théâtrale à la promesse du Commandant, les habitants des niches étaient venus coller leurs museaux aux grillages et, en proie à une jubilation haineuse, avec, dans la mâchoire, le léger frémissement qui précède l'aboiement, ils s'étaient tournés vers nous, espérant beaucoup malgré les clôtures de ces personnages flottants qui font voltiger autour d'eux, dans l'ombre, des pans de vêtements et l'appât blanc des mains. Il y eut une seconde ultime pendant laquelle ils se taisaient encore mais allaient aboyer et qui porta à un tel degré de virtualité notre rôle de proies que la défense des grillages laissa passer comme un tamis trop gros l'horreur de la morsure.

Ce n'est que lorsque nous nous fûmes engagés dans le couloir qu'ils connurent leur impuissance et commencèrent de nous assourdir de leurs glapissements tandis qu'ils se jetaient tout droits contre le grillage, découvrant leur ventre couvert d'un court pelage blanc où saillait le sexe capuchonné mais prompt des chiens. Chacun d'eux, à son tour, nous voyant dépasser son box, retombait sur ses pattes et, s'abandonnant à une sorte d'égarement, se mettait à courir en rond dans l'étroit espace où l'avait tenu jusqu'alors l'apprentissage de la cruauté que venait de troubler notre rapide intrusion dans la nomenclature des défis.

D'autres cependant demeuraient dressés, les pattes écartelées par le grillage, la tête rejetée sur un dernier aboiement, possédés par l'attirance humaine, avec leurs ventres de renards tués, et une espèce de balayeur qui venait vers nous s'effaçait maintenant à notre passage, s'aplatissait contre la clôture métallique sans que son poids parvînt à en modérer les dangereux tressautements et glissait comme une ombre fautive dans l'abside des chiens.

Tant d'humilité chez cet homme que ne justifiaient ni la présence des officiers ni la nôtre bien qu'elle revêtît, en apparence, un caractère officiel me surprit et je demandai au Commandant quelles fonctions cet employé exerçait ici.

— C'est un homme de peine, répondit le Commandant sur un ton d'indifférence bourrue. Tchèque ou Polonais, ancien D. P. Nous employons un certain nombre de ces gens pour des besognes secondaires... Connaissez-vous le malinois? reprit-il soucieux de revenir à l'objet de notre visite.

Il n'est pas impossible, voyez-vous, que nous l'adoptions ici, un de ces jours. Je prévois vos objections...

Nous avions traversé le bâtiment tout entier et nous débouchions dans la cour. Quelques aboiements s'élevaient encore derrière nous, fort espacés, témoignant moins d'une vraie fureur que d'une sorte de commentaire crépusculaire et évoquant les soins « d'après » quand on rassemble avec mauvaise humeur les cailloux, les galoches noires, les branches torses dispersés sur l'aire d'un sordide combat...

— Il est cependant incontestable que le malinois a plus de vigueur que notre berger allemand, continuait le Commandant. Aussi résiste-t-il mieux aux privations, au froid : qualités fort précieuses lorsqu'on est en campagne.

Je l'admirais secrètement d'évoquer avec autant de sérénité ces maux auxquels il serait, lui aussi, exposé. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, au visage carré, au dos large. Ses tempes étaient rasées sous le bonnet de police de drap foncé; quelques poils noirs parsemaient ses mains. Des pieds à la tête, il appartenait à l'armée. Sans elle, saurait-on être autant adulte? Voilà qu'à travers lui, elle domestiquait les fléaux et que la guerre devenait une promotion périodique à l'ordre du froid, de la faim, de la mort, une rubrique coûteuse qu'il faudrait épeler jusqu'au bout avec les lèvres sèches du commandement et peut-être pour la seule raison qu'elle était « écrite » : le Destin n'a pas de meilleure armée que la nôtre...

Nous avions, de nouveau, traversé la cour et atteint l'endroit où plusieurs jeunes officiers nous attendaient, bavardant, riant, formant des groupes sur lesquels plongeaient, encore plus joyeux que les autres, des retardataires qui posaient leurs bras étendus sur les plus proches épaules et poussaient leur visage clair dans le cercle, avec un air d'interrogation narquoise. Ils se retournèrent tous ensemble lorsque nous fûmes près d'eux, saluèrent leur chef et nous emboîtèrent le pas.

— Tout est prêt, Duval? demanda le Commandant sans se retourner. Le mannequin?

— Oui, mon Commandant, répondit l'officier avec un empressement respectueux. Le mannequin aussi...

Employés par des gens dans la bouche desquels on ne s'attendait pas à les trouver parce que leurs fonctions ne leur en procure — et ne leur en procureront jamais, en principe, l'usage, — certains mots peuvent prendre une

inquiétante rigidité. C'est l'éveil d'une inconsciente mais sage méfiance qui brusquement fait rendre un son insolite au substantif venu de très loin avec son tablier de tailleur, sa coiffe de lustrine, véritable otage qu'on pliera bientôt à de cruelles soumissions. Que venait faire dans cette soirée torride, derrière cette caserne de chiens, la silhouette noire d'un mannequin habité de sa solitude spectrale?

Je me gardai toutefois d'interroger le Commandant. Il marchait devant moi sur l'étroit talus qui dominait maintenant un champ clos semblable à un stade. Un peu plus loin, une sorte de tribune en bois pourvue de sièges surplombait l'arène. Lorsque nous l'eûmes atteinte, le Commandant s'effaça en nous invitant à prendre place au premier rang. Il ne se passait rien encore. Derrière nous, les officiers s'installaient bruyamment sous la paillote. Car il s'agissait bien d'une paillote, d'un toit tressé de joncs qui laissait passer quelques jaunes et cuisants rayons de soleil au hasard des grossières javelles, d'un refuge fragile où, dans l'oppression et le silence du soir, s'assemblait soudain une espèce de tribunal rituel insoucieux de la cause à juger et tourné nonchalamment vers le spectacle de sa carnassière justice.

Un sous-officier venait d'amener dans l'arène trois chiens tenus en laisse. Il les détacha et commença de se livrer avec chacun d'eux à ces exercices que les soldats appellent : « l'école à pied » : marche, arrêt, demi-tour, mouvements d'automate ou de marionnette dont l'étendue et la solitude du stade aussi bien que l'âge du sous-officier chevronné accentuait, au delà même des limites du ridicule, le caractère ésotérique et vaguement farouche.

En fait, l'homme ne servait que de support à la démonstration du chien qui, à son côté, avançait sans que son museau sortît de l'alignement, s'arrêtait, tournait, repartait, lui aussi absorbé par la morne parade. Mais la bête encore qu'elle fût très vigoureuse, très haute et assez consciente de sa tâche pour conserver une noble attitude, se « détachait » mal du sol, se noyait, par instants, dans une soumission atavique, se bornait à accompagner avec un air d'hébétude l'homme soudain isolé dans sa raide promenade de pendu. Cette disproportion, ce brusque déséquilibre se trouva, dans cette minute même, justifier toutes les craintes que j'avais éprouvées confusément depuis mon entrée dans le chenil. L'idée de rapports irrémédiablement faussés, de chiens se dérobant si bien sous le couvert de la plus par-

faite obéissance que ce lieu devenait, en fait, un « chenil d'hommes » s'imposa si bien à mon esprit que je ne connus pas le moindre mouvement de surprise lorsque le mannequin fit son entrée dans l'arène.

Il y était attendu et le vieux sous-officier qui venait de rassembler ses trois bêtes resserra un peu plus fort contre lui sa gerbe de chiens afin que le mannequin pût s'avancer dans le champ clos sans qu'un jappement, un élan inconsidéré vînt distraire l'assistance de cette apparition solennelle. C'était un homme revêtu des pieds à la tête d'un épais rembourrage de toile forte, de crin et de morceaux de liège cousus ensemble, d'une sorte de lourde combinaison brune semblable un peu à l'habit des scaphandriers — mais évoquant plutôt, ici, des possibilités de flottaison, une idée d'impossible noyade — ou, encore, d'une armure de feutre comportant, à l'endroit des yeux une étroite ouverture protégée par une visière.

Les jambes et les cuisses étaient recouvertes d'une double protection, emprisonnées dans une sorte de claie entoilée tandis que les pieds disparaissaient dans des sabots de bois et que, le long du corps informe, s'étiraient sous le poids des moufles chargées de poix et d'étoupe, les bras interminables de l'homme aux mains calfatées.

Il avançait avec effort en se dandinant, sans nous voir, car son heaume faisait œillères et s'arrêta juste en face de la tribune après avoir tourné sur lui-même à la manière d'un acrobate ou d'un contorsionniste de foire qui tasse le sol autour de lui avant ses exercices.

— Vous allez assister à quelques démonstrations « d'attaque à l'homme », nous dit le Commandant qui était assis derrière nous en approchant sa chaise, Un merveilleux travail. Le Général lui-même n'en croyait pas ses yeux, l'autre jour...

Il ne disait pas « attaque de l'homme » mais « attaque à l'homme » comme si la première expression eut signifié une agression injustifiée, une action immorale dirigée contre la personne humaine — de préférence au coin d'une rue déserte — et que la seconde, avec la garantie de son incorrection grammaticale eût été le titre d'une rubrique du règlement des armées en campagne, la formule d'un ordre donné à bon escient et en connaissance de cause.

Le sous-officier, dans l'arène, détacha un chien et lui lança une brève parole que je n'entendis pas. La bête bondit sur

le mannequin. Il était toujours tourné vers nous et ne la voyait pas venir. Elle happa un de ses bras un peu au-dessous du coude. Le mannequin fléchit légèrement sous le poids soudain, puis, revenant peu à peu à la vie comme si la douleur ne l'avait atteint qu'au terme d'un long cheminement à travers sa carapace, il essaya de dégager son bras de l'emprise. Le chien cependant restait arc-bouté, les dents crochetées dans le liège de l'armure tandis que, gêné par la raideur de son vêtement, l'homme ne faisait plus déjà que des efforts extrêmement lents : victime moins déchirée par une bête dévoratrice qu'à jamais tourmentée par le chien jaune d'une malédiction.

Le sous-officier rappela la bête au bout de quelques instants, puis, sans que je comprisse pourquoi, la lança, de nouveau, sur le mannequin. Mais, cette fois, il lui ordonna de s'arrêter à un mètre de la proie. La bête obéit. « Va! » lui cria tranquillement son maître. Derechef, le chien bondit et s'accrocha sauvagement au bras de l'homme. Le tourment recommençait. Il s'inscrivait assez naturellement maintenant dans la lumière de plus en plus jaune du soir, il s'accordait assez bien avec la lourde chaleur de l'heure, l'odeur de poussière montant du stade où l'homme essayait depuis des siècles d'entraîner loin d'ici, loin d'ici, son boulet velu, son compagnon à peine dévorant qui ne bougeait plus et s'endormait dans la ténacité comme d'autres, à cette heure, dans le soleil, la paix, les hautes herbes. Et puis le sous-officier rappela le chien, en lança un autre vers l'homme, lui enjoignit de s'arrêter, le laissa aller, lui cria de revenir, de repartir et l'homme, sous les assauts successifs et les fausses peurs ne bougeait pas d'un pas, écartait de plus en plus ses jambes, remuait de moins en moins ses longs bras, comme un opéré... Je m'épongeai le front.

— Regardez! regardez! me cria le Commandant en posant sa main sur mon épaule.

L'homme courait maintenant dans l'arène en agitant lourdement ses bras sans qu'on pût savoir s'il s'agissait d'une mimique volontairement grotesque ou si le poids de sa carapace l'obligeait à ces efforts désordonnés. Il trébucha une ou deux fois puis, brusquement, un chien s'élança sur ses traces, le rejoignit et bondit très haut afin de happer un de ses poignets. Il y parvint. L'homme voulut poursuivre sa course et tomba. Derrière nous, les officiers s'agitèrent sur leurs chaises et se mirent à parler tous ensemble.

— Je vous assure qu'il ne l'a pas fait exprès! dit l'un d'eux très fort.

On rappela le chien. L'homme se releva péniblement et voulut, de nouveau, s'enfuir mais, cette fois encore, le chien le rejoignit. Avec la lourde décision des géants, l'homme fit alors mine de marcher vers nous. Que pouvait-il nous vouloir? La bête qui s'était un peu éloignée de lui revint à la charge, l'agrafa. Il ne devait plus bouger et j'en éprouvais un obscur soulagement.

Bien qu'elle n'eût qu'un caractère purement expérimental, cette interdiction finissait par ressembler à une mesure punitive, à une « arrestation » qui aurait pu fort bien avoir été décidée une minute plus tôt, alors que le jeu semblait encore durer et que l'homme, sans que nous nous en doutions, glissait vers le délit. Il était assez loin de nous maintenant, dans une partie du terrain que l'ombre du bois gagnait déjà, semblable à un évadé repris au moment où il atteignait la lisière ou, encore, à un braconnier corpulent, un incendiaire aux épaules trop larges comparaissant, dans une solitude tragique, sur les lieux mêmes de son forfait, avant qu'on lui passe les chaînes...

Et le voilà qui, de nouveau, se remettait à courir vers le bois dans un élan désespéré et beaucoup moins lourdement que lors de ses premières tentatives. Il put atteindre une petite cabane en planches et s'y enfermer avant que le chien lancé à sa poursuite, le rejoignît. L'histoire tournait au désordre, se compliquait d'excès suspects. Le chien se mit à courir autour de la cabane, découvrit une fenêtre et sauta à l'intérieur. De fortes détonations retentirent, des pétards que, dans une sorte d'apothéose sinistre, l'homme faisait partir afin d'effrayer son agresseur. Mais le chien ne ressortit pas avant que l'homme vaincu, abruti ou aveuglé par la fumée de ses engins eût ouvert lui-même la porte, traînant, accroché à son bras inerte, à sa vieille plaie indolore et sèche, cet éternel fardeau qui finissait, à force de répétitions et, aussi, à la faveur de la lassitude générale par évoquer des idées de justice immanente, de fatalité, d'autant plus acceptables que le soleil disparaissait, qu'il allait faire nuit et qu'il fallait rentrer avec la paix dans son cœur.

Cette fois, on le laissa venir jusqu'au pied de notre tribune. Renversant la tête, il essayait de nous voir malgré

sa visière. Je distinguais mal son regard. Derrière nous, le Commandant se leva et s'épousseta : la démonstration était terminée. J'adressai un signe de tête au mannequin en guise de compliment. L'insistance de son regard dont je ne connaissais pas encore la couleur me mettait mal à l'aise. Le Commandant me prit par le coude et m'entraîna.

— Jamais d'accidents? lui demandai-je.

— Certes. Il arrive parfois que le mannequin perde dans le combat une de ses moufles protectrices. Il n'y a pas un homme, ici, qui n'ait été mordu une fois. Rassurez-vous : ce n'est pas toujours grave. Je dirai même qu'il faut y être passé. Cela constitue une sorte de baptême. Dès lors, les rapports sont établis nettement. Il est bon, voyez-vous, d'être prémuni contre certain sentimentalisme. Le chien est une arme infaillible que nous avons, non sans peine, démouchetée. Cela pour des buts précis, délimités, militaires. Rien de plus! ajouta-t-il avec un peu de rudesse et en me regardant comme pour prévenir toutes les suppositions auxquelles j'aurais pu me livrer.

Nous étions revenus dans la grande cour du chenil. Le soleil avait disparu tout à fait. Un concert d'aboiements s'élevait du bâtiment voisin. Il ne devait plus cesser d'établir au fond de la nuit et, plus tard, derrière l'aube, ce climat de disputes, de clabaudements et de rires lugubres qui accompagne, l'été, certaines nuits de lune et où s'éveillent à des distances infinies des animaux veilleurs alors que personne ne passe, sauf la lumière de la lune qui marche sur les pierres.

Au mess, le repas fut animé. On parlait de la guerre prochaine, avec cette intelligence politique qu'on trouve maintenant dans la plupart de nos casernes et particulièrement dans celles qui sont situées de l'autre côté du Rhin.

— Parvenez-vous à dormir malgré ces aboiements incessants? demandai-je à mon voisin de table.

— Sans trop de difficultés, me répondit-il. Il ne s'agit, voyez-vous, que d'une simple technique. Parmi tous les aboiements, vous en choisissez un, un seul, et vous l'accompagnez. Comprenez-moi bien, je veux dire que vous vous appliquez à aboyer mentalement avec ce chien choisi parmi tant d'autres. Bien sûr, il ne faut pas le lâcher aussitôt, mais s'efforcer patiemment de le suivre. A chaque aboiement, ce petit élan au dedans de vous, tenez, comme si vous vous imaginiez disputer une compétition d'aviron.

Et puis voilà le miracle : vous dormez et c'est le matin. Le secret? c'est qu'on se fatigue d'aboyer plus vite qu'eux...

A l'autre bout de la table, le Commandant, la fourchette levée, tenait une conférence :

— Nos services de renseignements l'ont affirmé, Messieurs : les Russes en possèdent un grand nombre. D'ailleurs, tous les chenils allemands de l'Est ne sont-ils pas tombés entre leurs mains?

De jeunes officiers poursuivaient cependant des apartés animés :

— Qu'est-ce que vous entendez par « guerre »? demandait avec sévérité l'un d'eux qui portait des cheveux en brosse et pour qui chaque mot semblait exiger un examen douloureux. Précisez votre pensée...

— Vous entendez? voilà où nous en sommes maintenant! me dit mon voisin avec un air de complicité enjouée. La question du Lieutenant Maudru ne traduit-elle pas toute une angoisse? Il n'y a pas si longtemps ce mot « guerre » qui inquiète si fort enfermait mille espèces de trahisons et maintenant c'est le mot lui-même qui est suspect de trahison. Il n'arrive même pas à le saisir : un œuf fêlé et englué...

Je souris et me détournai. Il devait s'agir d'un esprit paradoxal à moins qu'ennuyé par son métier cet homme se plut à tourner en dérision le sérieux de ceux qui y « croyaient ». L'air de la salle à manger s'enfumait. Il faisait de nouveau très chaud.

— Jouez-vous au bridge? me cria le Commandant à travers le brouhaha. Et vous, Capitaine Issautier, êtes-vous des nôtres?

Je déclinai l'offre et je sortis rapidement dans la cour afin qu'aucun officier ne s'offrît à m'accompagner.

Jamais les chiens n'avaient aboyé aussi fort mais ce n'étaient pas tant leurs glapissements, leurs jappements qui m'irritaient que l'absurde conflit qu'ils reflétaient, plein de mouvements de retraite, de reprises en chœur, de criardes revanches avec des gains soudain de silence qui encerclaient comme une eau noire un chien isolé sur ses pattes raidies. La lune s'était levée au-dessus des bois. L'horloge du clocher d'Appenweier sonnait au loin avec cette lenteur et cette sorte d'innocence qu'apporte toujours, et même lorsque les images de la vie se distendent (comme ici à cause des chiens) la mesure du temps.

C'est alors qu'un homme s'approcha de moi. Il projetait dans la nuit noire l'ombre frôleuse de l'approche humaine, chose, en fait, facilement monstrueuse, lancée en avant et rampante à la fois, pour peu que la lune se découvre, et sommée d'un œuf d'ombre que gobent vainement les unes après les autres les pierres. Il me demanda de lui donner du feu à ma cigarette. Il parlait avec un accent étranger que j'identifiais mal. Il me remercia et parut ne pas vouloir s'éloigner.

— Vous avez assisté à la démonstration, tout à l'heure, me dit-il. Je crois qu'elle vous a intéressé?

Il avait baissé la voix pour prononcer ces mots et je n'aurais pas été autrement surpris si, au même instant, il m'avait donné un léger coup de coude.

— Elle m'a, en effet, vivement intéressé, répondis-je, un peu sur mes gardes. Vous y étiez, vous aussi?

— J'y étais.

Il se tut un instant et tira sur sa cigarette en se retournant vers la nuit comme si la conversation entamée ne devait plus se poursuivre et que l'ombre du ciel, à défaut des étoiles, fût là pour requérir toute notre attention.

— ...Seulement, reprit-il, moi, j'étais « dedans »...

Cette fois, le ton de sa voix m'avait donné l'éveil :

— C'est-à-dire? demandai-je, de ma voix la plus neutre, la plus indifférente.

— J'étais le « mannequin », répondit-il simplement, avec même une nuance de soulagement. Vous savez, l'homme qui court...

— Et qui tombe...

Pourquoi avais-je dit cela? Je le regrettai aussitôt.

— N'allez pas me le reprocher, vous aussi! s'écria-t-il en se tournant vers moi. Depuis la fin de l'après-midi on ne sait que m'accuser d'avoir fait le comédien et d'être tombé volontairement. Il est vrai : je ne tombe jamais. Aujourd'hui, c'était un accident. Je ne pensais pas aux spectateurs ni à leur qualité...

— Ne vous méprenez pas sur leur qualité. Nous ne sommes que des fonctionnaires, répondis-je en haussant les épaules.

Il leva la main pour signifier que cette allégation, pour lui, ne comptait guère. Il était d'une taille et d'une corpulence très moyennes, alors qu'un peu plus tôt, dans le stade, il

composait, sous son vêtement rembourré, une impressionnante silhouette : on pensait à un arbre qui aurait perdu son écorce, un grossier ormeau qui, le soir venu, se serait avancé vers vous, dans la nuit, avec un torse nu de jeune fille... Tout cela était fort irritant.

— Fonctionnaires, fonctionnaires, sans doute, reprit-il doucement. Vous n'en êtes pas moins ici pour examiner, pour contrôler... Le Commandant devait être furieux lorsque je suis tombé! Il a sans doute cru que je cherchais à accentuer le caractère odieux de la démonstration. A moins qu'il ait vu là une preuve supplémentaire de l'efficacité de ses bêtes. On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec lui! Je sais seulement qu'il me méprise ou qu'il me hait! ajouta-t-il plus sourdement.

— Je crois que vous exagérez, répondis-je surpris par la violence de ses propos. Je ne connais rien de vos rapports avec le Commandant, mais il me semble qu'il n'est pas homme à mépriser ou à haïr ses employés. D'ailleurs, s'il en était ainsi, il ne vous garderait pas au chenil.

L'homme jeta sa cigarette et l'écrasa soigneusement avec le bout de sa chaussure. J'étais déjà habitué (et je découvrais, une fois de plus, avec un émerveillement inquiet, ce passé que des êtres inconnus savent parfois constituer en nous) à ces silences, à ces pauses pendant lesquelles il allait chercher fort loin, dans quelque brumeuse contrée du passé plantée de bouleaux, l'argument étrange et plaintif semblable au son d'une de ces violes à une seule corde, la vérité à figure de mensonge, le bon droit bariolé...

— Votre logique n'est pas la logique du chenil, reprit-il en secouant la tête. Le Commandant est bien forcé de me haïr puisque, dans mes fonctions, je suis l'ennemi, le « mannequin », la proie, la cible! J'emploie volontairement ces synonymes afin de vous laisser toutes les chances d'y découvrir une once de pitié. Le Commandant doit faire son métier, veut faire son métier : il doit entrer dans la mécanique des chiens. DITES-VOUS BIEN QU'IL EST TOUJOURS PLUS SIMPLE DE CROIRE. Nous sommes installés, ici, dans un mythe cruel. Nécessaire ou non : je n'aborde pas cette question pour le moment. Tous, nous vivons de ce mythe. Le Commandant le premier. Le soir venu, car il y a toujours un moment où le soir vient, même dans les mythes, pourquoi se retirerait-il?

Tenez, c'est comme une histoire de rendez-vous de chasse. On a chassé tout le jour dans les bois détrempés, dans les marais et puis la nuit vient, la chasse prend fin. Il suffirait alors que lui, le chasseur, il sorte du bois, qu'il gagne les hautes terres pour qu'il me retrouve, tel que je suis en vérité, là, devant sa maison des champs, dépouillé de mon masque de sanglier ou de lynx, et pour que nous connaissions, l'un et l'autre, dans la dernière lumière du soir, l'apaisement. Mais il est las et, sans même quitter ses bottes, il va dormir pesamment dans le petit pavillon de chasse enfoncé dans le bois noir, le marais, et il garde près de lui ses chiens, tous ses chiens!

Car les chiens, eux aussi, me haïssent et rêvent de me mettre en lambeaux. Voulez-vous que je vous le prouve tout de suite? Tenez, je vais m'approcher du bâtiment où ils sont enfermés. Ils n'auront nullement besoin de m'apercevoir à travers les grilles extérieures de leurs niches pour connaître ma présence. Ils me sentiront, me devineront. Alors, vous entendrez! Savez-vous qu'ici nous avons la « mer », la « mer »! répéta-t-il avec égarement. En ce moment, ce n'est que le colloque habituel, un paisible bavardage. Mais quand je m'approcherai, ils secoueront le bâtiment à en faire crouler les murs! Le Commandant laissera tomber ses cartes pour venir sur le seuil de son petit pavillon de chasse : Que se passe-t-il? que se passe-t-il? Hein, voulez-vous que je vous fasse « encore » cette démonstration?

— Je préfère que vous vous en absteniez, répondis-je vaguement alarmé. Revenons-en plutôt à vos explications. Elles ne m'ont qu'à moitié convaincu, car, après tout, que faites-vous pour sortir du bois, de la chasse, vous qui parlez si bien?

— Au moins, je me déshabille! s'écria-t-il avec un rire forcé et en pinçant ridiculement les revers de son mince veston de toile, et je suis là, bavardant avec vous, voyant les choses, voyant les choses...

— Sans doute, mais mesurant mentalement la distance qui vous sépare des chiens et sûr, sereinement sûr, de pouvoir en faisant quelques pas déchaîner une tempête de l'autre côté de la cour. Je ne vous reproche rien. Avouez seulement que vous comptez, même en ce moment, sur la haine du Commandant et sur le flair redoutable des chiens. Et je voudrais simplement savoir quels sont ceux qui, ici, s'enferment dans le mythe...

L'homme resta silencieux, une fois encore.

— Je me suis un peu exalté, il y a un instant, lorsque je vous ai offert de m'approcher des chiens afin de les exciter par ma seule présence et, naturellement, vous avez pensé que j'étais fier de mon pouvoir, que je mettais beaucoup de complaisance à continuer de jouer le jeu. Vous avez pu le croire. Mais il n'en est rien, je vous le jure, s'écria-t-il. Je suis hors du jeu. A chaque instant et pas seulement le soir, je suis prêt à les aimer. Croyez-moi! Je donnerais tout pour que cette histoire cruelle cesse, pour que je puisse m'approcher du chenil sans que cent chiens soient possédés par la fureur, pour que je puisse m'approcher du Commandant comme je me suis approché de vous, ce soir.

Il baissa la voix :

— Imaginez un peu ce que peut être ma vie, avec ces chiens perpétuellement à mes trousses! chuchota-t-il comme si jusqu'alors nous n'avions rien dit. Chaque fois qu'ils se ruent sur moi ils espèrent que leurs dents, enfin, atteindront ma chair. Et, chaque fois, ils sont frustrés, mais de si peu! Je les ai là, à bord de chair! C'est comme un équilibre dangereux : on en a parfois le vertige... Et tout le jour, ils aboient après moi. Ils me suivent du regard quand je passe le long de leur bâtiment. Ils me sentent — ou me regrettent — quand je suis dans ma chambre. Vous ne pouvez savoir combien ces clameurs, cette espèce de haine creuse, emplit facilement votre « univers ». Je me dis quelquefois que je l'entendrai encore clapoter contre les bords, dans la cuve de l'enfer. Je me dis que c'en est fait, que l'éternité, déjà, en est pleine et que chaque enfant qui naît est un être par hasard échappé à des querelles de chiens. Est-ce que ce ne sont pas là des idées inquiétantes?

J'allais répondre mais, derrière nous, au fond de la nuit, une porte s'ouvrit, projetant un rectangle de lumière. Des officiers sortaient. Ils parlaient fort et se dirigeaient vers nous, sans nous voir.

— Ne restons pas ici, dis-je à mon compagnon en l'entraînant vers le fond de la cour qu'obscurcissaient les premiers arbres de la forêt. En prenant cette initiative, je me livrais tout à fait; je me dépouillais de toute la réserve que j'avais observée jusqu'ici. Ce n'était pas encore l'amitié mais, déjà, ce compagnonnage nocturne qui jette au-dessus de la distance et du vide des êtres, comme un premier pont,

les liens d'une complicité. Il me suivit silencieusement, intimidé peut-être d'être promu si tôt...

— Tout ce que vous me dites, repris-je lorsque nous eûmes atteint la bordure du bois, est extrêmement convaincant. Vous m'apportez la clef que je cherchais. Je ne dis pas cela pour vous flatter ou vous donner raison sur tous les points. Cette clef, d'autres que vous, sans doute, la détiennent. Oui, quand j'ai franchi cette enceinte, j'ai senti que « tout ne se passait pas aussi simplement que cela ». Je ne pourrais pas mieux dire : les chiens, leur rôle, leurs maîtres, le rôle qu'ils assumaient eux-mêmes, bref, ces rapports hiérarchiques, utilitaires qui étaient établis entre eu ne satisfaisaient pas l'esprit. Encore moins le cœur... Donc, nous nous entendons sur l'essentiel mais il s'agit de ne pas perdre la tête. Je vais vous poser une question très simple : entre nous, pourquoi restez-vous ici?

— Me croyez-vous donc libre? s'écria l'homme (je ne lui avais pas encore demandé son nom). Il est vrai que vous ne connaissez pas encore mon histoire. Alors, recommençons!

— Je ne vous y oblige nullement, répliquai-je blessé. Si vous n'avez, comme vous le dites, aucune liberté, disposez au moins de celle que je vous donne qui est de ne pas parler...

— Vous vous êtes mépris, une fois de plus, sur le sens de mes paroles, murmura mon compagnon avec une douceur soudaine qui me fit croire, un instant, que j'avais, en effet, une tendance maladive à interpréter défavorablement ses propos. Je dis « recommençons » parce que c'est pour moi, comment vous dire, un « calvaire » et qu'il faut bien fouailler la bête si l'on veut qu'elle atteigne le sommet.

Le sommet! s'écria-t-il avec son rire voulu qui m'exaspérait, le sommet, c'est Stanislau. Qui aurait cru que cette ignoble ville, embourbée par les neiges, fût un sommet? On y porte des prénoms allemands ou polonais ou tchèques. Moi, ainsi, je m'appelle Franz. Maintenant je suis Russe. J'ai été Polonais mais mes parents avaient été Autrichiens. Il ne s'en fallait pas de beaucoup qu'ils aient été Roumains ou Tchèques. Vous voyez : une nationalité fuyante, non, grouillante. Hommes des carrefours. Si vous saviez comme il faut avoir la tête solide pour supporter cela! Les géographes disent une chose, les ethnographes une autre. Ils ne

cessent de fournir des alibis aux conquérants. Quels alibis, en fait? Parce que nous sommes installés à un croisement de frontières précaires on nous dépeint écartelés et tout offerts aux corbeaux de nos plaines. Et, en fin de compte, ce sont les corbeaux qui ont raison... Voilà : j'étais à l'Université de Lwow pour y faire mon droit. La guerre a éclaté, j'ai été soldat. Nous étions très fiers de nos bottes, des bottes noires à tige haute et très souples. C'était ce que l'armée polonaise avait de mieux. Je les ai conservées jusqu'à la fin de ma captivité en Allemagne. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise de plus : la guerre finie, je ne suis pas rentré.

— C'est justement ce qui importe, répliquai-je. Pourquoi n'êtes-vous pas rentré?

— Les Russes étaient à Stanislau, ma famille avait été dispersée. Je rêvais à l'Amérique. Ce sont là les raisons avouables qui m'ont fait rester ici, celles que j'ai données une bonne vingtaine de fois lorsque les autorités alliées du camp de D. P. m'ont interrogé. Sur le plan social, sur le plan historique, je n'en veux pas d'autres. Au moins, grâce à elles, je corresponds à un type d'individu déclassé, peut-être, inadaptable, mais communément réel et rassurant. En fait, je cours à ses côtés comme aux côtés d'un véhicule dans lequel je ne parviendrai jamais à mettre le pied. Oui, je dis bien, une espèce de véhicule. Les autres y chantent timidement, puis se taisent et regardent avec leurs yeux ronds défiler les pommiers de l'Occident. Moi, je m'essouffle! Tout cela, voyez-vous, est parfaitement absurde et faux!

— Et maintenant? demandai-je.

— Maintenant? dit Franz en sursautant un peu comme si ma question avait saisi « l'instant du flagrant délit ». Maintenant, eh bien, je reste ici parce que je sais...

Des pas s'approchaient de nous. C'était un groupe d'officiers qui parlaient haut et émiettaient par instants dans la nuit le feu de leurs cigarettes.

— Allons plus loin, me dit Franz. Jamais ils ne me laisseront de répit.

Je le suivis mais, pour maintenir une distance convenable entre nous et les officiers, nous fûmes obligés de nous diriger vers le bâtiment des chiens. Les aboiements que j'avais cessé d'entendre, depuis quelques instants, s'accentuèrent. A mesure que, talonnés par le groupe des officiers, nous nous

rapprochions du chenil, d'autres aboiements s'élevaient. J'avais cru jusqu'alors que tous les chiens étaient dressés dans leur haine insomnieuse et je découvrais que notre présence suscitait le réveil d'inépuisables nichées, que, centuplé par les sortilèges de la fureur et de la nuit, l'élément se creusait dangereusement et que, tant que nous serions là, il se trouverait toujours une dernière canine pour émouvoir comme une sonde d'os une nouvelle et plus sombre profondeur des ténèbres.

— Vous allez trahir notre présence! criai-je effrayé à Franz à travers les clameurs des chiens lorsque nous fûmes devant le bâtiment.

Il se retourna, désemparé, vers le mur blanc du chenil, recula lentement, puis, s'adressant à moi!

— Partons! partons! me cria-t-il et il se mit à courir.

J'allais l'imiter, mais le nuage qui masquait la lune se dissipa. Je restai sur place. Les officiers n'étaient plus qu'à quelques mètres de moi.

— Que se passe-t-il? demanda sévèrement l'un d'eux en devançant ses compagnons et en s'approchant de moi. Ah! c'est vous, reprit-il plus doucement. Il se retourna : « C'est notre invité, mon Commandant! »

— Quel est cet homme qui s'est enfui, il y a un instant? me demanda le Commandant qui accourait.

— Un de vos employés, Franz, répondis-je très vite comme si j'avais été soucieux de me justifier. Il tenait à me démontrer que les chiens devinaient sa présence à travers les murs du chenil. C'était si vrai qu'il en a été lui-même effrayé...

— N'en croyez rien! ne croyez pas cette fable! s'écria le Commandant. Ecoutez plutôt...

Il s'approcha de moi, me prit brutalement le bras et se tint immobile à mon côté. Les aboiements continuaient de se mêler en un concert assourdissant avec, toutes les secondes, un glapissement nouveau, une bête nouvelle, débarrassée soudain des langes du silence, à son tour gagnée, à son tour atteinte par le mouvement de propagation qui parvenait à établir dans cet espace clos et obscur des distances insoupçonnées, d'obliques relais semblables à ceux qui couvrent la campagne la nuit, avec ses cris d'animaux, ou les collines avec leurs feux mystérieux, les soirs d'été.

Le Commandant lâcha enfin mon bras :

— Eh bien, ne crient-ils pas toujours aussi fort? Il est

loin cependant maintenant, notre Franz! Vous voilà éclairé : ces chiens s'ennuient et lorsqu'ils sentent une présence humaine, comme en ce moment, ils nous demandent, dans leur langage, de les laisser sortir. Vous voyez comme tout est simple, mon cher. Vous ne vous trouverez jamais, ici, en présence du moindre mystère.

— Aussi bien, je ne cherche pas à en découvrir, mon Commandant, répondis-je. Cet homme m'avait accosté, nous avons bavardé...

— Ah, je devine bien ce qu'il a pu vous dire! s'écria joyeusement le Commandant. Je n'ai de ma vie rencontré un individu aussi compliqué, aussi déroutant. N'est-ce pas votre avis, Issautier?

— Il est Polonais, mon Commandant, répondit en soulignant d'une légère intonation la finesse de sa remarque l'officier pris à témoin.

— C'est vrai, dit le Commandant. Ces gens-là traînent avec eux un romantisme atavique. Mais ce n'est pas tout : Franz nourrit à notre égard ou à l'égard de ce que nous représentons des sentiments subversifs. Je n'hésite pas à le dire.

— Tout à fait exact, mon Commandant, dit le Capitaine Issautier qui se mit à parler avec ses camarades sans que je pusse entendre ce qu'ils disaient.

— Je n'irai pas jusqu'à l'accuser d'être communiste, continuait le Commandant. D'une part, parce qu'il a refusé de regagner son pays et, d'autre part, parce que les idées qu'il affiche sont un peu plus particulières. Plus dangereuses, plus subtiles et témoignant en tout cas d'un égocentrisme guère admissible chez un marxiste. Pas très loin de l'anarchie, du nihilisme. Dans notre pays et même ici, en Allemagne, ces mots rendent un son désuet, je le sais bien. Mais ne nous y trompons pas, ils ont encore des racines vivaces. Il est trop simple de penser qu'ils représentent les seules opinions dont on soit parvenu à avoir raison en les faisant entrer dans la « caractérologie ». Il y a là, constamment en germe, un individualisme de masse, retenez bien le mot : un individualisme de masse dont nous n'avons pas fini de sentir les effets. Pour en revenir à notre Franz, je le déclare tout net, je préférerais qu'il soit franchement communiste et qu'il se présente ainsi à nous « à visage ouvert ».

— Vous paraissez, en tout cas, connaître fort bien les gens que vous employez, dis-je au Commandant.

Cette réflexion sembla lui déplaire.

— Oui et non, répondit-il d'un ton bourru. Assez mal, en vérité. Qu'est-ce qui vous fait croire que je connais d'une façon particulière cet homme dont nous parlons? Je suis assez psychologue, voilà tout, ce sont les chiens qui m'en ont donné l'habitude et, comme cela, en passant, j'ai saisi quelque chose de lui. Peu de chose, en fait, et pas plus qu'Issautier, par exemple. N'est-ce pas, Issautier?

Nous nous étions dirigés vers le mess et les officiers nous suivaient à quelques mètres de distance.

— Je vous demande pardon, mon Commandant, dit l'officier interpellé qui, conversant avec ses camarades, n'avait pas entendu les dernières paroles du Commandant jusqu'à ce que son nom eût été prononcé.

— J'expliquais à notre hôte que nous ne nous intéressons pas spécialement à cet homme, vous savez, ce Franz, répéta le Commandant avec une nuance d'énervement.

— Non, bien sûr, répondit le Capitaine, enfin, pas spécialement, comme vous dites, mon Commandant. Seules, ses fonctions...

— Ses fonctions! coupa le Commandant. Elles ne sont pas si importantes et très provisoires, par surcroît. Ses fonctions! ne s'agit-il pas là d'un bien grand mot? Tenez, si nous parlions plutôt d'autre chose?

L'officier battit en retraite et rejoignit discrètement ses camarades. Mais il me semblait que le Commandant n'avait pas tellement envie de parler d'autre chose. Son humeur s'était assombrie. Tandis que nous buvions le dernier verre de la soirée au bar du mess, une question me brûlait les lèvres : « Pourquoi le Commandant ne congédiait-il pas Franz puisqu'il le savait si mal intentionné? » Mais cette question, je devinais que personne ici n'aurait pu y répondre sans détours. Tout était cependant réuni pour que la vie habituelle pût attester sa pérennité et pour qu'à défaut d'autres vertus plus cordiales la logique humaine ne perdît aucun de ses droits. Il n'y avait, en somme, que cette clameur constante, ces aboiements ininterrompus qui révélaient, derrière les gestes quotidiens, l'existence d'une querelle obscure et « mal vidée », d'un vieux litige où les torts et le bon droit s'embrouillaient, rien d'autre que le témoignage attardé et partial des chiens qui s'adressaient à l'ombre des murs éclairés par la lune, à l'ombre des arbres,

à celle des pierres, à tout ce qui n'avait pas d'oreilles pour entendre, à toutes les formes de la nuit qui allaient bientôt passer sans avoir appris — même si c'étaient celles des hommes —, à tous ces comparses sans entendement qui participaient malgré eux à ce procès absurde où l'indignation ne parvenait pas à trouver son langage et où une des deux parties appelait opiniâtrement à son secours — avec mille voix comme une tribu sur le point d'être frustrée ou comme un chœur d'orphelins lésés — tout ce qui campait, à cette heure-là, sur la terre et jusqu'aux cailloux des chemins.

J'alléguai la fatigue et je gagnai ma chambre assez vite. J'étais couché depuis assez longtemps déjà sans pouvoir trouver le sommeil que je cherchais vainement en lisant une vieille brochure militaire lorsqu'on frappa doucement à ma porte. J'allai ouvrir. C'était Franz.

— J'ai vu de la lumière sous votre porte, me dit-il. J'ai pensé que vous ne dormiez pas. Je voulais vous demander de m'excuser, je suis parti si vite tout à l'heure...

J'avais ouvert ma porte tout à fait après avoir reconnu Franz. La lumière que la lampe de la chambre projetait dans le couloir me permit de voir qu'il tenait un jeune chien en laisse. Franz avait suivi mon regard.

— Je l'ai adopté pour essayer de me réconcilier avec l'espèce, m'expliqua-t-il en souriant. C'est lui qui m'a permis de trouver la porte de votre chambre. Il piste déjà très bien. Je lui ai simplement donné à flairer ceci que vous aviez perdu et que je tenais d'ailleurs à vous rendre avant votre départ...

Il me tendit un mouchoir que j'avais, le matin même, glissé dans la poche supérieure de mon veston et qui devait me servir à essuyer les verres de mes lunettes de soleil.

— Vous l'aviez laissé tomber à l'endroit où nous sommes restés longtemps à bavarder. Je repassais là par hasard. Je me suis souvenu qu'à un moment vous vous étiez épongé le front. Et puis il porte vos initiales...

Ainsi, il connaissait mon nom. Mais, pour banale qu'elle fût, la perte de ce mouchoir, non moins que le profit que Franz en tirait, me laissait perplexe.

— Tout à l'heure, pourquoi ne m'avez-vous pas suivi? me demanda Franz.

— Mais je n'avais aucune raison de vous suivre! je ne tenais nullement à me donner l'air, aux yeux du Comman-

dant, d'être pris en faute... Mais ne restons pas là à bavarder, ajoutai-je avec mauvaise humeur en pensant qu'on pouvait nous entendre des chambres voisines. Si vous tenez à m'expliquer votre fuite soudaine, entrez ici. Je ne vous garderai d'ailleurs pas longtemps, car nous partons très tôt, demain, et il faut que je dorme...

Franz ne parut pas prendre garde à cette absence d'amabilité et entra résolument dans la pièce avec son jeune chien.

— Vous avez raison, vous n'aviez pas à me suivre, dit-il en s'asseyant sur le lit sans que je l'y aie invité et en prenant le chien entre ses jambes. Notez que si je suis parti en courant ce n'était pas parce que je redoutais de me trouver nez à nez avec le Commandant. Non, c'était à cause du vacarme que menaient les chiens à cause de moi. Les damnées bêtes!

Il releva la tête. Son visage m'avait paru plus jeune dans la nuit. Il avait des cheveux blonds clairsemés. Ses traits étaient tirés, sa bouche un peu grande.

— Elles seraient capables de rendre fou, quelquefois...

Je ne répondis pas. J'examinais la jeune bête couchée à ses pieds. Elle avait un museau pointu, des oreilles droites, des yeux clairs et à peine mobiles qui non seulement attestaient sa parenté avec les habitants du chenil mais constituaient une espèce de préalable raffinement de leur caractère et révélaient, au stade de la nudité et de l'innocence, les signes aigus de la sauvagerie.

— N'exagérons pas, répondis-je enfin. Sans doute, les chiens aboyaient-ils très fort. Mais ce n'était pas tellement à cause de votre présence. C'était aussi bien à cause de la mienne...

— Si seulement c'était vrai... dit Franz en soupirant.

— Mais c'était vrai! m'écriai-je agacé par cette comédie. Lorsque le Commandant et les officiers m'ont rejoint, exactement à l'endroit où nous nous tenions, tous les deux, quelques instants plus tôt, les bêtes ont continué leur vacarme. Le Commandant me l'a fait remarquer.

Franz leva les sourcils avec un sourire de résignation et repoussa entre ses jambes son jeune chien qui essayait de se dégager. J'étais habitué à ses silences mais celui-ci m'irritait particulièrement.

— D'abord, reprit enfin Franz sans relever la tête, lorsqu'ils m'ont senti, leur haine ne tombe pas tout de suite.

Ils se souviennent longtemps de mon passage et, de ce fait, ne cessent pas aussitôt d'aboyer. D'autant plus que vous vous trouviez là avec le Commandant et les officiers et que ces présences humaines, même si elles ne correspondaient pour eux à rien de précis, entretenaient leur mémoire. Il y a une phase, dans la cruauté, où chaque chair a la même odeur. Et c'est vrai, aussi, pour l'amour... Et puis, ajouta-t-il sentant qu'il tenait, cette fois, un argument décisif, et relevant la tête, qu'est-ce qui vous prouve qu'ils disaient la même chose? Qu'est-ce qui vous prouve que leurs aboiements avaient le même ton lorsque j'ai été parti? Ils étaient aussi forts, sans doute...

Il me regardait. Le jeune chien aussi. Je m'inclinai.

— Soit, répondis-je humblement. Mais, entre nous, croyez-vous que cela puisse durer?

J'étais, comme on dit, « à bout de nerfs ». De nouveau, j'entendais les aboiements des chiens que j'étais parvenu à ne plus percevoir d'une façon consciente avant le retour de Franz. Que le jeune chien de mon compagnon ne s'inquiétât pas de ces aboiements me surprit d'abord, puis m'instruisit. Il n'y entendait pas un appel non plus que l'écho d'une querelle soudaine, d'un trouble susceptible d'éveiller sa curiosité mais il semblait, au contraire, par son apparente indifférence, s'associer silencieusement à un chœur dont il connaissait la raison et représenter l'avant-garde muette d'une meute assourdissante et momentanément freinée.

— Je crois que cela peut durer encore un peu de temps, répondit Franz. Je vous l'ai dit tout à l'heure, je pourrais m'en aller mais je reste ici parce que je sais... Mais peut-être les forces me manqueront-elles, à la longue...

— Expliquez-vous, à la fin! m'écriai-je. Que savez-vous donc tant qui vous oblige à rester ici?

— Je vais essayer de vous le dire, reprit-il en donnant une tape amicale sur le museau de son chien qui, inlassablement, essayait de se dégager de l'emprise des jambes de son maître. Vous me prendrez pour un fou ou pour un orgueilleux. Peu m'importe. Voilà : je reste ici parce que, grâce aux tristes fonctions que j'exerce, j'ai, chaque jour, presque à chaque heure, « comme la révélation de la guerre », le mot n'est pas tout à fait assez exact, car, me direz-vous, le premier soldat venu, en manœuvre, l'a autant que vous, cette révélation. Je vous répondrai que là, il n'y

a que simulacre tandis que pour moi... Mais en raisonnant de la sorte nous nous éloignons de la vérité, de ma vérité. J'irai donc plus loin, la guerre n'est qu'un mot sanglant et, après tout, occasionnel mais, derrière lui, il y a l'horreur sournoise de notre époque, le combat sans nom, la souffrance anonyme, l'oppression quotidienne et, déjà, un peu partout dans le monde, « la situation d'ennemi ».

Je suis dans cette situation d'ennemi. Pour les chiens, sans la moindre équivoque, je suis l'ennemi. Et pour les autres... Passons. Poursuivi, traqué, un pas de plus et le chien saute sur moi, toujours vaincu, mécaniquement bafoué. Que manque-t-il, je vous le demande, pour qu'on se refuse à parler d'une réalité guerrière, d'une transparence guerrière? Que le soir venu, on me jette dans un cachot? Que le sous-officier me brûle la cervelle? Entre nous, pourquoi ne le feraient-ils pas ou, plutôt, combien de raisons supplémentaires leur faudrait-il pour qu'il le fasse? Comptez!

— Ce que vous décrivez n'est, après tout, que l'image d'une certaine servitude, répondis-je, un peu dérouté.

— Servitude sanglante! s'exclama Franz, moment de vérité à travers cette torpeur générale qui vous empêche de prendre conscience, je ne dis pas de ce qui vient, mais qui est déjà là à travers son matin de brouillard! L'horreur de notre temps où le sang ne transperce pas encore, je la vis chaque jour alors que des millions d'êtres humains s'endorment dans l'insouciance, la légère inquiétude, la petite psychose, l'attente des mobilisations générales, à la rigueur des grandes déflagrations et redessinent à leur mesure un profil effrayant, sans doute, mais qui ne ressemble en rien au visage de la « Grande », de la mort sur le monde, et que je vois apparaître, moi, comme un autre soleil, à travers le brouillard du matin, quand je suis tiraillé par les chiens, que je cours afin de leur échapper, qu'ils me reprennent, que je tombe, à la lisière de ce bois prophétique!

Et je réponds à votre éternelle question : pourquoi ne vous échappez-vous pas pour de bon? Parce qu'il faut que quelqu'un sache, parce qu'il faut qu'au milieu de l'insouciance générale quelqu'un profite de la révélation, parce qu'ainsi ça n'aura pas été tout à fait la nuit quand sonnera l'heure de la fin de notre monde, parce qu'ainsi au moins tout ne sera pas accompli à notre insu...

— Parce que cela aussi, en somme, nécessite un Messie, ajoutai-je.

— Je l'avais prévu, dit Franz en se levant, vous m'accusez d'orgueil. Mais je vous ferai remarquer que je n'ai nullement l'ambition de délivrer des messages. J'assume, à ma façon, les devoirs de la conscience humaine. Vous paraissiez curieux de mon histoire.

— Amicalement curieux, Franz, répondis-je avec précipitation afin de racheter l'ironie de mes précédentes paroles. Au vrai, ce que je vois en vous, c'est moins de l'orgueil que je ne sais quelle complaisance à l'égard de vos propres souffrances car, enfin, je comprends que vous attachiez beaucoup d'importance à la « révélation » qui vous est faite, vos paroles m'ont bouleversé, je l'avoue, mais pourquoi prolonger cette vision, ce martyre? Ne vous suffit-il pas de savoir? Ne pourriez-vous pas vous retirer, instruit, en attendant que la servitude, l'inéluctable servitude s'étende et vous reprenne ou que la guerre vous anéantisse, avec les autres? Car, s'il est exaltant de savoir, doit-on pour cela s'exclure de la communauté?

— Et pendant tout ce temps, il n'y aurait plus personne? s'écria Franz alarmé, plus personne pour éprouver « valablement », patiemment, chaque jour, l'horreur des temps présents et des temps qui viennent? Plus personne pour conjurer la surprise, racheter l'inconscience pitoyable...

— Mais quelle rédemption obscure poursuivez-vous là? demandai-je à Franz. Vous m'inquiétez. Entre nous, la mission que vous croyez devoir accomplir, de quel droit l'accompliriez-vous? Qui vous en a chargé? Quelle puissance supérieure, quel idéal que vous ne nommez jamais, à tel point que je doute de son existence, vous incite à l'assumer? Oui, quelle puissance, quel idéal si ce n'est « vous »? Vous, avec votre besoin de rachat et de sublimation. Je parlais tout à l'heure d'orgueil, c'était plutôt « égocentrisme » qu'il fallait dire...

Je me tenais maintenant debout devant lui dans l'étroite chambre aux cloisons de bois qu'éclairait mal une ampoule électrique nue. Nous étions engagés dans une de ces scènes absurdes où l'on parle trop et trop bien, où l'on oublie le sommeil, où l'on passe devant le tain noir des vitres avec un front plissé par la réflexion, où l'on cherche l'argument final et où, au bourdonnement de coquillage d'un brusque silence, on sait que, dehors, la nuit se poursuit, va pâlir et des gens marcheront déjà dans le coude des collines et je les entendrai...

Le jeune chien se tenait assis aux pieds de Franz, le museau tourné vers la fenêtre, installé dans une image lointaine, du moins « surajoutée », comme la levrette couchée dans le coin de ces tableaux où l'on tue, pleine d'une placidité révoltante où se love paresseusement, peu à peu, l'horreur du crime, la passion grimaçante des personnages et jusqu'à l'éclat inutile du ciel.

— Egocentrisme? répéta Franz comme s'il butait sur ce mot scolaire. C'est un mot que j'ai déjà entendu. Le Commandant vous a-t-il parlé de moi, tout à l'heure?

— Il n'a pas, que je sache, l'exclusivité de ce mot, répondis-je achevant ainsi de révéler qu'en choisissant ce terme, je m'étais, à mon insu, souvenu des propos du Commandant.

— Vous a-t-il aussi parlé de ma famille? me demanda Franz.

— Pourquoi m'aurait-il parlé de votre famille puisque vous ignorez vous-même ce qu'elle est devenue? C'est du moins ce que vous m'avez dit.

— Il est vrai que je vous ai dit cela, répondit Franz en souriant. Mais il s'agissait peut-être d'une vérité générale, d'une vérité véhiculée, comme je disais, il y a un instant. Je pourrais vous parler longtemps encore de ces gens qui n'ont pas nom dans l'histoire, dont la vie procède malgré eux d'un principe de négation, qui ne sont ni ceci ni cela, encore qu'on ait multiplié les cas prévus ou à prévoir et qui rejoignent tranquillement ces espèces de limbes où, au delà de votre univers manichéen, se perpétue et macère, sous la défroque des heimatlos, des déclassés, des criminels, une morne et pleine liberté... Oui, je pourrais vous parler longtemps de cela. Mais il est tard. Je m'en vais. Je vous ai déjà assez fatigué, ce soir...

Il semblait soudain pressé de prendre congé et me tendait la main en souriant, cruellement insoucieux du caractère irrévocable de cet adieu.

— Au revoir, Franz, murmurai-je brusquement ému, en dépit de la désinvolture qu'il affichait. Si vous venez à Paris, demandez-moi au Ministère.

— Bien sûr, répondit-il en s'enfonçant dans l'ombre du couloir et en tirant la laisse de son jeune chien. Vous entendez, voilà qu'ils recommencent.

Je tendis l'oreille. Les chiens, dehors, s'étaient remis à aboyer. Franz atteignait le palier.

— Savez-vous pourquoi ils aboient maintenant? me demanda-t-il négligemment avant de poser le pied sur la première marche de l'escalier de bois. Quand je vous l'aurai dit vous comprendrez que cela peut résumer toute mon histoire : ils aboient parce que le jour se lève.

Lorsqu'un peu plus tard, je descendis de ma chambre où j'avais dormi pendant deux heures à peine, ce n'était déjà plus l'aube mais la lumière gardait encore assez de gloire et le jour assez de fraîcheur pour que les bêtes du chenil n'aient pas retrouvé leur paix (la retrouveraient-elles jamais, maintenant?) et pour que les dernières paroles de Franz témoignant de l'orgueilleux et dément désir qu'il avait de s'identifier à la plus éclatante réalité du monde trouvent, malgré moi, malgré leur absurdité, un dangereux prolongement. J'avais hâte de partir. Mon compagnon de voyage, un fonctionnaire qui n'ouvrait jamais la bouche et accomplissait notre mission itinérante avec ennui et, en quelque sorte, les yeux fermés, se montra enfin.

Notre voiture se rangait devant nous lorsque le Commandant sortit du bâtiment. Sans doute, tenait-il à nous faire, une dernière fois, ses adieux. Mais non. Il venait nous demander si nous accepterions qu'il nous accompagne à Brisach où nous devions rendre visite aux pontonniers du Génie.

— J'emmènerais deux chiens, nous dit-il. Il y a longtemps que j'ai combiné cela avec le Colonel Vauduy qui commande là-bas : un homme délicieux. Il vous fera assister à une traversée du Rhin de « vive force ». Une merveilleuse occasion, pour moi, de voir comment mes bêtes se comporteraient à bord d'un canot de débarquement. D'ailleurs, vous êtes toujours mes invités et ce soir je vous ramène ici où j'ai préparé quelque chose d'assez gentil, je crois. Non, non, ne vous dérobez pas! Nous aurons aussi un dîner, en votre honneur, un grand dîner. J'ai lancé des invitations jusqu'à vingt kilomètres à la ronde. Il y aura les meilleurs officiers de la région, vous les connaîtrez, vous leur parlerez. Leurs femmes les accompagneront. On dansera. Et puis, il y aura ce que je vous ai promis, quelque chose comme un exercice. Mieux que cela. Car jusqu'ici, mon cher, vous n'avez rien vu...

Je l'invitai, sans autres formes, à prendre place dans la voiture, puis je m'enquis des bêtes qu'il comptait emmener.

— Tout est prévu, me répondit-il, elles nous suivront à bord d'une jeep.

La voiture démarra. Assis près de moi, le Commandant essayait de m'arracher mon consentement pour la soirée prévue. J'alléguai notre programme chargé, la fatigue que je ressentais au sixième jour de ce voyage, la hâte que j'avais de rentrer à Paris. Faux prétextes qui n'étaient destinés qu'à retarder l'acceptation dont les mots étaient sur mes lèvres des qu'il avait formulé son invitation, réticences nonchalantes qui dissimulaient le plaisir que me procurait (sans que je sache pourquoi) l'idée de revoir Franz.

J'avais retrouvé dans une de mes poches le mouchoir qu'il m'avait restitué en venant dans ma chambre et qui, symbole douteux, eût associé notre rencontre à une trouble idylle si l'empreinte d'un museau de chien n'y eût fait courir le faufil noir du flair et ne l'eût, hors de sa blancheur et de sa légèreté équivoque, jeté comme un nénuphar sur un sombre courant, jeté sur la piste intentionnelle au bout de laquelle, après avoir essaimé je ne sais quelle odeur, j'attendais, tranquille, entier, le sexe pendant comme une cloche, oui, j'attendais stupidement « au bout des chiens ».

Mais ce mouchoir, je soupçonnais Franz de me l'avoir dérobé (ce qui, on en conviendra, ne simplifiait nullement les choses). Il ne pouvait, il est vrai, ne me l'avoir volé qu'à un moment où rien ne menaçait de nous séparer, alors que nous parlions dans la nuit, que nous cheminions côte à côte, ce qui impliquait que, pour se livrer à un acte aussi prévoyant (le mot « délictueux » ne me venait pas à l'esprit), il ait été à la fois dûment averti de la brièveté de notre rencontre et soucieux de la renouer quelque part et même si cela devait être dans la piètre matérialité de ce « souvenir ».

Il est vrai aussi qu'ici les « souvenirs » de cette espèce pouvaient trouver, grâce au flair des chiens, un prolongement clandestin et qu'il n'était dépôt de cette sorte que vous ayez cru confier au Passé et qui ne vous tînt à jamais en laisse, je veux dire « au bout d'une laisse de chien ». Le Temps importait peu et, loin de dissoudre cette dépendance, la fortifiait. Un officier m'en avait, la veille, donné un

exemple. On employait maintenant à Appenweier des chiens au détectage des mines terrestres. Les résultats étaient très satisfaisants. Non, cependant, que l'odeur ou le magnétisme du corps métallique enterré vînt flatter le nez des bêtes mais parce qu'à la longue, autour de cet objet incongru enseveli, la terre se dépensait en une espèce de floraison cryptogamique dont la senteur affleurait à la surface du sol. Ainsi, plus l'enterrement de la mine était ancien, plus sa présence olfactive était saisissante. Et il me semblait qu'enfoui dans le plus noir oubli, ce mouchoir, le mien, aurait pu, pourrissant chaque jour un peu plus l'élément même de son exil, me rattacher par un de ces liens ténus qui, à notre insu, nous emprisonnent souvent (ici, un mince filet d'odeur) à la soirée de Juillet au chenil, à Franz et, en fin de compte, irrévocablement, aux chiens qui aboient dans la nuit...

— Entendu pour ce soir, dis-je au Commandant. Je serai des vôtres.

Il se renversa sur le siège de la voiture, puis nous fûmes tout de suite au bord du Rhin qui, grâce aux vertus du matin, s'inscrivait dans cette géographie du salut où se dressent des bosquets fêteurs, où des collines modèlent les courbes de l'accueil et où s'allongent, avec leur plein de veines caves, les grands fleuves secourables.

Des officiers du Génie nous attendaient, prolongeant ici une attente qui était leur fonction même et qui était tantôt l'attente des recrues, des renforts, de l'heure du rassemblement, de la visite du Général, de la guerre, puis, la guerre venue, des ordres du même Général et érigeant ainsi dans cette attitude finale de disponibilité ces armées, ce grossier bloc marmoréen sur lequel les nations sommeillantes s'accoudent. Le soleil était déjà haut dans le ciel. Sur la berge allemande du fleuve où nous nous tenions, de jeunes soldats, le torse nu et casqués, paysans de l'Yonne ou de la Vienne embauchés dans cette mythologie qui les dotait d'attributs guerriers et de nudité, s'apprêtaient à construire au chronomètre un pont métallique qui serait jeté au-dessus du courant sur des radeaux et dont les poutrelles venaient d'être déchargées à leurs pieds.

Tout au bord de l'eau, d'autres soldats allaient et venaient, puis s'installaient, solitaires, contre des buissons. Chacun d'eux portait le « walkie-talkie » et, appuyé contre le talus, s'absorbait dans une confidence interminable comme un

enfant qui se raconte ses peines, levait parfois un regard mélancolique vers l'eau où glissait une péniche auto-moteur venue de Suisse, bleue et jaune, et pavoisée de lessives.

A bord d'une vedette, nous traversâmes le fleuve pour accoster sur la rive française d'où partiraient les canots devant participer à l'exercice de traversée de « vive force ». Le Commandant tenait ses chiens tout contre lui. Ils geignaient doucement et bavaient dans cette confusion de sentiments propre aux chiens, où se mêlent indistinctement l'ennui et la convoitise et où devaient alterner interminablement, engrenés dans cette mécanique du leurre qui est l'enfer des animaux, la succulence des rives et la peau de serpent du Rhin. Ils ne cessaient cependant d'être redoutables et nul d'entre nous n'eût songé à tendre la main vers eux, mais je découvrais que leur férocité était une sorte de déclic infaillible (mais posé à quelque distance), un piège luisant et sûr autour duquel s'étendait une courte zone odorante où, dans un brouillard tremblant, pouvait pleurer et geindre un instant une ombre de chien propice aux caresses de l'homme.

Les exercices commencèrent dès que nous eûmes abordé. Ils devaient se prolonger toute la journée. Toutes les cinq minutes, les soldats s'élançaient avec une conviction touchante dans les canots de débarquement, allumaient sur la rive d'attaque des pétards fumigènes, mettaient en marche leur moteur qu'on lançait à l'aide d'une corde enroulée comme des toupies, se couchaient ensuite à plat ventre au fond de leur embarcation avec un empressement maladroit qui, en temps de guerre, aurait fait dix morts, puis filaient droit sur la rive opposée, tandis que les lourdes péniches venues de Kehl, de Thurgovie ou des Flandres ralentissaient dans le chenal et poussaient précautionneusement à travers la fumée brune des pétards leurs hautes proues ourlées d'eau verte, comme un laboureur surpris par un vol d'étourneaux.

Le soir nous trouva sur la berge au milieu des canots retirés de l'eau, des poutrelles de pont enchevêtrées, des sous-officiers qui, dans la confusion générale, essayaient de rassembler leurs hommes.

— Nous filons, dit le Commandant qui s'impatientait, tout le monde vous attend déjà chez moi.

Une heure plus tard, notre voiture franchissait les

grandes portes du chenil et les chiens mettaient dans la nuit, derrière leurs murs blancs frappés par la lune, cette folle clameur d'accueil, ce franc et centuple désir qui vous dénudait jusqu'aux os.

Le dîner qui réunissait une trentaine de personnes fut animé et parcouru par ces ondes de lumière que déclenche rapidement la première ivresse du vin et qui, au milieu du brouhaha, s'accrochent aussi bien sur la pièce d'argenterie la plus « accidentelle » que sur une longue parole isolée dans la rumeur, sur un visage, un rire, une gorge de femme et sèment dans l'air opaque des zones d'éblouissante fixité comme le feu triangulaire des cristaux. Il fut bientôt grand temps de sortir. Dix heures sonnaient au clocher d'Appenweier lorsque nous nous retrouvâmes dehors sous une lune d'une étonnante nouveauté vers laquelle les visages se renversaient, dans une sorte d'aspiration ou de béatification, comme si soudain, alentour, la nuit eût cimenté les murs de l'asphyxie. Les conversations s'apaisaient. Le Commandant éleva la voix pour nous recommander de ne pas nous disperser et gravit prestement les marches du perron :

— J'ai pensé qu'il serait bon et même « romantique » de couper cette charmante soirée par une promenade dans les bois. C'est pour cela que je vous convie maintenant à un spectacle qui, pour les dames, ne sera, je l'espère, qu'un agréable spectacle et qui, pour ceux d'entre nous ayant pour mission la chose militaire, constituera une démonstration pleine d'enseignements.

Des commandos sont déjà partis dans la forêt. Ils sont uniquement composés de chiens, à cela près que des hommes, des « maîtres » comme nous disons ici, les accompagnent. Quelle est leur mission, quel est le thème de cet exercice? Je vais vous l'exposer le plus brièvement possible. Nous admettons que ces bâtiments forment la ligne avancée d'un front : ce sont, en somme, des avant-postes. Dès la lisière du bois que vous apercevez d'ici s'étend un *no man's land* parcouru par nos patrouilles et par les patrouilles adverses.

Des guetteurs ennemis y sont postés. Ils observent le mouvement de nos patrouilles, les signalent à leurs arrières par phonie, se laissent déborder, puis nous prennent à revers à l'aide de leurs armes automatiques. Tout cela pour la simple raison qu'à moins de tomber littéralement sur ces guetteurs — ce qui d'ailleurs leur donnerait encore l'avan-

tage de tir — nous ne pouvons deviner leur présence. Aussi avant de nous engager dans le bois allons-nous y lancer une patrouille de chiens. Rampant, se glissant silencieusement à travers les plus épaisses broussailles, guidés infailliblement par l'odeur de l'homme, ils fondront sur les guetteurs avant que ceux-ci aient deviné leur approche. Ils les prendront à la gorge et, avec un peu de chance, ils les terrasseront sans bruit. Nos hommes n'auront plus qu'à traverser le bois, les mains dans les poches, et qu'à surprendre les avant-postes ennemis confiants en leur guetteurs.

Voici donc les grandes lignes de la manœuvre. Trois hommes-mannequins se sont enfoncés dans le bois. Ils n'ont reçu aucune consigne hormis celle de s'y tenir jusqu'à l'arrivée des chiens. Toutes les ruses leur sont permises. Nos bêtes nous attendent à la lisière. Et maintenant, mes chers amis, en route, je vous précède...

Le Commandant sauta de son perron et, au passage, me prit par le bras :

— Nous ne nous quittons pas...

Nous traversâmes la cour rapidement. Derrière nous les officiers et les invités trottinaient en s'essoufflant : on eût dit une noce appelée pour un incendie. Nous trouvâmes les bêtes et leurs maîtres à l'orée du bois, à demi dissimulés dans les buissons. La nuit était mi-claire avec des passes de nuages, des golfes de lumière lunaire, des plages, des fonds marins, littoraux fugaces qui n'animaient, sur la terre, qu'une nuit tiède où tout se bornait à des feuilles qui bougeaient et ne bougeaient plus et, maintenant, à des menaces de pluie.

Les chiens tenus en laisse demeuraient silencieux, profondément inoccupés, un peu plus « bas sur pattes » qu'il ne m'avait semblé la veille, résumés en une présence oiseuse comme une domesticité vile et absurdement attardée à laquelle on allait ordonner « d'aller coucher » et qui se dissoudrait rapidement dans cette laborieuse nuit pétrie de nuées.

— Allons! allons! cria le Commandant avec impatience aux gardiens des bêtes. L'exercice commence...

Dans un froissement de feuillages, les hommes se baissèrent pour défaire les laisses des chiens. Ils les exhortèrent ensuite à la recherche avec des voix qui avaient été des voix de bouviers. Derrière nous, les invités et les officiers bavardaient.

— Ils sont partis, me dit le Commandant, suivons-les à distance.

Nous commençâmes d'avancer à travers les futaies. De temps en temps, le Commandant faisait fonctionner une lampe électrique de poche, puis la tournait vers le groupe qui nous suivait afin d'éclairer le chemin. Les invités devenaient de plus en plus bruyants et se signalaient les obstacles : « Il y a de l'eau ici! Attention à la branche! Un fossé! » Des rires s'élevaient et les chiens avançaient devant nous comme un feu sournois, respiraient dans les feuilles et nous aurions marché derrière eux avec des lampions et de la musique que le contraste n'aurait pas été plus insupportable, plus aiguë la cruauté de cet instant. J'imaginais facilement les trois mannequins, chacun d'eux debout près d'un arbre comme un pendu, solitaires, anxieux, suspectant la nuit et percevant à travers les ténèbres ces rires qui couvraient des ombres de chiens rampant dans les feuilles mortes et j'imaginais aussi Franz — car il était là-bas, je le devinais — plus solitaire que les autres, dressé un peu plus dans cette petite nuit bousculée par une « fête de famille » mais crucifié au milieu de l'Europe endormie qu'il rassemblait autour de lui laborieusement et au cœur de laquelle, en fin de compte, les chiens des ténèbres allaient porter leurs crocs.

— Nous en avons un! Nous en avons un! crièrent les éclaireurs qui suivaient les chiens.

Le Commandant courut vers eux. Je le suivis. Il alluma sa lampe de poche. Deux chiens tiraient un homme revêtu de sa lourde combinaison protectrice, proie docile qui, maintenant que le jeu pour lui prenait fin, essayait sans succès de parler aux bêtes.

— Nous n'avons plus besoin de vous, Andréi! lui cria le Commandant. C'est bien. Vous pouvez rentrer au quartier.

Les maîtres rappelèrent leurs chiens et l'homme libéré passa lourdement près de nous en faisant le salut militaire.

— Qu'en dites-vous? me demanda le Commandant. Ils n'ont pas mis beaucoup de temps à le dénicher et, notez bien, que pour le trouver, ils ont dû se déporter largement sur la gauche. A dix, ils battent une bande de terrain d'au moins un kilomètre de large et cela sur une profondeur illimitée! Un ratissage, un véritable ratissage, il n'y a pas d'autre mot!

Il éteignit sa lampe et nous reprîmes notre marche. Dix minutes plus tard, très loin sur la droite, cette fois, on nous signala une nouvelle prise. Nous négligeâmes de nous rendre sur les lieux. Je le regrettai. Il s'agissait peut-être de Franz. Je ne résistai pas à l'envie de questionner le Commandant.

— Cet homme dont nous parlions hier soir et avec qui j'ai bavardé... Franz, je crois, participe-t-il à l'exercice? lui demandai-je.

— Bien sûr et je crois même qu'il reste seul maintenant dans le bois. Je ne pense pas que ce soit lui qu'on vient de prendre. Il serait revenu vers nous pour se montrer. C'est un garçon bien étrange. En réalité, il ne se pardonne pas d'avoir laissé sa famille là-bas et d'avoir, du même coup, déserté son pays. Il nous hait parce que nous sommes l'image de son abandon — ou quelque chose de ce genre, — vous voyez ce que je veux dire. Mais cette haine, moi, je voudrais bien la lui faire rentrer dans le ventre pour qu'il la porte jusqu'au bout. Il y a une foule de gens qui, comme lui, s'ébrouent dans la honte, la lâcheté ou ce qu'on voudra de semblable. Comme des chiens mouillés. Finalement, ce serait vous qui seriez mouillé. Pas de ça. Ce que j'en dis, d'ailleurs...

— Mais il m'avait dit qu'il avait perdu sa famille, répondis-je.

— Ah, ce qu'il dit! s'écria le Commandant avec lassitude. Au fond, cela importe peu. Ce qu'il faut maintenant, c'est que nous l'agrafions solidement!

Nous marchâmes encore longtemps sans parler. Les invités et les officiers s'étaient lassés ou s'étaient attardés avec les femmes et nous ne les entendions plus derrière nous. La nuit, la nuit du chenil retrouvait soudain sa densité première et, dans une sorte d'accomplissement comme on n'en rencontre que dans les rêves, je faisais maintenant partie d'un trio significatif, avec Franz et le Commandant pour seuls compagnons, au sein d'une forêt nocturne où nos comptes secrets, ici débités d'un soupçon jusqu'alors, là crédités d'un silence allaient peut-être « se régler ».

Nous marchions. Je commençais à être fatigué. Le Commandant ne disait plus rien. Nous n'entendions plus les éclaireurs et, par instants, revenant à ma lucidité quotidienne, je me demandais ce qu'après tout, je faisais là. Et,

brusquement, des aboiements s'élevèrent assez loin devant nous.

— Je crois que nous le tenons, cette fois! s'écria le Commandant et, avant que j'aie pu ouvrir la bouche, il s'élança en avant.

Je le suivis, mais mon pied heurta une racine et je tombai, les mains en avant, dans les feuilles mortes. Je me sentis soudain extrêmement malheureux. Plus loin, dans l'obscurité, les chiens aboyaient très fort. Je me relevai et je repartis en maudissant le Commandant qui ne pensait pas à faire fonctionner sa lampe de poche. Je le maudissais machinalement en courant, un peu comme on s'accroche à un grief mineur, ressassé interminablement dans les aventures du rêve alors qu'on est emporté par un élan vaste et obscur et qu'on accomplit un destin singulier en pétrissant avec une contention sénile le pommeau de la selle, ses nervures profondes.

Je courais maintenant derrière le Commandant avec le seul souci de le rejoindre, de lui demander humblement d'éclairer le chemin, car s'il m'abandonnait ce serait la nuit, le silence et rien n'aurait plus de raison. Je m'essoufflais.

— Mon Commandant! Mon Commandant! Attendez-moi! criai-je.

— Venez, nous y arrivons! me répondit-il.

Et ces paroles hachées, notre course finissaient par donner un rythme fou à cette aventure, on nous aurait vu déboucher du bois en pleine lune, avec de l'écume aux lèvres, comme des chevaux sauvages, au milieu de l'étonnement général, que la vérité de cet instant eût encore été entièrement préservée. Heureusement, le bois nous gardait. Il avait pris, semblait-il, des dimensions suffisantes. Une branche me cingla le visage. J'en aurais pleuré. Et je me remis à courir. Les chiens n'aboyaient plus. Si. Ils hurlaient maintenant.

— Arrêtez! me cria le Commandant.

Il était près de moi, immobile. Il haletait.

— Le salaud! Il était monté dans un arbre. Les chiens l'ont repéré, mais il avait ses poches pleines de pierres et il les leur a lancées afin de pouvoir redescendre. En bas, il les a écartés à coups de gourdin, puis il s'est enfui. C'est pour cela que nous avons couru si longtemps. Maintenant, il est cerné, il est « fait ». Oh! que se passe-t-il?

Un chien, devant nous, hurlait de douleur en s'enfuyant

à travers bois. Le Commandant qui avait repris son souffle s'élança vers l'endroit où Franz livrait bataille. On entendait, par instants, les chiens rugir de colère. Un d'entre eux, touché à son tour, se mit à geindre désespérément en restant sur place. De temps en temps, comme un bruit de fléau, je percevais les coups que Franz assénait aux bêtes assaillantes. Une grosse pierre roula dans les feuilles. De nouveau, un chien se mit à pleurer de douleur.

— Franz, rends-toi! cesse de frapper mes bêtes! cria le Commandant en s'avançant encore et en faisant fonctionner sa lampe. Franz, tu entends? C'est un ordre, cette fois, rends-toi!

Les chiens étaient si déchaînés que le Commandant n'osait s'approcher davantage. Il se tourna vers moi, impuissant :

— Il me les démolit! qu'est-ce qui lui prend, ce soir?... Franz! cria-t-il encore, pour l'amour de Dieu, cela a assez duré! Laisse-toi prendre, elles se calmeront! Tu m'entends! L'exercice est terminé! Si tu ne cèdes pas...

Franz ne répondait pas. Les chiens aboyaient, rugissaient, hurlaient de douleur, s'excitaient, se jetaient sous les coups et, toujours, on entendait le bruit de fléau du gourdin que maniait Franz, des pierres qu'il lançait parfois sur ses assaillants et qui roulaient jusqu'à nous à travers les buissons.

— Les « maîtres » ont été distancés, se sont égarés comme il fallait s'y attendre! s'écria le Commandant en tournant nerveusement sur place. Des incapables! des incapables! et ce dément qui est en train d'assommer mes chiens! Il ne veut même pas répondre. Parlez-lui, vous, qui semblez si bien le connaître! On ne sait jamais...

Non, on ne savait jamais. On ne saura jamais. Je me suis avancé d'un pas :

— Franz! ai-je crié. Le Commandant a raison. Cessez de frapper.

— Qu'est-ce que vous faites là? répondit Franz en éclatant de rire.

Il allait descendre du tertre sur lequel il se tenait lorsque les chiens, profitant de l'accalmie, s'élancèrent sur lui en rugissant et s'accrochèrent à sa combinaison rembourrée.

— Je ne peux pas bouger! cria Franz joyeusement. Où sont les maîtres?

— Ils vont venir, répondit le Commandant qui s'était apaisé.

Il se tourna vers les profondeurs du bois et se mit à lancer des appels afin de rallier ses hommes. Franz restait sur son tertre, solidement amarré par les chiens. Je fis un pas vers lui. Il entendit que je m'approchais.

— Ne venez pas ici, me cria-t-il, ils seraient bien capables de se retourner vers vous! La démonstration vous a-t-elle intéressé.

J'étais assez près de lui pour lui répondre sans avoir besoin d'élever démesurément la voix.

— Passionné, Franz. Je suis heureux de constater que vous avez enfin trouvé une issue. Votre attitude n'est-elle pas la solution du problème dont nous parlions hier soir?

Le Commandant se rapprocha de nous. Les maîtres égaillés dans la forêt lui avaient répondu et allaient nous rejoindre.

— Vous avez marqué des points, ce soir, Franz, dit le Commandant. Je vois que vous êtes vraiment de taille mais ne croyez pas que je m'avoue vaincu définitivement. Nous nous retrouverons bientôt, mon cher.

— Je l'espère bien, mon Commandant, répondit Franz.

Les hommes étaient près de nous, ils appelèrent les chiens qui lâchèrent leur proie et les attachèrent aux laisses.

— Venez, me dit le Commandant, les invités nous attendent.

Franz était descendu de son tertre et marchait à quelques mètres de nous. Je n'osais plus lui adresser la parole en présence du Commandant. Au bout de quelques secondes, le Commandant me pria de m'arrêter afin que Franz nous dépassât. J'obéis. Franz s'éloigna dans la forêt pesamment, non comme un homme accablé mais plutôt semblable à un être primitif, trop grand, trop corpulent, alourdi par les premières missions de l'espèce, qui traverse une forêt immense, se dirige vers la lisière où l'attend un des premiers matins du monde.

Je partis, le lendemain, sans l'avoir revu.

. . . .

Quelques mois plus tard, le courrier du Ministère m'apporta une carte de vœux qui portait la signature de Franz. Il était toujours à Appenweier, il continuait de s'occuper des chiens. Le texte de ce message était bref et d'une banalité extrême. Cependant, je remarquai qu'à deux reprises Franz avait orthographié le nom de ses bêtes non pas « chiens » mais « cheins ».

Je ne crus pas un instant à une erreur. Je continue de penser, aujourd'hui, que ce n'était pas par pur accident, étourderie, main lâche, que le mot-clef de cette histoire s'était dangereusement transfiguré jusqu'à devenir une espèce de syllabe berbère, un caillou étranger sans éclat, roulant plus lentement que les autres dans le lit des mots. Le Destin qui avait présidé à sa métamorphose (la plus économe qui soit, ajustée à l'inversion de deux lettres) était présent, restait présent dans cette confrontation de l'homme et de la bête.

A chaque instant, la bête peut changer : nous sommes à la lisière. Il y a le cheval dément, le mouton-rage, le rat savant, l'ours impavide, sortes d'états-seconds qui nous ouvrent l'enfer animal et où nous retrouvons, dans l'étonnement de la fraternité, notre propre face tourmentée, comme dans un miroir griffu.

UN DROLE D'AIR...

par TOURSKY

Tant que restera close
dans le rouge couloir
la porte que ton sang
martèle jour et nuit;

tant qu'au fond d'une poche
le hasard économe
saura te conserver
un sursis de tabac;

tant que le sel des larmes
imitera la mer,
tant que tu seras libre
la terre tournera.



J'entends un homme rire
sans qu'il sache pourquoi.
Une bouche tonnante
qu'on ne peut situer.

Les boulevards se plient,
les maisons se lézardent
en découvrant l'horreur
de leurs poils qui repoussent.

J'entends un homme rire.
Si le rasoir glissait,
peut-être que la vie
se lèverait moins triste...



Etrangers, camarades,
salariés pendules,
vaillants et paresseux,
marins de l'à vau l'eau,

ni le vin ni la meule
ne miauleront plus haut
que cette affreuse bête
par vous enveloppée :

haineuse de sentir
votre main l'apaiser,
elle refuse et gifle
le corps inhabitable.



C'est fou ce que l'orage
fait sourdre des égouts!
La rose ressuscite
l'espace d'un éclair.

Un portefeuille vide
s'en va payer l'enfer,
et le trottoir épelle
des aveux déchirés.

Quelle lumière crue
sur les gens et leurs actes,
si l'on séchait les ombres
qu'une ville vomit!



Pour un moment? La bonne
chiffre en minutes l'arme
qu'Hélène retournait
dans le cœur de Pâris.

Nous avons un moment
pour écrire le monde!
Dante regarde l'heure
couler à son poignet.

Deux amants désespèrent
d'arrêter un taxi,
et ratent leur poème
le long d'une avenue.



Cinéma des façades.
Ce soir, à contre lampe,
l'amour et l'habitude
découpent leurs galas.

Ma rue a des fenêtres
où l'heure dévêtue
hante volets et vitres
de hanches et de seins.

Les passants y possèdent
des femmes occupées
à décrasser la peau
d'un ouvrage perdu.



Dernier verre, quand l'aube
givre les vasistas.

L'ouvrier et l'ouvreuse
trinquent à la relève.

Tu souris de fatigue;
Lui bâille et monte en ligne :
le sommeil et l'effort
ont faim de vos deux peines.

Enclume et lit sont tables
où déjeune la mort.
L'ordinaire seul compte :
toute chair lui fait ventre.



Un drôle d'air s'étire,
mi-chien, mi-loup. En vain
tu crois le reconnaître...
Il se métamorphose.

Un noyé te fait signe,
c'est un arbre flottant.
Un port avec ses mâts :
des roseaux, une flaque...

Le drôle d'air s'éloigne.
Sans doute, il ne chantait
— garde la bouche ouverte —
que cela : respirer.



Idéale journée.
Le ciel monte sans plis
derrière les platanes.
Terre, tu sais ton rôle.

Un cavalier de nacre
prépare son galop

pour enlever la pluie.
Le temps a son public.

On applaudit son texte
jusqu'au dernier rideau
qui nous livre, déçus,
à ce qu'il n'a pas dit.



...et parce qu'elle est ronde
la terre tournera
tant qu'un fil de comète
n'en fera pas un dé.

Joueront alors quels monstres,
et quel sera l'enjeu?
Dors encore. Ni toi
ni moi ne le saurons.

J'entends un homme rire,
serrant sous le mouchoir
une raison si belle
que le jour la tuerait.

UNE ROMANCIERE A LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

AGNÈS DE KRUSENSTJERNA ET DAVID SPRENGEL

(*Documents inédits*)

par LUCIEN MAURY

> Il semble que les événements soient plus vastes que le moment où ils ont lieu, et ne peuvent y tenir tout entiers.
>
> PROUST, *La Prisonnière*, II.

Agnès de Krusenstjerna, romancière suédoise née en 1894, morte en 1940, aura été, dans les Lettres du Nord, un météore dont on commence aujourd'hui seulement à définir l'étrange éclat et le brusque déclin.

Elle naît à Växjö, cadette de trois garçons; le père, officier, après diverses garnisons où le suit sa famille, achèvera sa carrière colonel à Gävle. Bon père, attentif à ses enfants, à sa profession, mais sans flamme, toujours inquiet de son maigre budget. La mère, sourde de bonne heure, spirituelle, mais esclave des convenances, et dont l'exigence luthérienne correspondrait, en pays catholique, à quelque bigotisme.

Entre elle et Agnès enfant, une tendresse apparente, une de ces mésententes et de ces antipathies profondes plus fréquentes qu'on ne le croit de fille à mère.

Agnès a-t-elle haï l'austérité maternelle?

Atmosphère familiale caractérisée par le culte d'une double tradition, littéraire et aristocratique.

Par sa mère, Agnès est l'arrière-petite-fille du grand Erik Gustaf Geijer, historien, poète, musicien, l'une des gloires du romantisme suédois. Culte quelque peu tyrannique, abusif, d'une inoubliable mémoire, auquel peu à peu se soustraira l'enfant.

Un frère de sa mère, Hugo Hamilton, est gouverneur de la province de Gävle, et sera ministre. Une tante, Anna

Hamilton Geete, est l'auteur de ce délicieux volume de souvenirs romantiques : *Au coucher du soleil* (1).

Nulle fortune. A Gävle, puis à Stockholm, l'éducation d'Agnès sera celle des jeunes filles d'une bourgeoisie qui s'enrichit et commence de supplanter la noblesse.

Les Krusenstjerna, bien vus du roi, fiers de leurs origines aristocratiques, descendent d'une lignée sans grand éclat. Les Hamilton, immigrés d'Ecosse au XVIIe siècle, sont, de tradition, étroitement associés aux affaires de l'Etat et au destin de la couronne. L'oncle Hamilton est le type même du grand seigneur; ses quatre filles, élégantes et protectrices, accueillent leur cousine, plus modeste, intimidée, et qui se considère un peu comme une Cendrillon humiliée. La tante, hautaine et détestée, reparaîtra, cruellement remémorée, dans l'œuvre de la romancière.

Au total, désharmonie d'un état social menacé : une aristocratie demeurée formaliste et d'un conservatisme qui lui a valu longtemps un renom de hauteur insolente et de cant.

Agnès est une enfant nerveuse, dont la nervosité ne cessera de s'accroître, dégénérera en crises violentes d'évanouissement et de délire, cause de son expulsion de l'école de jeunes filles de Gävle.

On s'étonne aujourd'hui du peu d'inquiétude que suscitaient naguère en Suède les déficiences mentales. Son père mis à la retraite, Agnès continue à Stockholm, où se fixe la famille, sa vie de jeune mondaine, à peine troublée par un séjour de trois mois dans une maison de santé. Flirts, voire fiançailles, interrompues sous l'empire d'une vocation annoncée dès l'enfance. Peu précoce, encore qu'imaginative, l'arrière-petite-fille de Geijer s'est, dès l'aube de la vie consciente, vouée aux Lettres; à peine tient-elle une plume, elle ne cesse plus d'écrire.

Adolescente, elle lit Fredrika Bremer, H. C. Andersen, Selma Lagerlöf, B. Björnson, Topelius, Heidenstam, Maeterlinck...; son auteur préféré est Dickens, qu'elle imite en plusieurs nouvelles. Elle veut être célèbre, vit à l'abri du naturalisme et de l'agitation publique, fréquente les châteaux amis de sa famille. A Stockholm, où les journaux sont accueillants, elle parvient à publier quelques récits, un roman. Elle a connu la crise religieuse des adolescents, s'est détournée de la foi. Elle se précipite au-devant d'Ellen Key,

(1) V. notre vol. : *L'imagination scandinave* (Perrin, 1929).

dont la parole ardente et les écrits passionnés appellent la jeunesse féminine à l'unique devoir de l'amour et de la maternité; première influence révolutionnaire sur la jeune femme de Lettres, qui se désintéresse de la question sociale.

Cette histoire nous est contée par un cousin d'Agnès de Krusenstjerna, Olof Lagercrantz (2), lui-même poète et romancier de talent; ferveur discrète, style rapide, dont l'agrément ajoute à l'intérêt du livre.

Il a eu des prédécesseurs : Stig Ahlgren, en de remarquables études, a exploré, dans l'œuvre d'Agnès de Krusenstjerna, les échos d'une forêt de symboles; les intuitions de la poétesse finlandaise Hagar Olsson ont reconnu, en la vie mouvementée de la romancière, les tempêtes et les bouleversements d'une âme lointainement envoûtée. D'autres ont suivi — Sven Stolpe, Olle Holmberg, Kjell Strömberg — qui ne furent pas aveugles à la dignité de l'œuvre... Sans les faire oublier, Olof Lagercrantz s'attache surtout à dessiner une courbe biographique où viennent s'inscrire les inflexions et les caprices du talent et du tempérament.

Sans doute fallait-il décrire avec quelque détail le commencement d'une vie par où s'expliquent toute une existence, la révolte d'une intelligence active et d'une sensibilité prolongée aux confins de l'égarement et de l'anormal. Tel un Marcel Proust, la romancière ne sortira guère d'un canton restreint de la société de son temps; dominée et comme hypnotisée par ses souvenirs de jeunesse, à la recherche du temps perdu, elle écrira toute sa vie dans une sorte d'exaltation onirique, fille hérétique d'une aristocratie en perte de vitesse, poétesse de la mémoire et d'une haine satirique à peine atténuée dans un culte païen des joies physiques.

La Suède au temps des équipages.



Y a-t-il un ciel comme il y a un enfer de la démence? Agnès de Krusenstjerna a connu ceci et cela, et l'on ne sait ce qu'il y a de plus troublant dans ses confidences entre l'extase et l'épouvante, comparables, chez cette incroyante, aux transes des mystiques.

(2) Olof Lagercrantz, *Agnès von Krusenstjerna* (1 vol. in-8°, Bonnier, Stockholm, 1951).

Très jeune, elle vit dans la crainte d'un mal héréditaire dont on croit discerner les prodromes jusque dans les mélancolies du grand ancêtre Erik Gustaf Geijer. Les jeunes filles en fleur de sa famille y succombent à l'heure de l'amour... Sort tragique de ses cousines Hamilton, dont la troisième finira par se suicider. Tel, chez nous, a vécu une saison en enfer; tel autre a subi et décrit la « force ennemie »; plus récemment, des contemporains continuent la longue série des persécutés de l'esprit... Agnès de Krusenstjerna vivra toute sa vie aux approches de la flamme perverse, dont elle ne saura jamais se défendre. Presque chaque année, au cours de son existence, elle passera plusieurs semaines ou plusieurs mois dans des cliniques spéciales ou des asiles, souvent internée par les siens, mais souvent aussi consentante, presque solliciteuse : haltes inopinées chez des laïcs ou dans des établissements religieux, en Suède, en Danemark, en Angleterre, en France, en Espagne. De quelques-uns de ces séjours elle a gardé un souvenir horrifié — et surtout de cette camisole de force dont l'humiliation ne lui fut pas toujours épargnée. Ses fureurs ne sont pas offensives à l'égard des personnes, mais elle brise tout ce qui lui tombe sous la main. Ses médecins sont ses amis. En savent-ils plus qu'elle-même, qui discute avec eux les causes de son supplice? Pas d'hallucinations; elle ne s'attribue pas une personnalité ni un nom étrangers à son destin; on nous l'affirme, même inconsciente, elle ne transcende pas l'humain.

Parfois cependant ses crises s'accompagnent de singulières évasions mentales et de suprêmes joies. Elle s'y accoutume et souhaite l'émerveillement... Elle se plaît parmi les fous, qu'elle observe attentivement aux heures de calme et de soudaines rémissions : « Les fous, je les aime, ils sont mon peuple... »

Comment n'entendrait-on pas le pathétique de ses adjurations?

O vous, intelligents, ô vous, lucides! Mille feux follets dansent sur la terre. Ne les voyez-vous pas? Nous, déments, dansons aussi. Nous comprenons l'univers mieux que vous... Vous, intelligents, vous refusez de comprendre. Ne voyez-vous pas que le chemin finit? Ne sentez-vous pas le souffle de vent glacial qui enveloppe le monde? Tout juste là où vous avez attaché votre vache, qui vous donnera du lait tous les jours de l'année, s'ouvre l'abîme; elle lève le museau et flaire. Même les animaux sentent cela, mais vous, non...

Tel est, aux yeux de son biographe, le bénéfice de ses tor-

tures : « Elle voit, les yeux ouverts, l'incompréhensible; par là elle devient poète... »

Auparavant elle se sentait aveugle et sourde; ses crises lui ouvrent de nouveaux sens :

> Elle quitte le sol résistant des cathédrales et des forteresses de la philosophie, se trouve devant une mer en tumulte aux vagues mugissantes et au ciel sans étoiles. On entend cette mer retentir dans son œuvre. Brisée par cette expérience, exténuée, il lui faut autour d'elle les solides murailles de l'hôpital pour ne pas disparaître dans la tempête, mais elle aspire toujours à ce vertige dont la puissance la fascine et dont elle ne peut se passer; si je guérissais, déclare-t-elle, je devrais renoncer à écrire. Je préfère me consumer, laisser la flamme m'habiter et enfin m'anéantir plutôt que d'abdiquer aucun des privilèges que me vaut mon inspiration.

Olof Lagercrantz nous épargne l'analyse psychanalytique qui semblerait s'imposer ici; il sait que le terme d'hystérie ne signifie plus grand-chose. On attendait de lui quelque commentaire; il a eu en main les notes journalières, les diagnostics et rapports des thérapeutes; il avoue son embarras et, poète, se fiant à sa fraternelle commisération, à l'attrait de cette parente si extraordinairement douée, n'ose s'aventurer aux gloses médicales.

Mais enfin sa longue description d'un mal auquel les spécialistes refusent les caractères de l'épilepsie, tous ces stages en ces chambres de malade qui sont parfois des geôles, ce long roman où s'affirment la malédiction d'une famille et une effrayante réalité, réplique moderne, dit-il, de la légende des Atrides, cette épopée de la fièvre cérébrale et de l'épreuve mentale, contées par un romancier poète, demeurent le plus poignant des témoignages.

D'étranges incidents éclairent ce récit, telle cette fugue en Angleterre où la jeune fille s'abandonne, pour bientôt s'en lasser, à un quelconque marchand de Manchester. Scandale à Londres. Rapatriée par les soins de son parent, le ministre de Suède, elle se ressaisit. Elle écrit cette nouvelle fameuse, *Vers la lumière qui reparaît*, essai surréaliste qui fait penser à Pär Lagerkvist, et dont on ne peut oublier l'intérêt décisif et l'orientation essentielle, d'autant plus significatifs qu'apparaît ici l'initiative personnelle de l'auteur, avant l'événement capital de sa vie, sa rencontre avec David Sprengel.

Déjà elle a résolu d'écrire son premier grand roman, cette histoire de Tony Hastfehr où elle s'enferme comme pour une délivrance.



David Sprengel (3) !

Il ne semblait pas prédestiné aux vertus de l'excellent mari. Je l'ai assez bien connu, critique et pamphlétaire, féroce à ses compatriotes, redouté, très généralement détesté ou haï. Excellent écrivain, et, au dire d'un bon juge, Torgny Segerstedt, l'un des plus purs prosateurs de la Suède moderne. Sans doute devait-il à la familiarité de notre XVIIIe siècle cette élégance un peu sèche et cette clarté de style, cette exactitude et cette précision de la forme qui ne sont pas si fréquentes dans le Nord. Il était le fils spirituel de nos grands auteurs, Voltaire, Rousseau, qu'il traduisit abondamment, assez semblable lui-même de caractère et de mœurs à nos folliculaires, tel un Fréron qui eût trempé sa plume dans l'encrier des maîtres. Il avait étudié les modernes, approché les Goncourt, traduit *Renée Mauperin*. Il demeurait en outre le disciple de la Renaissance italienne, traducteur de Bandello, Benvenuto Cellini. Peu porté au scrupule, sans grande vergogne, disait-on, hors les question d'écriture et de style. Friand de scandale, très au courant de la chronique médisante de Stockholm et des aventures féminines, qu'il contait avec verdeur.

Etait-ce le masque d'une sensibilité blessée et d'une vie de rancune naturellement vouée à la misanthropie et au sarcasme? Il était, en amitié, capable de délicates attentions, consentait qu'on lui dise de dures vérités et admettait la rebuffade quand elle était justifiée.

Il se vantait volontiers d'ascendances imaginaires, s'était dit parfois fils de Levertin. Les Mémoires récemment parus de l'écrivain Sven Lidman, qui fut son camarade de lycée, le dépeignent féru d'ancêtres aristocrates, ces Sprengelski, famille polonaise qui aurait émigré en Brandebourg et de là en Suède, et dont il entendait reprendre le nom sans souci de l'incrédulité railleuse de son entourage. Il s'appelait alors David Akerblom, nom démocratique très répandu en Suède.

Olof Lagercrantz reconstitue dans le détail la vie de Sprengel, son rapide passage à Upsal, ses brillants débuts d'écrivain protégé un temps par Levertin, ses paradoxes, ses haines et toute l'histoire de ses démêlés avec la presse, qui n'intéressent

(3) 1880-1940.

que la chronique locale. L'ouvrage sur le Danemark, où Sprengel n'épargne pas la Suède, et commet plusieurs de ces contresens, si fréquents entre langues voisines, auxquels les Scandinaves devraient être habitués, lui attire une avalanche de reproches et d'injurieuses dérisions... Menacé de tuberculose, odieux aux Stockholmiens, il s'enfuira sur le continent et s'y attardera plusieurs années, vivant des généreux subsides de l'éditeur Bonnier, de quelques opuscules et correspondances de presse.

On eût aimé plus de précisions sur ces années d'exil volontaire, en Suisse, en France, en Italie, en Espagne, au Maroc, qui font de Sprengel un Européen. Homme du passé, nous déclare-t-on, à la suite de Wilde, de d'Annunzio, de Stefan Georg... Dandysme, sensualité, sadisme. Ses idoles, Baudelaire, Rochefort... Méphisto...

Il était de son temps.

On soutiendrait aussi bien qu'à divers égards Sprengel était né trop tôt; reparaissant en un Stockholm qui n'était pas encore une très grande ville, et se voulait quelque apparence d'austérité protestante, il s'y révèle le précurseur d'une liberté de jugement et d'une facilité de mœurs qui n'étonnent plus ni ne choquent les Suédois d'aujourd'hui.

Ailleurs il eût été un Wilde (non homosexuel), ou un Shaw, un Rochefort, un Léon Daudet, ou encore un érudit à la Gourmont.

Stockholm ne pouvait l'accueillir. Entre lui et la Suède le divorce était inévitable. Il s'y entête, cosmopolite et comme étranger à son pays, persécuté volontaire, toujours en quête d'un bluff à dénoncer, d'un adversaire à provoquer, d'une haine à mériter.

Comment s'éprit-il d'une malade, cette Krusenstjerna, petite, sans grâce, en un pays où la beauté féminine n'est pas rare? Visage secret, buté, à l'expression souvent morne, à l'esprit comme absent. Nulle coquetterie, comme s'il lui suffisait de sauvegarder en elle un inaccessible secret.

Si informé que je fusse du caractère de Sprengel, de ses goûts et de ses antécédents, j'avoue n'avoir pas lu sans surprise la lettre par laquelle il m'annonçait cette union (1916), en termes quasi lyriques, exaltant une alliance aristocratique.

Nulle rencontre, semblait-il, moins favorable au coup de foudre que celle de ces deux êtres, voués, pour des raisons différentes, à l'isolement, l'un tout intelligence, caustique et

raisonneuse, l'autre héroïne et victime d'un rêve obsédant, prisonnière du passé et d'une intime terreur panique.

Leur isolement les rapprochait; deux faiblesses qui se coalisent pour lutter et pour vivre; deux haines antinomiques et comme complémentaires, elle détestant sa mère, sa classe, lui exécrant ce père, petit commerçant colérique dont il avait abandonné le nom et le statut social.

Deux irréguliers, deux réfractaires, dont l'un, vulnérable, est presque un out-law du monde littéraire, se rejoignent, pactisent et se fortifient de leur amour.

L'admirable est l'abnégation du mari, cette collaboration qui se veut ignorée, l'absolu dévouement du pamphlétaire, l'Alcibiade upsalien converti au rôle de Bon Samaritain. Un drame mué en une sorte de poème amer et exaltant.

Il lui écrit (Noël 1921) :

La vie devient de plus en plus laide avec l'âge chez les gens ordinaires quand la santé et la jeunesse défaillent, et s'il n'est rien de noble, de haut, de libre qui les soutienne. Mon aimée, ne nous laissons jamais tomber dans la laideur. Sachons, par delà nos sentiments réciproques, nous unir autour de quelque chose de haut, de noble et de beau qui nous sauve de la laideur et de la bassesse (en suédois).

Etrange mariage, où les sens, sauf au début, chez le mari, semblent ne jouer aucun rôle... Quant à l'épouse, cette grande amoureuse, pour qui l'amour est le tout de la vie, elle fuit l'amour; sa passion se dépense dans ses livres... Peut-être sa vie et son œuvre s'expliquent-elles par cette déroute et l'on ne sait quel complexe, paradoxal et inconscient, d'origine physiologique, hostile au bonheur.

Que fût-elle devenue sans lui? Il sera le plus attentif des époux; garde-malade, infirmier, impresario enthousiaste et armé, il saura la faire vivre en un relatif isolement, préservée de l'âpre contact social. Son rôle aujourd'hui encore est discuté. En vérité, Sprengel a pressenti, deviné, proclamé les dons encore méconnus et non révélés d'Agnès de Krusenstjerna; il l'a convaincue elle-même, et s'il n'a pas créé l'œuvre, il l'a infatigablement soutenue, améliorée et prônée; il a été la conscience littéraire de la romancière, collaborateur exigeant et de tous les instants.

Il mérite mieux que sa réputation : il avait le sentiment justifié d'appartenir à la grande tradition humaniste, né par une erreur de la Providence en Scandinavie; il ne se résignait pas à ne pas être fils d'un grand pays d'Occident, mépri-

sait cordialement la jeune littérature prolétarienne qu'il voyait avec colère surgir dans le Nord, et dont il me reprochait d'introduire en France les plus remarquables échantillons. Il aura été, en Suède, l'un des derniers représentants du grand goût et d'un certain raffinement de l'art et de l'esprit, si volontiers honnis par la civilisation moderne.

Olof Lagercrantz ici nous en dit trop ou pas assez. Lorsqu'il affirme que, lors de son mariage, Sprengel était un homme fini, à jamais discrédité, on hésite à le suivre. Un homme n'est jamais fini quand, en pleine force, il possède son talent, encore accru avec l'âge, et de plus en plus corrosif. Il restait à Sprengel, désabusé, sans ambition pour lui-même, une œuvre à accomplir, son chef-d'œuvre, l'éducation et la carrière littéraires de sa femme.



Marié, le couple vit à Stockholm assez isolé, recevant de rares amis, le romancier Gustav Hellström, le poète et dramaturge Pär Lagerkvist, des gens de théâtre, acteurs et danseurs. Ils ne sont pas mondains, elle nerveuse, lui sarcastique et toujours redouté.

Economiquement gênés les premières années, ils peuvent cependant voyager, s'évadent de Suède... Leur voyage de noces les conduit à Théoule où ils fraternisent avec les Pères Camilliens, tenanciers d'un foyer d'accueil; à Annecy, où Sprengel épie le souvenir de son cher Jean-Jacques et de Mme de Warens. On les reverra presque chaque année sur le continent; ils connaissent tous les musées, les centres d'art et de pensée, adorent Paris.

Sprengel me tient au courant de leurs ambitions, de leurs travaux respectifs, de leurs fréquents déplacements; ainsi se développe une correspondance commencée dès 1917 et qui atteindra d'exceptionnelles proportions : telle missive de Sprengel, dégénérant en un long monologue, remplirait une forte brochure. Correspondance piquante, qui ne pourra être publiée (en Suède), que lorsque ses épines ne risqueront plus de blesser des vivants. Correspondance révélatrice de deux existences laborieuses aux conditions tragiques (4).

Correspondance interrogative. Sprengel ne cesse de me

(4) Presque toutes ces lettres sont en français. Lagercrantz n'en a pas eu connaissance.

questionner sur la France, ses ressources touristiques et lieux de villégiature, qu'il connaît beaucoup mieux que moi et que les Français du temps, ayant exploré nos provinces en érudit curieux de tout. Ils ne sont pas difficiles, ne cesse-t-il de me répéter; un peu de confort et surtout cette gentillesse où ils reconnaissent la France éternelle, leur suffisent : « Avec mes jérémiades, je vous donne l'impression que nous sommes difficiles à satisfaire, ce qui n'est pas le cas. Nous sommes satisfaits avec des riens agréables, un peu de ciel et des arbres devant les fenêtres, de la politesse et du silence. Mais ces choses vont disparaître partout dans le monde. » Peu exigeants, certes, et mille fois pires, avec chacun ses exigences... Ils s'intéressent aux êtres, aux métiers, aux conditions sociales, ne craignent pas de rencontrer l'abbé Lantaigne :

Les seules connaissances que j'aie cultivées ici (Théoule), hors celle des révérends pères, d'un curé lyonnais distingué et d'un directeur du séminaire de Saint-Sulpice, sont très vieilles : Monsieur de Voltaire et Jean-Jacques. C'est vrai, j'ai aussi parlé longuement avec Henri Barbusse qui m'a donné tous ses livres. Il est très poli et me paraît assez sincère, mais comme je préfère la raison lumineuse du châtelain de Ferney à l'onction rafraîchie et gentille de mes abbés de Saint-Camille et de leurs confrères, ainsi je préfère les idées du Citoyen à celles du Camarade (Théoule, 4 juin 1922).

D'Annecy, car ils sont « frileux comme de vrais septentrionaux », ils ne savent où transporter leurs studieuses préoccupations. Ils pensent à Genève (toujours Rousseau) ou à Turin. Sprengel achève la traduction de son quatrième volume des *Confessions;* sa femme commence un nouveau roman. Ils hésitent :

J'ai aussi une certaine aversion pour la Suisse (un mot illisible), où je craindrais de retrouver trop de notre propre pays protestant et borné; du reste je connais assez bien la Suisse — et l'Italie sur le bout des doigts. Et surtout je quitterais le territoire français à contre-cœur. Je voudrais que ma femme apprît le français parmi les Français. Et surtout j'apprends moi-même quelque chose de nouveau presque tous les jours pour ce livre sur votre pays que je rêve de commencer bientôt.

Telle lettre (Théoule, 4 juin 1922) esquisse tout un chapitre piquant et peu connu de l'histoire littéraire suédoise. Sprengel y évoque à sa manière, pittoresque et railleuse, le passé d'une feuille satirique dont il s'est occupé quelque temps et dont il souhaite s'assurer la direction s'il peut réunir les fonds

indispensables; étrange histoire de ce *Figaro* qui, surtout entre 1880 et 1900, a combattu l'indiscrète influence allemande; singulier destin de ce Jörgen (Georg Lundström), journaliste à peine lettré, francophile combatif à la verve inlassable... Sprengel, maître du journal, en confierait la direction littéraire au poète Vilhelm Ekelund, alors méconnu et dont il ne cesse de me vanter la haute inspiration, aujourd'hui reconnue, célébrée posthumément par toute la critique suédoise. Il assumerait lui-même la direction politique, habiterait Paris, déclarerait une guerre sans merci à sa bête noire, la propagande allemande.

La plupart de ces lettres appelleraient un instructif commentaire, aussi bien au sujet de la littérature suédoise que de la littérature française. Sprengel juge nos auteurs sans indulgence, presque toujours sensible à la qualité vraie, libéré de nos admirations provisoires et de nos préférences passagères. Ses jugements se ressentent presque toujours de sa préoccupation essentielle : faire pénétrer l'œuvre d'Agnès de Krusenstjerna dans nos milieux influents. Moins harcelée au cours des dix dernières années de sa vie, Agnès de Krusenstjerna accomplit des miracles de production littéraire; son succès grandit en Scandinavie. Sprengel lui veut un renom mondial et compte d'abord sur la France pour la hausser dans la gloire. Il ne cesse de m'écrire, m'adjurant de traduire et de publier des romans qu'il juge de portée universelle.

Ces romans, on le devine, lui doivent beaucoup. Une collaboration qui parut longtemps mystérieuse commence de s'éclairer. Lagercrantz, en un de ses meilleurs chapitres, en déchiffre l'énigme. Rarement vit-on pareil exemple de communion littéraire, une aussi parfaite interpénétration de deux talents et de deux inspirations complémentaires. Sprengel ajoute maint paragraphe, introduit caricatures ou jugements sans ménager les corrections et substitutions de termes et d'expressions... La romancière est inspiration, invention et création; il est contrôle, finition, censure à la recherche de l'accent qui relève d'esprit, d'ironie, de jugements acerbes et pittoresques une prose souvent molle et sans grand relief.

En 1929 ils pensent rejoindre à Arcachon son « vieil ami » d'Annunzio qu'ils ont connu chez lui en Italie, mais ils redoutent son faste :

Je ne suis pas trop modeste par nature, mais ai le préjugé ou la nécessité de payer moi-même ma magnificence ou au moins les commodités de travail que j'exige. Le splendide d'Annunzio

m'a dit que le secret est d'être toujours disposé à se ruiner, mais en même temps, m'a-t-il confessé, il n'a jamais rien payé de sa propre bourse sans qu'on la lui ait ouverte de vive force, où du reste on l'a toujours trouvée vide (3 avril 1929).

Quelques jours plus tard (Stockholm, 28 avril 1929) : « Je suis bien malheureux. Ma femme a été frappée d'une crise aiguë de nerfs peu de jours après son arrivée à Paris... »

Il a en effet commis l'imprudence de la laisser partir seule, avec l'espoir que je l'aiderais à s'orienter parmi notre monde littéraire. Je m'absentais de Paris. A mon retour, quelques lignes informes, parvenues, malgré l'insuffisance d'adresse, à mon bureau de la *Revue Bleue* étaient un S.O.S., non signé, qui ne pouvait être que d'elle... Je la retrouvai dans une clinique spéciale des environs de Paris où l'avait fait transporter le consul général de Suède, Raoul Nordling. Une nuit, à Montmartre, quelles avaient été ses rencontres? La police l'avait recueillie errante, dépouillée, blessée, grelottante... Je la vis dans sa chambre de malade, telle qu'on pouvait l'imaginer au lendemain d'une crise, abattue, pleurante, déjà lucide, implorant une liberté que le médecin de l'établissement ne pouvait lui accorder, poignante image d'une déchéance dont elle avait conscience... (5).

En 1934, ils sont en Espagne; elle tente de se suicider à Grenade; internée chez des religieuses, traitée sans égards, elle dira sa colère en quelques vibrants poèmes.

En 1936, une lettre de Corfou (27 mai) m'apprend qu'ils visitent la Grèce après avoir parcouru la Pologne, la Roumanie, la Turquie. Ils gagnent la Suisse d'où Sprengel m'annonce leur prochaine arrivée à Paris; il ira à Chantilly (où deux ans plus tôt il a longuement causé avec Bourget) à la recherche de deux ou trois dessins de Carmontelle, pour son édition de Rousseau. Il désire consulter Jacques de Lacretelle. Ils souhaitent rencontrer Lucien Descaves, André Gide, Ramon Fernandez, Roger Martin du Gard, Colette, Maurois, Mauriac, Léon Daudet, Paul Valéry.

Ils verront chez moi Jules Romains et sa fiancée. Ils désirent se rendre à Pontigny, espèrent retrouver à Paris Baroja avec qui, trente ans plus tôt, Sprengel, escorté de Valle Inclan, explorait les cafés de nuit de Madrid... Ils se plaignent amèrement de l'hôtel voisin du quartier latin où les ont entraînés les Ferrero ,qui leur ont fait connaître les Duhamel.

(5) V. notre volume *Métamorphose de la Suède* (Stock, 1941).

Ils seront reçus au Pen Club, négocieront une interview aux *Nouvelles littéraires.*

Notre politique les inquiète : de Paris Sprengel m'écrit (4 novembre 1936) :

Le vieux Monsieur Antoine s'est déclaré homme de gauche, dreyfusard, mais aussi admirateur sans réserves de Hitler et de Mussolini. Est-ce que tout le monde chez vous va s'incliner devant ces fumistes? Où va la France? Je sais mieux que personne ce que c'est le bonheur dans les pays de Hitler et de Mussolini, mais je déteste, comme ma femme, aussi les communistes et la dictature de Staline...

Est-ce qu'il est tout à fait impossible de causer une demi-heure avec Blum comme l'interprète de Stendhal? La politique m'intéresse aussi. Je crois sérieusement que les sympathies de notre pays se sont détournées de la France à cause de la trahison de ses politiciens contre l'Abyssinie. Les attaques de L., dégradantes pour lui, contre ce qu'il appelle l'*esprit légiste* de Genève, ne sont pas faites pour rappeler ces sympathies. Pour nous, il nous semble que la France s'efface derrière le dos de ces brigands de grand chemin qui s'appellent Mussolini et Hitler...

Je crois que le mieux, pour notre sensibilité, est de ne pas venir à votre thé. Ma femme veut bien, mais je crains pour elle le manque de tact et de délicatesse de nos chers compatriotes...

(En post-scriptum) : Je suppose que les *Nouvelles littéraires* vous concéderont pour Agnès de Krusenstjerna au moins autant de place qu'on a donné à la femme Ratel pour la « star » Vicki.

En 1937, ils sont en Bretagne. Ils sont satisfaits d'avoir vu paraître dans la *Revue Bleue* quelques pages d'Agnès de Krusenstjerna, de plus en plus désireux de publier en français ses principales œuvres, toujours en quête de pèlerinages littéraires. Ils retrouvent à Bréhat le souvenir de Josephson, le peintre le plus raffiné qu'ait produit la Suède, auteur de ce précieux volume de vers *Roses jaunes.* Ils sont en relation avec une femme-peintre « de grand talent », qui a vécu dix ans dans l'établissement du psychiatre Gadelius,

Ava de Lagercrantz qui, dans ces jours, à l'âge de 75 ans est venue à Paris pour se créer *un avenir.* Elle vient de nous envoyer une carte postale d'un petit hôtel du centre, Oxford et Cambridge, 13, rue d'Alger. Pendant ses années de Konradsberg, elle s'imaginait être Strindberg (dont elle n'avait jamais lu une ligne) et elle signait toutes ses lettres : Auguste Strindberg. Comme peintre, elle a fait des choses épatantes...

Les voici « paying guests » dans un château du Finistère : la maîtresse de maison, assez jolie et sympathique, s'occupe de traductions de l'anglais : « Il y a aussi un jeune fils qui se prépare plus ou moins au Quai d'Orsay et à l'ambassade

qu'il croit exister à Stockholm. Fattigadel (6) bretonne! » (29 juillet 1937.)

Ils habitent quelque temps chez une comtesse de S. à l'entourage pittoresque :

> Tout était dirigé par un certain colonel (?) russe, selon ce qu'il disait neveu de Witte et beau-père du général blanc Brussilov (7). Ce colonel, imaginaire ou authentique, nous a dit qu'il vous connaissait très bien (??) comme il connaissait toute la France. C'est lui qui aurait organisé l'Abbaye de Pontigny, qui aurait amené Gide à aller en Russie, qui aurait sauvé l'agriculture de J. S., etc. Il croit pouvoir créer une nouvelle abbaye de Pontigny chez la comtesse de S. Il doit avoir grand tort dans cette croyance puisque la S. est très bête et très avare. Elle ne donne absolument rien à manger ni à boire, et à chaque instant elle demande à son colonel : quand est-ce qu'arrive ce Monsieur Gide dont vous parlez tant? Quand arrive ce père Desjardins de l'Abbaye? (26 août 1937.)

En 1938, redevenus parisiens, ils se croient au bout de leurs efforts : Gide, sur ma prière, consent à recevoir Agnès de Krusenstjerna; entrevue décisive. Gide ignore les engagements antérieurs; il somme Gallimard de publier les sept volumes des *Demoiselles von Pahlen*. Sprengel, avec son ordinaire désinvolture, signe, manquant de parole à la Librairie Stock dont il avait accepté le traité longuement sollicité et discuté...

En 1939, longue lettre de Stockholm (9 juillet) qui débute ainsi :

> En train de faire mes malles pour Paris, et au milieu d'une lettre que je vous écrivais, j'ai été frappé d'une violente attaque de ma maladie (maladie de Ménière). Les murs sont tombés, le plafond m'a écrasé, la cave m'a englouti, et l'on m'a trouvé à terre, couvert non pas de sang, mais de cette encre avec laquelle je vous écrivais...

Ils partent pour une villégiature suédoise et ne devaient plus revoir la France.



Que peut-on penser de l'œuvre?

Nul n'en niera la portée, le sens universel : grave étude appliquée de la sexualité, des drames de la virginité, du célibat et du mariage, du confinement familial et de l'éveil

(6) *Noblesse pauvre,* titre de l'un des romans d'Agnès de Krusenstjerna.

(7) Il s'agit du colonel russe A. S., aujourd'hui très âgé, personnage singulier, de haute allure, qui fut en effet à Pontigny, y joua un rôle modeste, diversement apprécié par les habitués des Décades, y eut des amis, dont certains lui demeurent fidèles. L'un de ces derniers le définit « un homme qui n'avait pas lu le *Discours de la Méthode* ». Le Suédois Sprengel avait lu le *Discours de la Méthode.*

sensuel, des évasions passionnelles, ici presque toujours dominées par le désastre physiologique et la catastrophe héréditaire.

Œuvre profondément poignante, miroir de l'égarement humain, images nées et développées aux heures d'une étonnante lucidité. Stockholm et la vie de château à son déclin. Vue satirique d'une classe sociale en décadence et procès savamment instruit qui devance l'évolution historique dont nous constatons aujourd'hui les inévitables sanctions.

Grâce défunte de certaines scènes, comme de certaines mélodies ressuscitées d'un passé mort.

Agnès de Krusenstjerna ne serait pas suédoise si elle était insensible aux séductions du pays nordique, aux appels, aux nostalgies du lac, de la forêt, de la mer, au lyrisme du climat, de la saison. Elle est née peintre autant qu'écrivain; son dessin est sûr, sa couleur authentique.

Trois œuvres essentielles dominent une carrière dont la période vraiment productive ne dépasse guère une vingtaine d'années.

L'*Histoire de Tony Hastfehr* reproduit en première page le poème de la comtesse de Noailles :

Je me souviens d'un jour de ma seizième année,
Où, malade et pensant mourir...

Le thème est inépuisable. Agnès de Krusenstjerna ne croit pas l'épuiser en six volumes (8). Tendresse et violence, craintes et mélancolies d'une enfance éprouvée et fiévreuse, émois et aveux, décors périmés, salons fanés, fuyante séduction des aïeules, printemps d'une jeunesse dépaysée parmi des mœurs agonisantes, et qui aspire à l'aube nouvelle.

Les Demoiselles von Pahlen comprennent sept volumes sur quoi se rassemblent et s'opposent les plus grands éloges et la plus amère critique de l'opinion suédoise : histoire de ces jeunes filles, Petra et Angela, éprises du même homme, ce Thomas Meller qui les abandonne l'une et l'autre. Angela von Pahlen, ange de pureté, traverse indemne et intouchable la dépravation moderne; elle aspire à une vie harmonieuse plus qu'au bonheur proprement dit. Adèle deviendra une sorcière parce qu'elle s'enferme en sa sensualité. Frideborg, menteuse, légère, vicieuse, sera pardonnée parce qu'elle met au monde un enfant et s'en glorifie... Ces jeunes filles, ces

(8) Cf. l'édition en trois vol. : *Tony växer upp. Tonys läroår. Tonys sista läroar* (Bonnier, 1938).

femmes et quelques autres vivent toutes en fonction de la maternité, qu'elles appellent ou refusent. L'auteur ne dissimule pas ses préférences, accentuant les vues d'Ellen Key sur le siècle de l'enfant. Au surplus elle a lu Lawrence, dont elle partage les opinions sur la sainteté de l'instinct.

Les quatre premiers volumes s'estompent dans une lumière de rêve et le songe attardé d'un vieux manoir scanien.

Etranger à la nature, au pittoresque des choses, à la poésie du paysage, Sprengel ici intervient peu... Il est singulièrement présent dans les volumes suivants, et notamment les tomes IV et V, qui provoquent à Stockholm des orages. Tout le sens de la série semble gauchi au goût du pamphlétaire, et reflète l'ambition d'esquisser une sorte de panorama péjoratif de la Suède contemporaine. Satire et réquisitoire. Lagercrantz, sans en nier la couleur et l'intérêt littéraire, en conteste l'exactitude. Et certes on ne retrouve pas en ces pages violentes l'équivalent du sombre génie strindbergien, la tragique profondeur dont témoignent *Det nya riket* ou *Svarta fanor*... Un étranger serait surtout tenté d'insister sur la différence de ton et d'orientation de la satire — d'ordre plus général et politique chez Strindberg, plus quotidienne, intime et familière, avec une pointe de perversité, chez Sprengel; trop d'anecdotes et de relents d'alcôve chez ce dernier, trop de rancunes personnelles et de vues égoïstes. Chez l'un une fresque puissante et révolutionnaire. Chez l'autre, images libertines, notamment cette scène fameuse où il décrit, dans un mauvais lieu de Berlin, avec un excessif détail, une assez répugnante aventure.

L'éditeur Bonnier s'émut de ces pages provocantes, exigea des suppressions, des retouches. Après maintes négociations infructueuses, les volumes incriminés parurent chez un éditeur de littérature avancée (9) et furent accueillis par l'unanime silence de la presse. Seul, le sagace critique Kjell Strömberg osa envisager franchement un problème d'esthétique obscurci et déformé par une censure moralisante.

A peine évadée de ces démêlés, Agnès de Krusenstjerna entreprend cette série de *Noblesse pauvre* qui sera son ultime effort. Long récit où quelque apaisement du ton signale l'abstention et la quasi absence de Sprengel, et, sinon un repentir, du moins une certaine indulgence de la romancière toujours fidèle aux souvenirs de sa jeunesse, aux milieux qu'elle dénonce sans pouvoir s'en déprendre.

(9) Spectrums foerlag.

Après *Noblesse pauvre* (4 vol.), elle cesse presque d'écrire, son état s'aggrave.

Vous me demandez ce qui s'est passé. On peut dire que les souffrances de ma femme ont commencé avec les dernières crises de l'Europe. Nous étions l'automne 1938 en Dauphiné et en Suisse, moi très occupé à corriger la traduction très erronée (10) de ces dames puritaines, ma femme achevant le quatrième volume de *Noblesse pauvre*. Après l'avoir terminé, elle a senti l'inquiétude dans l'air et elle a deviné des événements prochains et terribles. A l'approche de Munich, nous avons pris le bateau à Anvers et sommes rentrés en Suède. Mais ma femme, qui pressentait toujours ce qui allait se passer, n'a jamais retrouvé la tranquillité et la gaîté de son âme. Elle n'a jamais plus connu le plaisir du travail artistique ni la confiance en l'avenir, tout en continuant à porter héroïquement le fardeau de chaque jour.

Au printemps 1939 nous étions tombés malades de dépression tous les deux. En décembre ma femme a ressenti des douleurs très violentes dans le côté gauche... (31 mars 1940.)

En mars 1940 elle entre à l'hôpital stockholmien, Serafimerlasarett et y meurt (10 mars) d'une tumeur au cerveau.

Sprengel me télégraphie : « Ma femme vient de mourir en demandant chaque jour nouvelles N. R. F. »

Il m'écrit :

La veille de l'opération, dont elle ne savait pourtant rien, elle m'a prié de la sauver de la clinique et de l'emporter en France : « Nous aurons encore un printemps paradisiaque ». *Sunt lacrymae rerum*. Tout le côté gauche était déjà paralysé...

Elle meurt, dans le demi-silence des journaux, quotidiennement vilipendée, calomniée, « avec les stigmates, déclare Stig Ahrlgren, non pas ceux de la sainteté, mais ceux d'une vie suppliciée ».

Sprengel disparaîtra l'année suivante. Le volume si impatiemment attendu lui était parvenu peu après la mort de sa femme (11). Il avait étroitement collaboré à la préparation du texte. Dévot de la langue française, il avait impatiemment souffert de l'insuffisance des traducteurs et traductrices dont il changea plusieurs fois, dont aucun (sauf le docteur Söderlindh) ni aucune ne trouvaient grâce à ses yeux. Long procès, dont il me contait avec fureur les péripéties, causes d'infinis complications et retards.

Il se voudra inhumé, à Stockholm, dans la tombe de sa

(10) Traduction des *Demoiselles von Pahlen.*

(11) *Les Demoiselles von Pahlen. Histoire de quelques familles nobles en Suède sous les rois Bernadotte. La route des femmes. I. Le store bleu. II. La Marguerite.* Roman trad. du suédois par Thérèse Marie (1 vol. Gallimard, 1940). La suite n'a jamais paru.

femme, surmontée d'une stèle représentant Agnès de Krusenstjerna en pied; au ras du sol, à peine lisible sous une végétation florale, le nom : David Sprengel.

D'avoir vécu — tels parfois les plus grands — certains vertiges annonciateurs des profondeurs ne les diminue pas... D'avoir frôlé l'indicible distingue de la coutumière littérature romanesque ces romans caractéristiques d'une époque de la Scandinavie et de l'Europe entre deux grands traumatismes, et dignes, à ce titre, d'être quelque jour mieux connus de l'univers civilisé.

STATISTIQUE ET LITTÉRATURE

par J.-F. ANGELLOZ

A Louis Bonnerot (1)

Notre époque est placée, pour employer une expression déjà désuète, sous le signe de la recherche scientifique, qui est devenue véritablement une nouvelle idole. Il serait vain et absurde que les représentants de la science littéraire, elle-même rameau des sciences humaines, se tiennent, plus ou moins boudeurs, à l'écart. Il sera plus fécond d'examiner si nous n'avons pas intérêt, soit pour améliorer nos méthodes, soit pour en découvrir de nouvelles, à utiliser certaines techniques scientifiques, qui offriront peut-être plus de garanties que nos procédés traditionnels. Nous faisons usage surtout de l'intuition, qui vaut ce que vaut l'homme; si une vérification numérique des résultats de l'intuition est praticable, elle évitera les erreurs et validera les recherches. N'est-il pas possible de contrôler l'intuition, forme éternelle de l'esprit de finesse, par la statistique, forme moderne de l'esprit de géométrie? Allons plus loin; ne peut-on pas espérer que la statistique ouvrira la voie à l'intuition, lui fraiera le chemin?

Nous constatons que dans bien des pays cette tendance à la recherche scientifique dans l'ordre littéraire est à l'ordre du jour. En France, Matoré, qui s'est fait le champion de la méthode lexicologique, R. L. Wagner, Louis Bonnerot, auteur d'un important article sur les « techniques nouvelles en

(1) A l'origine de cette étude il y a notre commune admiration pour Charles du Bos et nos entretiens sur l'expression « house of thought »; nous en discutâmes dans la suite avec nos collègues Lévêque, Matoré, Wagner. J'aurais aimé l'approfondir et la développer encore, mais trop d'occupations m'en détournent. Comme j'ai publié les premiers résultats obtenus dans mon récent livre sur Rilke (Mercure de France, 1952) je la soumets au public, en particulier aux spécialistes, avec l'espoir qu'une équipe de travail se constituera, qui déterminera la validité et les limites de cette méthode.

critique littéraire » (*Les langues modernes*, mars-avril 1951) sont à l'avant-garde. Albert Henry, professeur à l'Université de Gand, vient de publier dans *Langage et Poésie chez Paul Valéry* (Mercure de France, 1952) un lexique de Paul Valéry, auquel il faut joindre l'importante contribution de Gmelin, romaniste à l'Université de Kiel, parue dans les *Romanische Forschungen*. A Tübingen, Beisner fait établir pour Hölderlin des tables de fréquence d'après la grande édition de Stuttgart. Depuis longtemps déjà les Anglo-Saxons disposent de ces tables pour vingt-six écrivains et poètes et les Américains déploient dans ce domaine des efforts fructueux. C'est ainsi que l'Université de Wisconsin, qui semble en faire sa spécialité, a publié entre autres pour le *Faust* de Gœthe un « Wortindex » complet, établi par A. R. Hohlfeld, Martin Joos et W. F. Twaddell.

Tous ces travaux n'aboutiraient qu'à des entassements muets de matériaux intiles, si nous ne les mettions pas en œuvre. Parmi diverses possibilités, ce qui nous intéresse personnellement, c'est d'élaborer une méthode d'investigation qui, par l'étude lexicologique du langage, nous permette de pénétrer à l'intérieur même du monde intérieur des poètes, c'est-à-dire de pratiquer une véritable psychanalyse mathématique par le Verbe. Nous voudrions indiquer la base psychologique de cette méthode, examiner les possibilités et les difficultés de son emploi, préciser ses possibilités d'application et ses limites.

*

Charles du Bos, qui recherchait « le spirituel dans l'ordre littéraire », eut très tôt la certitude que « le vocabulaire d'un écrivain a beaucoup à nous apprendre sur son être même » (*Approximations*, V, p. 279), puisque dès la première série d'*Approximations* il écrivait à propos de Baudelaire : « Dans le vocabulaire de tout grand homme il existe un certain nombre de mots avec lesquels il noue des relations d'une si étroite intimité que ces mots s'enrichissent, se compliquent et s'individualisent en même temps par l'emploi qu'il en fait; ils atteignent alors un maximum de signification, parce qu'en eux la personne passe tout entière » (pp. 203-204). Ce texte essentiel se trouve condensé et précisé dans son journal quotidien, où il substitue à « la personne tout entière » sa « house

of thought », terme qu'il emploie au moins à trois reprises. Le mardi 3 décembre 1918, il s'adresse à André Gide : « Vous me dites que ce qui vous rend la période présente si pénible, c'est qu'au moment où vous avez le désir sincère de vous mettre pour de bon au travail, vous sentez que toute votre *house of thought* se désagrège... » (*Extraits d'un journal*, 1re éd., p. 77.) A propos de Joubert, qu'il aimait tant, il écrit : « ...un Joubert, infiniment soigneux et strict pour tout ce qui concerne la logique interne, la cohésion intime des notions entre elles, retient cette impossibilité, se fait la *house of thought* qu'il estime lui convenir, mais ne se croit jamais autorisé au système » (*Journal*, I, p. 28), et encore ceci, qui est révélateur : « oui, je commence à voir autour de quels mots — car avec Joubert les mots sont des idées — s'organise *house of thought* » (*Journal*, I, p. 188).

Cette expression inhabituelle n'a pas, même pour les Anglais ou les anglistes, un sens absolument défini, mais il est bien évident que pour Charles du Bos elle ne s'applique ni à l'esprit, créateur de systèmes, ni à l'âme, considérée par lui à la fois comme une source de pensées et comme une force motrice; elle nous semble correspondre au « château intérieur » de sainte Thérèse d'Avila et désigner le monde intérieur du poète, celui qui vit en lui, celui dans lequel et par lequel il vit, ou encore, pour employer une autre expression chère à Charles du Bos, sa « chambre la plus secrète ». Dans une conférence remarquable que nous ne cessons pas de citer, car c'est un des grands « Textes » trop peu connus, Hofmannsthal parlait de « l'espace spirituel » que créent pour une nation les œuvres de ses représentants littéraires. Il existe pareillement chez tout être qui vit et qui pense, chez tout poète qui sent, selon l'acception rilkéenne du mot, un espace spirituel ou plutôt un monde intérieur, dont ses œuvres sont l'expression plus ou moins inconsciente et comme sa projection sur le plan littéraire.

S'il en est ainsi, on doit pouvoir remonter de l'œuvre à l'homme, ce que nul ne contestera; plus précisément, partir du vocabulaire qu'emploie le poète, à son insu en général, pour reconstituer ce monde intérieur, sa « house of thought ». Lorsque nous essayons de figurer la méthode qui nous permettra de le faire, une image s'impose à nous, celle du torrent, dont le cours, nous disent les géographes, comporte trois sections : le cirque de haute montagne, dans lequel se rassemble la masse d'eau qui va l'alimenter, représente pour nous la somme

d'expériences vécues et de réflexions, de lectures et d'influences, dont se nourrira l'œuvre; celle-ci, résultat final d'une assimilation et d'une élaboration continues, s'écoule dans le temps comme le fleuve lui-même dans l'espace; elle nous en livre les produits de la même manière que, dans la plaine, le cône de déjections nous montre les matériaux arrachés au sol; elle doit donc nous révéler le monde spirituel du poète tout comme ce cône nous présente à la fois l'extérieur et l'intérieur de la montagne ravagés par l'érosion. De même que l'exploration des matériaux de la plaine nous permet des inductions valables pour les hautes altitudes, de même, si l'œuvre du poète représente ce que Charles du Bos appelait magnifiquement à propos de Gœthe le passage du subjectif à l'objectif, nous découvrirons en elle les linéaments du monde intérieur dont elle est l'expression; ces cailloux que sont les mots deviennent les signes du spirituel dont ils se trouvent chargés; c'est eux que nous allons attaquer.

*

La première opération consiste à établir les tables de fréquence des mots : et pour cela il faut tout simplement les compter tous. Dès maintenant je voudrais répondre à une objection qui sera certainement faite : un travail comme le nôtre ne peut être entrepris méthodiquement qu'une fois les tables de fréquence scientifiquement établies. Je conviens qu'il sera singulièrement facilité et rendu plus valable; mais si nous attendons que ces tables de fréquence existent pour les poètes qui nous intéressent, nous n'entreprendrons jamais rien; mieux vaut à notre avis se contenter d'un travail limité, fait dans des conditions scientifiquement satisfaisantes. Nous ne pensons pas établir un lexique complet comme celui de *Faust* et, laissant aux grammairiens tous les termes de coordination, nous nous attaquerons aux seuls verbes, substantifs et adjectifs. Dans sa très suggestive *Introduction à la poésie française* (p. 14), Thierry Maulnier emploie cette formule frappante : « Dans les mains du poète la prise du langage sur le monde est magique, et non logique seulement. » Les mots qui nous intéressent ne sont donc pas ceux qui servent au raisonnement, mais ceux par lesquels le poète s'est libéré à l'instant de sa plus grande densité intérieure.

S'agit-il pour nous d'établir entre ces termes des rapports

quantitatifs? Non, ou du moins ce n'est à nos yeux qu'un objectif secondaire; la prédominance des verbes ou l'absence d'adjectifs nous fournira certes un renseignement de valeur sur le tempérament du poète, mais nous ne voulons pas substituer le quantitatif au qualitatif. Cela nous fait penser à cette pittoresque remarque d'un philosophe : imaginons qu'on fasse passer toute l'eau d'un lac de montagne dans une conduite linéaire, on aura bien l'eau, mais on n'aura plus le lac. Si nous nous contentions d'établir trois listes de longueur inégale pour nos trois catégories de mots, nous aurions simplement représenté ce volume qu'est l'œuvre poétique par une linéarité qui la tue. Si nous nous bornions à des rapports quantitatifs entre ces trois catégories nous ne serions guère plus avancés qu'auparavant. Mais si nous considérons les têtes de listes nous aurons des chances de dépister les mots qui nous intéressent. Il s'agit en effet pour nous de découvrir les mots-clés, les mots-signes, dont la fréquence même révèle qu'ils obsèdent le poète, que celui-ci se confesse à nous par leur intermédiaire, non point parce qu'il les a choisis, mais parce que les mots l'ont élu comme « médium ». Une seule méthode le permet : la recherche numérique de la fréquence.

Signalons dès maintenant trois dangers : les faux mots-clés, la différence de potentiel, l'absence. Nous connaissons bien dans la traduction les faux amis; de même il y a de faux mots-clés, ceux qui ne servent pas de signes au poète, mais selon une remarque d'Yvon Bélaval, ne sont que des signaux; il s'agit en particulier des « Vogue Words » (Erik Portridge) qui constituent comme des slogans d'une époque : il y a un quart de siècle, « message » ou « climat », de nos jours « ambiance ». Notons d'ailleurs que plus le poète est original, moins il les emploie; plus il vit dans sa sphère personnelle — qui est magique —, plus il emploie ses mots à lui et plus il confère aux mots des autres une valeur qui lui appartient en propre, il donne « un sens plus pur aux mots de la tribu ». Nous éliminerons donc les mots de l'époque pour ne retenir que ceux du poète. Pareillement il y aura lieu d'éliminer certains termes appelés par la rime. Romano Guardini regrettait, un jour, de trouver chez Rilke des rimes équivoques (zweideutig); nous cherchâmes au hasard et nous trouvâmes le mot « Tiger », qui ne répondait évidemment qu'à l'appel de la rime; nous nous garderons d'en conclure que le tigre joue un rôle essentiel dans le bestiaire rilkéen.

D'autre part, un mot n'a pas toujours le même potentiel;

celui-ci, par exemple, diffère selon la place occupée, il varie avec divers éléments tels que l'âge du poète ou avec ses intentions. C'est ainsi que le mot « Tod » (mort), que Rilke employa d'abord à la manière de tout le monde, acquit ensuite son importance propre, et Bollnow a pu déclarer que le mot « Leben » (Vie) n'avait pris toute sa valeur qu'en 1898, dans une poésie d'*Avent*. Nous en arrivons donc à l'idée qu'il conviendrait parfois d'affecter les mots d'un coefficient variable et cela suffirait à montrer que nous ne dissocions jamais le qualificatif du quantitatif.

Enfin l'absence de certains mots ne sera pas moins révélatrice que leur présence. Le lexique de *Faust* nous informe que « Reue » (remords) et « Gewissen » (conscience) y figurent à peine; cette simple constatation n'illumine-t-elle pas tout le problème faustien? Il nous faudra donc pour ainsi dire additionner les absences essentielles et les porter au crédit ou au débit du poète; mais les rechercher et évaluer leur importance suppose que nous avons dépassé le stade initial.

★

Les listes numériques auxquelles aboutit notre recensement nous permettent une véritable coupe à travers le monde intérieur du poète, qui est un monde clos, et les mots privilégiés nous apparaissent, comme les divers points d'une circonférence, à égale distance d'un centre qui est le Moi. Ces listes parlent d'elles-mêmes et nous pourrons les faire parler de diverses manières. La première est liée à cette constatation que les mots se groupent par affinités électives; ils ne se présentent pas isolément mais forment ce que Matoré appelle des « champs lexicologiques » assez voisins des « Sprachfelder » allemands; nous préférerions parler avec Bonnerot de « constellations verbales ». Il est évident que « Maedchen », « Jungfrau », « Madone », « Liebe », qui appellent « Wunder », « Gemahl », « Kind », « Sehnsucht », vont créer une atmosphère, celle des premiers poèmes de Rilke, encore imprégnés d'un symbolisme maeterlinckien. Il est plus intéressant de constater que dans les dernières œuvres du poète « Leben » et « Tod » impliquent « Wandlung » et « Schoss », « Rühmung » et « Klage », car nous découvrons maintenant des constellations verbales inattendues qui n'appartiennent qu'à Rilke. Ces groupements de mots formeront la base et comme l'ossature de l'étude à entreprendre.

Un autre moyen consiste à rapprocher et confronter des groupes divers, en particulier les substantifs, les adjectifs et les verbes; ici le champ est illimité et la manière de présenter ou de rapprocher aura sans doute des conséquences surprenantes. Nous sommes convaincu qu'un occultiste qui déplacerait, par exemple, la gamme des couleurs pour la superposer aux divers groupes de mots obtiendrait des résultats inédits. De même le savant qui possédera le vocabulaire de la psychanalyse n'aura pas de peine à déceler chez un auteur comme Hermann Hesse de véritables lignes de force psychanalytiques, dont il déterminera l'importance relative par l'abondance de certains termes investis de leur sens ésotérique; il plongera dans l'œuvre beaucoup plus avant qu'un autre.

Afin de ne pas rester dans l'abstrait, citons un exemple, que nous avons déjà donné dans notre *Rilke* (p. 144). Les trois parties qui composent le *Livre d'heures*, publié en 1905, et qui comptent respectivement 1.115, 870 et 547 vers, ont été composées en 1899, 1901 et 1903; elles reflètent l'évolution de Rilke, qui est d'abord le moine agenouillé dans la cellule où il peint Dieu, le pèlerin en quête d'un Dieu qu'il veut retrouver, enfin le poète aux prises avec la réalité du mal dans la grande ville; il s'éloigne de Dieu, qu'il ne cesse pas de chercher. Cette idée-maîtresse est confirmée par l'étude du vocabulaire, qui nous montre que le mot « Gott » tombe littéralement de 23 à 14 et à 2; elle nous apprend aussi que l'interpellation « Herr » (seigneur), presque absente des deux premiers livres (une et trois fois), apparaît dix fois dans le troisième, comme si le Père Eternel était devenu essentiellement le Seigneur de la terre, où règnent la misère et la mort. Inversement elle fait surgir devant nous l'angoisse croissante du poète, car le mot « Angst » figure 4, 2 et 10 fois, les termes « aengstlich », « aengstvoll » et « angsten », 5, 2 et 16 fois. N'est-ce pas la confirmation de l'existentialisme du poète?

★

Une telle méthode ne prétend pas supprimer les autres, mais les compléter, les contrôler, parfois les précéder. Elle se rapproche évidemment de celle qui étudie les thèmes poétiques et leurs variations, leur développement et leur déclin; elle peut s'employer conjointement avec elle, mais, plus banale en apparence, elle est plus simple et plus sûre et ne

suppose pas une étude préalable basée sur l'observation réfléchie. Les mots sont en face des thèmes poétiques comme des notes de musique en face des « Leit-motive », ils en forment la substance, le substrat; analyser les uns et les autres prépare l'étude de leur synthèse poétique ou musicale.

D'autre part nous travaillons parallèlement aux lexicologues, mais en sens inverse. Ceux-ci ont une tendance sociologique marquée, puisqu'ils se proposent de dresser le vocabulaire d'une époque, donc d'un groupe social, par exemple celui de la mode en 1830. Nous voulons au contraire déceler ce que le poète a d'unique, voir en quoi il se distingue du groupe social auquel il appartient. Le cordier de Rome ou le potier des bords du Nil, qui apparaissent dans les *Elégies de Duino*, n'offrent aucun intérêt sociologique, mais une grande valeur symbolique. Les lexicologues nous aideront à éliminer les mots qui sont du domaine public ou qui ont été reçus en héritage du passé.

Enfin une dernière question se pose : à qui pourrons-nous appliquer cette méthode? Aux représentants de l'écriture automatique sans doute, qui laissent parler leur Moi inconscient, puisque nous aboutissons à une véritable psychanalyse par le langage, mais les subtiles remarques de Thierry Maulnier sur le mouvement surréaliste nous incitent à quelque prudence. — Certainement aux poètes inspirés, qui ont écrit littéralement sous la dictée, car ils ne choisissaient pas leurs mots; ceux-ci n'étaient que les moyens d'expression d'un monde spirituel qui voulait se communiquer. — Nous serions tentés de dire : à tous ceux chez qui l'âme l'emporte sur l'esprit, et de reprendre les termes que paraphrasa Claudel, tant la poésie peut se rapprocher de la prière. « Animus » se sert du langage pour indiquer, expliquer, préciser des pensées; « anima » se livre par des mots qui suggèrent au lieu d'exprimer. — Pourrons-nous l'appliquer aux autres poètes? Il n'est pas possible de répondre catégoriquement, l'expérience le montrera. Mais nous pensons que nous aboutirons ainsi à grouper les poètes de tous pays en familles spirituelles; à l'un des pôles se situerait Rilke, à l'autre, Hérédia, le joaillier, qui choisissait les mots pour leur valeur sonore, entre les deux, Paul Valéry.

★

Telle est la méthode que nous proposons à la discussion. Par elle nous espérons arriver à un triple résultat lié à trois notions également fécondes : la fréquence des mots, leur concordance, leur discordance. La première doit nous permettre une coupe dans le monde spirituel du poète à un moment donné de son évolution et, si l'on veut, une psychanalyse temporaire. La concordance des termes rendra possible, grâce à plusieurs séries de coupes, une psychanalyse prolongée. La discordance enfin nous permettra de déceler une évolution, de saisir le poète au moment où il passe d'un monde spirituel à un autre; c'est ainsi que l'apparition d'un mot pourra marquer l'irruption d'un élément nouveau, d'une influence extérieure, d'une lecture ou d'une relation féconde. Nous avons conscience des difficultés que rencontrera l'application de cette méthode; mais, s'il est vrai que la poésie nous permet d'aller « plus bas que ne descend la sonde », l'étude numérique du langage nous permettra peut-être d'en explorer les profondeurs.

MERCVRIALE

LETTRES

JEAN-PAUL SARTRE ET JEAN GENET. — La légende rapporte que les éditions Gallimard ayant décidé de publier les Œuvres complètes de Jean Genet demandèrent à Jean-Paul Sartre d'en écrire le « prière d'insérer ». Ce « prière d'insérer » devint une préface, cette préface la suite d'études qu'on a lues dans *Les Temps Modernes*, ces études l'ouvrage de 578 pages qui se nomme *Saint Genet comédien et martyr* (1). Dès la publication en revue on se récria sur la disproportion du commentaire à son objet; on sourit de voir certaines conduites amoureuses transformées en descriptions philosophiques qui firent taxer l'auteur de naïveté, de manque évident d'humour ou au contraire d'amour un peu poussé de la plaisanterie. Au nom de la morale et des principes, il en est même qui se fâchèrent : M. Mauriac par exemple.

L'entreprise est énorme. La personnalité autant que l'œuvre de Jean Genet ne suffisent pas tout à fait à la justifier. Dans l'exercice maléfique de la littérature il y a plus grands que lui : Sade par exemple, ou Lautréamont, derrière lesquels il se tient également assez loin par le génie visionnaire ou poétique. Il intéresse le philosophe de l'existentialisme pour le cas singulier qu'il illustre et qui sert de support à quelque chose qui le dépasse : le désir, pour Sartre, de donner une première approximation de sa Morale. Etudié, analysé, suivi pas à pas de sa prime enfance jusqu'aujourd'hui, rendu clair et transparent à tous ses lecteurs, Jean Genet n'en est pas moins un prétexte. Le philosophe passe d'ailleurs à son sujet de l'admiration au détachement, puis à la mise en garde, les épithètes : « seigneur des faux-semblants, des attrape-nigauds et des trompe-l'œil... roi en toc, roi du toc... », pouvant difficilement passer pour laudatives. Il ne s'agit pas tout à fait d'un panégyrique, comme voudrait le faire croire M. Mau-

(1) Gallimard, éd. Tome Ier des « Œuvres complètes de Jean Genet ».

riac en une récente diatribe, mais plutôt d'une tentative de compréhension, d'explication sympathique, et menée de façon telle qu'elle profite à tous ceux qui ne sont consciemment ni des voleurs, ni des pédérastes, ni des poètes. Bref, bien qu'il s'agisse de Jean Genet, de son art et de sa personnalité, Sartre intéresse plus que son modèle.

Il lui fait subir le traitement dont a récemment bénéficié Baudelaire, que Mallarmé s'apprête à souffrir et qui, sous le nom de « psychanalyse existentielle », est trop connu pour qu'on s'y arrête longuement. La psychanalyse traditionnelle en fait les frais autant que l'explication marxiste, toutes deux dépassées par une philosophie de la « liberté ». Sartre entend « montrer... que seule la liberté peut rendre compte d'une personne en sa totalité, faire voir cette liberté aux prises avec le destin, d'abord écrasée par ses fatalités, puis se retournant sur elles pour les diriger peu à peu, prouver que le génie n'est pas un don mais l'issue qu'on invente dans les cas désespérés, retrouver le choix qu'un écrivain fait de lui-même, de sa vie et du sens de l'univers jusque dans les caractères formels de son style et de sa composition, jusque dans la structure de ses images, et dans la particularité de ses goûts, retracer l'histoire d'une libération... » « Voilà ce que j'ai voulu », ajoute Sartre, et voilà ce qu'il a réussi à nous donner en effet, avec sa maestria habituelle, son goût de l'honnêteté intellectuelle qui lui fait parfois enfreindre les règles du bon goût, cette agilité d'esprit qu'on lui envie si communément et qui ne le préserve pas toujours du sophisme. L'ouvrage est long, le propos en est parfois naïf et le langage souvent barbare, mais on défie quiconque, fût-il ennemi chevronné, de ne s'y point intéresser tant il est bourré d'idées, semé de points de vue qu'on n'est point accoutumé de voir ailleurs, tant il est par lui-même un acte conforme à cette morale « inévitable et impossible » qu'il expose. On en sort plus lucide, plus riche, mieux armé. C'est un livre qui fera date.

Ce qui en paraît faible est précisément ce qui n'appartient pas en propre à Sartre, ce qu'il emprunte à la psychanalyse courante ou à un marxisme assez sommaire. Il est, par exemple, dangereux de faire reposer l'essentiel d'une argumentation sur une scène imaginaire dont on déclare qu'il importe peu qu'elle se soit déroulée « ainsi ou autrement » : le jeune Genet, à l'âge de dix ans environ, aurait été « pris la main dans le sac » et cloué sur place par l'épithète de voleur. Ce « mot vertigineux » aurait causé le traumatisme à partir duquel serait née la vocation de l'adolescent pour le mal. Même légèreté de Sartre quand il explique l'homo-

sexualité de son modèle par cette irruption en lui du mot de « voleur » qui l'aurait frappé par derrière et aurait constitué un véritable « viol ». D'autre part, quand les contradictions psychologiques de son héros viennent du fait qu'enfant de l'Assistance publique, né à Paris et prêté à des paysans, il « reproduirait par là en lui-même le conflit séculaire de la ville et des campagnes françaises », on ne sait si le commentateur plaisante ou cède au délire interprétatif. En quoi, d'ailleurs, ces explications nous font-elles mieux comprendre un personnage singulier? Et en quoi sommes-nous plus avancés de savoir que Genet serait écartelé entre « les exigences d'une morale *héritée* de la propriété individuelle et une morale collectiviste en voie de formation », étant entendu (ce qui resterait à démontrer) que la première est l'apanage des campagnes, la seconde celle des villes! Tout cela est fragile, sophistiqué, voire bizarre. On comprend que, s'il les réduit à ces sommaires motifs d'explication, la psychanalyse et le marxisme traditionnels ne puissent en effet satisfaire notre philosophe.

Mais qu'il prenne son héros sous sa coupe, qu'il fasse de lui l'incarnation de la liberté, de la lucidité, de la revanche sur le destin, et lui fasse trouver le salut par l'exercice du verbe, on ne songe pas à se demander si le personnage ainsi dressé en pied ressemble plus à l'un des protagonistes des *Chemins de la Liberté* qu'au Genet en chair et en os, tant il finit par coïncider avec l'image qu'on emporte de la seule lecture de *Notre-Dame-des-Fleurs* ou de *Miracle de la Rose*. Ou la rencontre est miraculeuse ou la méthode inaugurée par Sartre doit être décrétée d'utilité publique. Il n'en est pas qui aille plus loin dans la découverte, qui aboutisse plus sûrement à la recréation riche et vivante de personnages dont on s'est avisé de penser qu'ils sont des hommes avant d'être des auteurs. Des hommes, ici le cas est frappant, pour qui la création artistique a été la seule issue aux problèmes que leur posait leur propre existence. Le vol, la pédérastie, pratiqués volontairement, sérieusement et on pourrait presque dire ascétiquement, comme des voies qui mènent à l'être, n'étaient chez Jean Genet qu'une fausse vocation. Il n'est pas parvenu à devenir un criminel d'envergure et, dans le monde de la « pédale », il est resté une petite « tante ». Mais que transposant son expérience de voleur, celle d'inverti et les sublimisant il en fasse la matière d'un chant nostalgique et scandaleux, alors il rejoint d'un coup l'homme qu'il aurait voulu être, en dépit de son enfance abandonnée, de l'Assistance publique, de l'hostilité des *autres* qui l'avaient voué à la solitude du paria. Sartre ne se

borne pas à parler de « métamorphose » ou de « conversion », il en montre le pourquoi et le comment, il rend tangible la naissance d'un besoin dont, entre autres, Maurice Blanchot voue sa vie à épuiser le mystère : pourquoi la littérature existe-t-elle, pourquoi y a-t-il des littérateurs?

Suivre Jean-Paul Sartre dans sa démonstration ne présente qu'un intérêt mineur et risquerait de nous entraîner loin. Il est préférable de voir ce qui, dans cette démonstration, parfois en marge d'elle, par la nouveauté et la justesse du point de vue, par la force de l'affirmation (qui n'est que celle de la conviction), révèle l'analyste, le psychologue, le philosophe, le moraliste également neufs en même temps qu'un homme enraciné dans la cité, engagé dans certaines formes de lutte dont il attend un mieux-être humain et social.

Dire du voleur qu'il est une victime est sans doute banal. Ce qui l'est moins est de montrer comment « on a pris un enfant et on en a fait un monstre pour des raisons d'utilité sociale ». Parce que le pupille de l'A. P. Jean Genet a été surpris à voler (ce que font tous les enfants) il est devenu pour les honnêtes paysans âpres au gain et propriétaires jaloux qui l'hébergeaient, le Voleur. Il a été exclu de la société villageoise, parqué dans une « réserve » imaginaire mais concrète de maudits, comme en certaines contrées le sont les Juifs ou les gens de couleur. Il incarne le mal, la négativité, mais aussi la tentation continuelle des gens de bien qui l'ont exilé. Pour Sartre le méchant n'existe pas, c'est l'homme de bien qui l'invente. « Chacun a le sien, écrit-il : c'est un homme que sa situation met à même de nous présenter en plein jour et sous une forme objective les tentations obscures de notre liberté. » Et il donne ce conseil : « Si vous voulez connaître un honnête homme, cherchez quels vices il hait le plus chez les autres : vous aurez les lignes de force de ses vertiges et de ses terreurs, vous respirerez l'odeur qui empeste sa belle âme. »

L'ouvrage entier est dirigé contre les « belles âmes », ceux que Sartre appelait les « salauds » dans *La Nausée* et qu'il nomme désormais « les Justes » : gens de bien, honnêtes gens, gens vertueux, gens honorables, qui appellent Mal les tentations de leur liberté et, l'ayant aliénée, se sont remis tout entiers aux puissances qu'ils révèrent : Dieu, l'humanité, la société, les principes, la corporation, le bon ton, les bonnes mœurs, etc. « Cette paix qui règne en eux, écrit Sartre, sais-je s'ils ne l'ont pas obtenue en faisant leur soumission à un protecteur étranger qui règne à leur place? Celui que j'entends une fois prononcer

ces mots : « Nous, médecins... », je sais qu'il est en esclavage. Ce *nous médecins* est son moi, créature parasitaire qui lui suce le sang. Et ne fût-il que lui-même, il y a mille façons d'être livré à soi comme aux bêtes, de nourrir avec sa propre chair une idole invisible et insatiable... Pour moi, je m'écarte d'eux si je puis : je n'aime pas les âmes habitées. »

Genet n'aurait-il jamais dit : « nous, voleurs », ou « nous, pédérastes »? Sartre montre que voleurs et pédérastes ne peuvent former les uns ou les autres ni une corporation ni une famille. Ils se détestent entre eux et, si bizarre que cela puisse sembler, ils refusent d'être ce qu'ils sont aux yeux des autres. L'originalité de Genet, et sa *dignité*, ont précisément été de revendiquer les qualificatifs dont on l'a affublé, et, puisqu'on le disait malfaisant, de se livrer consciemment à l'exercice du mal, de l'incarner aux yeux des Justes. Il s'ingénie en outre à revivre constamment la scène initiale où le mot de voleur l'a cloué sur place; il en attend un châtiment qui sera sa récompense. Il nourrit en lui des images prestigieuses de hors-la-loi : grands criminels et saints, qui comme lui, après avoir été exclus du monde, l'ont refusé. Il joue sa vie comme une parade sous les yeux d'un Dieu personnel qui le comprend et l'absout.

Faire le mal n'est pas chose facile. Pour Sartre « le mal, c'est ce que fait mon ennemi, ce n'est *jamais* ce que je fais moi-même ». Le vouloir pour lui-même, le traiter en fin non en moyen, suppose une notion intuitive et fondamentale du bien qui risque constamment de le contaminer. Sartre y revient : seuls les honnêtes gens, seuls les Justes peuvent exercer le mal naturellement et en connaissance de cause. Les méchants ne peuvent que s'y efforcer et, pour Genet qui pousse l'exercice du mal jusqu'à la sainteté, c'est une ascèse et un supplice. Il se meut dans les apparences, l'imaginaire, le rêve. La destruction du monde et de lui-même qu'il veut opérer sont idéales. Il « s'irréalise ». Dans le monde des faits sa tentative maléfique avorte.

C'est alors qu'intervient sa seconde métamorphose : celle qui transforme le voleur en esthète, car, dit Sartre, « le méchant est très souvent esthète, l'esthète est toujours méchant ». Opposer en effet le monde du beau au monde du bien, le monde des valeurs à celui de l'être, c'est contester l'univers du Juste en s'en évadant et désarçonner ce Juste en l'obligeant à reconnaître qu'un grand poète peut être également un criminel, qu'un acte délictueux peut être regardé sous les espèces d'un geste gracieux ou élégant. Sartre va plus loin : « la Beauté de l'esthète, écrit-il, c'est le Mal déguisé en valeur ».

Genet va réussir à exercer cette volonté malfaisante qu'il assume pour demeurer fidèle à lui-même en se faisant écrivain : il va désormais pouvoir infecter l'âme de tous ceux qui le liront et qui deviendront malgré eux ses complices. Il ne leur parle pas en voleur et en pédéraste repentis, mais les oblige à se faire avec lui voleurs et pédérastes. Il nous compromet tous, écrit Sartre, et c'est pourquoi il dégoûte et répugne. Mais ceux qu'il dégoûte le plus, tels M. Mauriac, sont également ceux qui se trouvent le plus près de lui et se voient en lui comme en un miroir. Sartre fait dire à Genet s'adressant à M. Mauriac (et c'est à quoi celui-ci répond par son article du *Figaro*) : « Le dégoût que vous manifestez devant mes livres, c'est un effort magique pour rejeter cet Autre qui n'est autre que vous-même. Mais quand vous recourez en désespoir de cause à vos simagrées, il est déjà trop tard : on ne vomit pas son âme, et c'est votre âme qui est pourrie... Nous sommes confrères.. Vous êtes un méchant comme moi mais un méchant honteux... »

Quel sera « le bon usage » de Genet? Nous révéler à chacun une « expérience universelle et incommunicable » : celle de la solitude. Dans la société bourgeoise Genet n'est ni un émancipé, ni un révolté, ni un révolutionnaire, simplement un outlaw, un hors-la-loi. Il révère les principes de la société qui l'a exclu tant au point de vue des mœurs que de la propriété privée. Comment vouerait-il autrement son orgueil à les violer? Et pourtant ce qu'il proclame à la face des Justes c'est son droit d'exister, et d'exister tel que l'ont fait ses bourreaux, conscients et inconscients. Pour Sartre, la solitude de Genet, notre solitude présente à tous, vient de la conscience de ce décalage entre une subjectivité qui se donne raison et l'objet fautif que nous sommes souvent pour les autres. Genet est le héros d'une époque condamnée par l'avenir et qui se sait condamnée.

On se demande si Jean-Paul Sartre ne serait pas parvenu aux mêmes conclusions, si même il n'aurait pas opéré semblable démonstration, avec quelque autre auteur contemporain. Il s'agit de Genet, va pour Genet! Mais il y a quelque exagération à faire de cet intéressant écrivain « le Boukharine de notre société bourgeoise ». Opposant, et traître si l'on veut, Boukharine a été mis à mort afin que ses thèses ne puissent effectivement changer la vie quotidienne de millions d'hommes. Genet ne se meut que dans la littérature, au mieux dans la morale. Il est sans effet sur ceux qui l'ignorent, et quant à ceux qui le lisent ils ne deviennent pas pour autant criminels. L'auteur ne s'aperçoit-il pas qu'il risque d'arpenter les seuls chemins de la rhétorique

quand il dit des sophismes de Genet : tout cela ce sont « des états d'âme. Pendant ce temps-là, le monde suit son cours ». Si, dans cette voie, le psychologue et le moraliste avaient faussé compagnie au philosophe *Saint Genet* n'aurait pas vu le jour.

C'eût été dommage à la fois pour Jean Genet et pour nous. Le premier y eût perdu cette auréole de saint « noir », de maudit, qu'il a passionnément désirée et que ses œuvres n'étaient pas parvenues, à la différence d'un Sade, d'un Lautrémont ou d'un Rimbaud, à lui gagner. Quant à nous, nous y perdions infiniment plus : cette descente aux enfers de notre subjectivité, ce long et minutieux recensement de nos possibles, si peu agréables à voir qu'il fallait bien en effet un Genet, notre frère, pour les incarner.

Maurice Nadeau.

Correspondance, 1897-1938, par *Paul Claudel, Francis Jammes* et *Gabriel Frizeau*, avec des lettres de *Jacques Rivière*, préface et notes d'André Blanchet; in-8°, 468 p. (Gallimard). — Physiquement, ce gros volume comprend 13 pages de préface, 339 de texte, 75 de notes et index. Les lettres se trouvent réparties sans trop d'irrégularité sur les quarante-deux années. Mais la plupart des lettres de Jammes se sont perdues; il n'en figure ici que 36, et 11 de Jacques Rivière : les 305 autres se répartissent entre Claudel et Gabriel Frizeau. Une note précise : « Nous n'avons omis que les lettres et les passages — d'ailleurs très rares et de beaucoup les moins significatifs — dont la publication est prématurée en raison de leur caractère trop intime ou de leurs allusions à des personnes vivantes. »

Beaucoup de dévotion. Mais — et même lorsqu'il est question du rosaire ou de Lourdes — sur un ton qui force la considération (celle des mécréants bien entendu : celle des autres allant de soi).

Claudel est là magnifiquement Claudel; d'ailleurs les lecteurs du *Mercure* connaissent déjà quelques-unes de ces lettres, et des plus belles. Jammes y est partout présent comme la poésie même. Une révélation : Gabriel Frizeau, — un de ces intercesseurs qui s'effacent si volontiers dans la modestie et à qui si souvent les grands doivent une part peut-être accessoire et souvent essentielle de leur grandeur. — S. P.

Le Cloître de la rue d'Ulm, par *Romain Rolland;* 15 × 21 cm, XVI-400 p., 960 fr. (« Cahiers Romain Rolland », n° 4, Albin Michel). — Le cloître de la rue d'Ulm, c'est l'Ecole normale supérieure, que Romain Rolland avait ainsi désignée dans ses *Mémoires*.

Mme Romain Rolland a repris le mot pour en faire le titre de ces pages du *Journal* consacrées aux années 1886-1889 et au séjour à l'Ecole. Précisons : 1° qu'en 1912 l'auteur avait détruit les cahiers originaux des années 82-89 après les avoir recopiés en retranchant ou en résumant quelques passages; 2° que de cette version on n'a retenu pour le présent volume que ce qui se rapporte à Normale, — et qui est d'ailleurs presque tout. En revanche, on a ajouté quelques lettres de R. Rolland à sa mère, qui complètent le *Journal* pour la même période, ainsi qu'un essai daté de 1888, *Credo quia verum*, qui tient de l'examen de conscience et de la profession de foi.

La vie de l'Ecole, et, parallèlement, la vie spirituelle de R. Rolland, durant trois années de formation capitales. En même temps, le témoignage d'un témoin averti, passionné et scrupuleux : sur Renan, sur César Franck, sur le boulangisme. Ainsi, le double intérêt d'un document et d'une œuvre. Et l'éclatante confirmation de ce que diverses publications partielles laissaient pressentir : le *Journal* formera un des ouvrages les plus importants d'un demi-siècle. Mais quand donc pourrons-nous en lire dans son ensemble le texte intégral? — S. P.

La vie de Philippe Denis : **Les Amours et les Haines**, par *Claude Aveline;* 14 × 20 cm, 400 p., 990 fr. (Domat). — Deux dates au bas de la dernière page : 1933-1937, 1949-1951. Claude Aveline a donc porté vingt ans ce roman. C'est — plutôt qu'un tome II, car le volume a son unité propre — le deuxième volet du triptyque intitulé *La vie de Philippe Denis;* le premier était *Madame Maillart*, paru il y a une vingtaine d'années et réédité naguère; le troisième, annoncé, sera *Anne Delens*.

Dire qu'il est tout à fait impossible de résumer *Les Amours et les Haines*, c'est déjà, d'une certaine manière, décrire le roman. Il est d'un genre qu'on trouve beaucoup plus riche en Angleterre qu'en France : la lenteur y est la raison même de la grâce. Ce serait trop que de prétendre qu'il n'y a pas de personnages principaux : il y a Philippe Denis lui-même, il y a Bienvenu Gasmère (qu'on connaît par les chapitres, les plus dramatiques du livre, qui ont paru dans le *Mercure*). Mais — et c'est un autre trait marquant — les autres personnages ne sont jamais des comparses; chacun d'eux apparaît dans sa destinée et dans son univers; et c'est l'ensemble de ces univers particuliers, liés entre eux, qui fait un univers romanesque.

A la singularité d'avoir vécu si longtemps avec son roman Claude Aveline ajoute une autre singularité : il écrit avec une rigueur, une pureté, une pudeur qui peuvent compter parmi les secrets de la force expressive. Et il est notable que cet admirateur et, d'une certaine manière, cet héritier d'Anatole France ne se laisse jamais tenter par l'archaïsme ni par le charme de l'afféterie. Le vrai charme vient de qualités plus profondes. — S. P.

Les dés pipés *ou les aventures de Miss Fanny Hill*, par *Pierre Mac Orlan;* in-16, 216 p., 430 fr. (Gallimard). — Ce « roman d'aventures », si bref, est une des merveilles de Mac Orlan. Une petite cousine de Moll Flanders raconte sa vie : tout le romantisme des bas quartiers et de la prostitution à Londres, au début du siècle dernier. Et n'oublions pas de noter la fin naturelle de Fanny Hill : l'âge étant venu, elle se fait femme de lettres. — S. P.

Eve la blonde, par *Lise Deharme;* in-16, 272 p., 520 fr. (Gallimard). — La littérature féminine, en soi, c'est bien (ou peut l'être). Mais quand une femme se met en tête d'exécuter une littérature qui réponde à ce qu'elle pense que doit être la littérature féminine... vous voyez ce que je veux dire. — S. P.

L'Amérique des Pyramides, par *R.-L. Bruckberger;* in-16, 248 p., 570 fr. (Domat). — Du haut de ces gratte-ciel les quarante siècles à venir contemplent les Etats-Unis, qui vont les accomplir... Qui aurait cru que la faculté maîtresse du célèbre R. P. Bruck, berger de tant de brebis assez rouées, fût la naïveté? Découvrant l'Amérique, l'évangélisateur des Caves a l'admiration éperdue. Mais (c'est le miracle habituel de la candeur) il nous découvre en effet beaucoup plus de vérités neuves que ne font les savants et les blasés. — S. P.

Neuf perles de culture, par *Jacques Laurent* et *Claude Martine;* in-16, 312 p., 550 fr. (Gallimard). — Pastiches dramatiques de Giraudoux, Sartre, Audiberti, Montherlant, Claudel, Cocteau, Camus, Mauriac, Anouilh. C'est bien fait, et bien ennuyeux. D'accord pour la culture, non pour les perles. — S. P.

Mon métier : le Courrier du Cœur, par *Marcelle Segal*, préface de Hélène Gordon Lazareff; in-16, 256 p., 390 fr. (Pierre Horay). — Mme Marcelle Segal tient la rubrique du cœur dans l'hebdomadaire *Elle*. Il ne faut sous-estimer ni son expérience, ni son rôle dans la société. Si son livre a pour objet de nous renseigner sur le métier lui-même, il nous décrit indirectement, mais copieusement, ce que révèle le métier. C'est une coupe faite à travers la société selon un plan inhabituel. Et — si vous vous attendiez à quelque rigolade — ce n'est pas du tout un livre gai. Pourquoi ne pas reconnaître, tout cru, qu'il est plutôt poignant? — S. P.

A l'orée de la forêt vierge, *récits et réflexions d'un médecin en Afrique Equatoriale Française*, par Albert Schweitzer; 14 × 19 cm, 224 p., ill., 630 fr. (Albin Michel). — De l'illustre docteur Schweitzer on se réjouira de pouvoir lire, enfin réédité, un livre vieux de 25 ans, où l'expérience des années 1913-1917 se trouve retracée sous une forme pleine de pénétration, de sagesse et de vie. — S. P.

Le peuple de la jungle, par *Gabrielle Bertrand;* 14 × 19 cm, 248 p., ill., 570 fr. (« Je Sers »). — Mme Gabrielle Bertrand a reçu pour ce livre le grand prix littéraire de l'Indochine. Cette grande voyageuse, et qui connaît particulièrement l'Extrême-Orient, y raconte les expéditions qu'elle fit au pays moï, dans le centre de l'Indochine. Son récit est abondamment illustré de légendes et de chants moï, traduits en collaboration avec un grand connaisseur de ces peuplades difficiles, Dominique Antomarchi; et les photos, nombreuses, sont de Pierre Verger. — S. P.

La Transhumance *du pays d'Arles aux Grandes Alpes*, par *Marie Mauron;* 16 × 21 cm, 212 p., ill. (Amiot-Dumont). — Mme Marie Mauron a accompagné un troupeau et ses bergers, et vécu leur vie. Et elle raconte cette vie. Avec une extrême simplicité, dans une langue souple, sûre, ample et pure. C'est tout. Et c'est un très beau livre. — S. P.

Histoire illustrée de la littérature espagnole, par *Robert Larrieu* et *Romain Thomas;* 16 × 21 cm, 500 p., 225 ill., cart. (Didier). — N'attendons pas, pour signaler un manuel aussi utile, qu'il existe au *Mercure* une rubrique de lettres espagnoles. On ne trouvera pas ici de larges développements critiques : la formule de la collection n'en comporte pas. Ce qu'on y trouve, c'est, dans le cadre d'un vaste tableau d'ensemble bien relié à toutes les influences exercées du dehors sur la littérature, une grande richesse de faits, de dates, de titres, d'analyses précises, nettement distingués (peut-être même fragmentés à l'excès). Les recherches y sont aisées et fructueuses. Instrument de travail précieux et efficace. — S. P.

Les Grands Maîtres de l'Humanisme Européen, par *Jean-Edouard Spenlé*, 12/19, 174 p. (Corrêa). — Dans ce livre sur l'humanisme européen, l'idée générale qui est une, se dégage de l'étude précise de six cas particuliers et caracté-

ristiques d'hommes qui, par leurs largeur de vue et leur immense désir de comprendre ont fait éclater les frontières. Mais combien différents, ces hommes! On regrette que les figures d'Erasme et de Voltaire se dégagent aussi faiblement auprès de celles de Gœthe, de Nietzsche, de Spitteler et de Rilke que l'auteur sent et connait en profondeur. Par sa remarquable clarté, la préface de Gaston Bachelard donne une sorte de mouvement à cette étude en nous permettant dès l'abord d'en sentir l'idée directrice. — A.-M. B.

Côté Jardin, mémoires d'un rat, par *Odette Joyeux*, 12/19, 265 p., 420 fr. (N.R.F.). — Ces mémoires ont une charmante fraîcheur. L'auteur a su traduire en mots, sans les abîmer, ses impressions de petite fille perdue dans ce monde de l'Opéra où elle apprend à danser. Sans vocation, sans ambition, elle est par là même perméable à toutes les sensations de mystère que peuvent apporter les couloirs, les lumières, les costumes et les mille artifices d'un grand théâtre où toutes les promesses s'ouvrent sur la tranche de décor appelée « côté jardin ». — A.-M. B.

La Chaleur des Autres, par *Jacques Cervione*, 12/19, 233 p., 460 fr. (N.R.F.). — Le premier roman de J. Cervione avait une qualité, et justement celle d'une certaine « chaleur » humaine. Celui-ci l'a perdue et sonne faux. — A.-M. B.

Les Paysans, par *René Jouglet*, 12/19, 217 p. (Les Editeurs français réunis). — René Jouglet, par son amour de la vie et de la nature, garde une fidélité bienveillante à ces années dures où il fut instituteur parmi les paysans. Sans amertume, sans rancœur, il nous retrace son apprentissage d'écrivain que sa pauvreté garde en contact avec la réalité. On y retrouve un peu du charme de ces deux écrivains, aujourd'hui presque oubliés, Erckmann et Chatrian. — A.-M. B.

Le Violon et la Croix, par *Christian Dédéyan*, 12/19, 257 p., 490 fr. (N.R.F.). — Un roman pour jeunes filles sensuelles désireuses de relever la médiocrité de leurs aspirations par du mysticisme dénaturé à l'eau de rose. M. Dédéyan se complait dans toutes les facilités. Si attendrissant que soit le mot « viole », pour les âmes sensibles, il n'est pas synonyme de « violon », de même que la magnifique idée de la communion des saints n'a jamais été, pour profane que l'on soit, synonyme de disparition des couleurs dans une douce fadeur. — A.-M. B.

POESIE

ŒUVRES POETIQUES par *Philéas Lebesgue* (Editions du Thelle); *LES ETOILES DANS L'ENCRIER* par *André Salmon* (Gallimard); *SUIVRE SA TRACE* par *Noël Ruet* (Points et Contrepoints); *GEOGRAPHIE SENTIMENTALE* par *M.-A. Daguet* (Bordeaux, Typographie M. Vettiner). — A l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire, les « Amis de Philéas Lebesgue » ont eu l'excellente pensée de rééditer le meilleur de son œuvre poétique en trois épais volumes où se trouvent réunis plus de sept cents pièces composées entre 1887 et 1950. Le romancier des *Charbons du Foyer* a tenu longtemps au « Mercure de France » les rubriques des lettres portugaises et néo-grecques, et ses travaux de linguiste, de philologue, et d'essayiste sont justement appréciés; mais c'est en qualité de poète qu'il a toutefois le plus de chances d'échapper à l'oubli.

Lebesgue est un authentique paysan de la Neuville-Vault en

Beauvaisis qui a passé la majeure partie de sa vie à cultiver la terre, et dont les poèmes rustiques écrits pour la plupart dans la solitude et le calme de la nuit, après les durs labeurs de la journée, rendent un son de profonde et puissante vérité d'où le songe ne semble jamais absent. Son lyrisme solidement humain est animé d'une force généreuse et lié, comme ceux de Whitman et de Verhaeren, à l'universelle harmonie des êtres et des choses. On doit aussi reconnaître combien son inspiration, à l'écart des modes passagères, a su garder une grâce naturelle et combien, en son abondance même, elle est demeurée pure; et il suffit d'écouter ce simple lied pour saisir aussitôt que les confidences de la tendresse et de la mélancolie conviennent autant à Philéas Lebesgue que les élans, les fougues et les vigueurs du verbe :

Je sais bien que je n'irai plus
T'attendre au coin de la prairie,
Ni sur la bruyère fleurie,
Ni sur le talus
Où croît l'ancolie,
Ni sous le buisson où l'oiseau pépie;
Je sais bien que je n'irai plus...

Mais je passe encore parfois
Près du petit bois
Où s'abrite le cimetière;
Mais je passe encore parfois
Auprès de la pierre
Où tu dors pour toujours :
Je m'arrête, et je sens se mouiller ma paupière...
Regret, jeunesse, amour...

Et ce n'est pas le moindre charme de cette poésie, chargée de tous les parfums agrestes, que de se rapprocher fréquemment de ces chansons populaires qu'aimait à entendre Gérard de Nerval, au cours de ses promenades à travers le Valois, et qu'il a recueillies, à la suite de *Sylvie*, dans ses admirables *Filles du Feu*.

●

Quoique je ne sois pas insensible aux modernes attraits d'ouvrages comme *Prikaz* et *Saint-André* où Salmon, créateur de la poésie nominaliste, a mêlé le fait divers au merveilleux et situé la réalité quotidienne en pleine inquiétude et en plein mystère, je n'hésite pas à leur préférer les cadences à la fois plus nostalgiques et plus rigoureuses du *Calumet*, du *Livre et la Bouteille* et de *Ventes d'Amour*. Le second de ces recueils, en particulier,

marqué par une âpre ironie et par un savoureux désenchantement, contient plusieurs sonnets d'une perfection rare et ce très beau *Costal l'Indien* dont l'acuité pénétrante égale celle de la *Sérénade des Sérénades* et des *Raccrocs* de Tristan Corbière.

Or nul poème ancien d'André Salmon n'est plus proche des cent trente-neuf pièces rassemblées aujourd'hui sous le titre curieusement littéraire des *Etoiles dans l'Encrier* et rythmées en vers traditionnels d'un métier accompli. Après tant d'audaces de style et de périlleuses aventures, ainsi qu'il nous le dit lui-même, le magicien des *Féeries* revient à ses premières amours et redécouvre cette chose irremplaçable qui s'appelle le chant. Et comme, depuis trente ans, il a combattu, brûlé, souffert et médité longuement sur les destinées de son art, ses récents octosyllabes ont gagné en accent pathétique et en substantielle densité :

Long ou court, voici mon hiver.
Loin de moi la sale faiblesse
De maudire si tout me presse
De venger les mépris d'hier.

Mon âme à Dieu, mon corps au ver.
Bien mieux qu'aux matins de jeunesse
J'ouvre les yeux pour qu'y renaisse
Le spectre ailé du printemps vert.

Le chêne parle et son obscure
Parole tremble au miroir d'eau,
Où, couché sur la terre dure,

Avec le compas du roseau
Je définis l'architecture
Et l'ornement de mon tombeau.

Les alexandrins de Salmon ne sont pas non plus à dédaigner, et je suis sûr que les quarante et un quatrains de *Séquence des Chapeaux*, où se montre une verve éblouissante, baroque et rimbaldienne, s'imposeront sans tarder à l'esprit de tous ceux qui goûtent les poèmes riches d'imprévu et de liberté dans une forme strictement classique.

A mesure qu'il avance en âge, Noël Ruet paraît de plus en plus se détacher du groupe fantaisiste et de l'influence de Tristan Derème dont sa poésie resta imprégnée pendant au moins deux lustres. Son dernier livre : *Suivre sa Trace* nous apporte un nou-

veau témoignage de ce détachement et nous prouve qu'il est un élégiaque de valeur et un tendre frère cadet de ce Fernand Séverin, Wallon comme lui, et qui fut en son temps un émule du grand lyrique de l'*Homme Intérieur*.

Un de nos écrivains les plus sensibles et les plus humains : Charles Vildrac, au cours d'un hommage rendu en 1950 à l'auteur de *Cercle Magique*, a écrit avec beaucoup de raison : « Alors que ne cesse de se manifester dans tous les arts un certain conformisme de l'absurde et de la déviation, l'œuvre de Noël Ruet est de celles qui affirment, par leur grâce et par leur frais éclat, l'harmonieuse continuité de la Poésie. » Grâce et fraîcheur, voilà bien, en effet, les deux qualités essentielles du poète de l'*Escarpolette Fleurie* et de *Suivre sa Trace*. Grâce et fraîcheur qui d'ailleurs s'accompagnent d'intensité lorsque Ruet nous montre à nu son cœur plus d'une fois blessé.

L'*Anneau de Feu* renferme une pièce à la mémoire d'Anna de Noailles, pleine d'émotion, et *Châteaux d'Enfance* une autre pièce encore plus émouvante dédiée au souvenir de Tristan Derème. Il faut mettre à côté d'elles et peut-être même au-dessus la récente élégie offerte par Noël Ruet à son ami ardennais André Payer dont l'inspiration présentait avec la sienne de sûres correspondances. En voici quelques vers d'une beauté déchirante et pure qui ne peut laisser indifférent :

...Payer, je me souviens de ce long jour mouillé
Où j'étais avec vous tout près de votre terre.
Le silence parlait aux bêtes des halliers.
Vous parliez au silence, à l'heure solitaire.
Nous marchions côte à côte et vous étiez heureux.
Le soir vint lentement, pacifique et peureux,
Avec les brouillards bleus, les bruits de la vallée.
Vous ne le saviez pas, le saurez-vous jamais :
Je vous ai dit ce soir des choses fraternelles.
Mon cœur s'ouvrait pour vous et mon cœur vous aimait.
Les oiseaux descendaient et refermaient leurs ailes.
Payer, ma vie, hélas! est faite de décombres.
Où sont tous mes parents, les meilleurs des amis?
Je vais en souriant à mon cortège d'ombres
Et vous l'avez rejoint et vous êtes parmi
Ceux qui furent ma paix, ma tendresse et ma foi.
Ils me sont plus réels depuis qu'ils m'ont quitté
Et je m'approche d'eux un peu plus chaque fois
Que la mort élargit son obscure trouée.

. . . .

●

M.-A. Daguet, qui habite, comme Jean Lebrau, un village de l'Aude, a débuté dans les lettres en 1934 avec *Ballades à Mi-Voix*, une plaquette de poèmes en prose, publiée au « Divan », où de frémissantes impressions de campagne s'unissent à de ferventes rêveries amoureuses. C'était là, sans être un recueil poussé à son point de perfection, déjà mieux que des promesses. Aussi quand, il y a deux ans, j'eus le plaisir de recevoir la *Douceur d'Aimer*, ne fus-je pas étonné d'y lire un assez grand nombre de stances remarquables sur les innocents paradis de l'enfance et sur les mystérieux orages de l'amour. Une des vraies femmes poètes de notre époque y chantait avec une aisance et un souffle hérités de la comtesse de Noailles; et son chant arrivait à me retenir, comme en se jouant, sous son charme toujours personnel et toujours attachant.

Géographie Sentimentale est de la même veine, bien que l'amour y soit maintes fois remplacé par la passion des voyages. M.-A. Daguet nous y entraîne jusqu'à Tunis, Alep et Damas dont elle sait rendre à merveille les enchantements en des sonnets d'un métier fort habile. C'est pourtant aux paysages de France que, le plus souvent, elle demeure fidèle, et c'est à eux que semblent aller ses préférences. Le Languedoc, l'Albigeois, le Roussillon, la Provence, la Savoie, l'Alsace, la Normandie, la Bretagne et la Touraine passent tour à tour devant nos yeux, et la poétesse de *Géographie Sentimentale* trouve pour les célébrer des accents heureux et dignes de louanges. Mais, cependant, rien n'est mieux évoqué dans cet ouvrage que cette ville imaginaire :

Elle est où vous voudrez, très proche ou très lointaine,
Cette ville inconnue où mon cœur est resté.
Elle enclôt tout le rêve en sa réalité,
Et nul ne sait combien elle est tendre et hautaine.

Elle a tout le passé chantant dans ses fontaines;
Ses pierres ont gardé le reflet des étés
Et ses fervents cyprès tant de grave beauté
Qu'au-dessus d'Ys-la-Belle est ma ville sereine.

Pour le front du poète et celui du guerrier
Ses jardins ont des murs odorants de lauriers
Près des bassins d'eau vive où la lumière danse,

Mais surtout ce bonheur indicible et profond
Qui fait battre le cœur ainsi qu'une présence
Longuement espérée, en qui tout se confond

Dans la sérénité divine du silence!

Ainsi voit-on les puissances du songe triompher en définitive chez M.-A. Daguet de toutes les peines et de toutes les joies de la vie réelle; et cela ne fait qu'ajouter à la particulière estime que j'ai pour son talent.

Philippe Chabaneix.

Hosanna sur le Sistre, par *Armand Godoy* (Grasset). — La réédition de ces poèmes sous le titre composé par un hémistiche de Mallarmé, s'imposait. Ce livre avait suscité un grand mouvement de curiosité, de sympathie chez les poètes et les musiciens lorsqu'il fut publié la première fois. Il n'a rien perdu de son pouvoir prestigieux, évocateur de songes et de mystères sensibles. Les œuvres de Bach, de Beethoven, Schumann, Chopin, Mendelssohn, Grieg, Debussy, Granados et les danses folkloriques de Cuba ne donnent pas lieu à des transpositions verbales ou à un commentaire qui risquerait d'être oiseux. Nous voyons simplement par l'évocation de ces grands noms, le goût personnel de Godoy et l'hommage qu'il rend à ces génies de l'humanité. La composition poétique reste intrinsèquement verbale et elle n'emprunte à la musique que ce qui peut lui revenir en propre : l'alternance des cadences plagales avec les rythmes plus rapides et la diversité des timbres par le droit approprié des mots et l'allitération d'ailleurs discrète. Mais la musique verbale est ici l'expression d'une rêverie toute intérieure que le poète traduit pour nous en symboles et en images où l'âme toujours s'exalte vers des présences invisibles et secrètes.

Le Porche ébloui, par *André Florent* (Points et contrepoints). — M. André Florent, qui est un historien précis et un romancier de qualité, demeure toujours un poète sensible et profond, d'une inspiration jamais abandonnée mais toujours contenue dans les bornes de la claire raison et qui se traduit en chants mesurés dont les souples cadences se réfèrent à la prosodie la plus rigoureusement classique. Le poème qui donne son titre à l'ensemble du recueil est ici le symbole de la conscience du poète qui s'ouvre sur la création et s'émeut devant la beauté du monde dont il essaye de retenir dans les arcanes des mots assemblés selon la loi souveraine des rythmes et des timbres ce qui mérite de durer. Cette poésie d'impressions directes recrée les paysages selon la couleur d'un état d'âme. Confidences discrètes où le sentiment se transpose dans l'universalité des formes, cette poésie nous touche par sa sincérité d'accent et la noblesse de son inspiration qui témoignent hautement de la profonde vie intérieure du poète. Les deux dernières parties du recueil sont d'une inspiration plus familière. Nous sommes plus séduits d'ailleurs par les cinq derniers poèmes qui sous la forme de chansons expriment à travers le ton populaire des sentiments délicats, que par les poèmes de la deuxième partie dont la fantaisie et le ton ironique tombent trop souvent dans le prosaïsme et la facilité.

Diurnal de l'Amitié, par *Jean Perrin* (André Bureau, Tournan-en-Brie). — Les poèmes qui forment ce nouveau recueil de M. l'abbé Perrin dont nous avons ici même signalé *Le promenoir des Anges*, *Notules des Iles de lumière*, *la colline d'Ivoire* se présente sous une forme liturgique, ainsi que le fait pressentir le titre. Il s'agit en effet ici beaucoup plus de cadences qui semblent traduites directement des proses du bréviaire et des neumes du chant grégorien que de vers écrits dans la tradition classique. Mais un rythme très particulier se dégage de ces formes d'apparences brisées et dont l'unité musicale est très nettement perceptible par le retour régulier, comme dans l'antienne. Ici le rythme est tout à fait indépendant de la stricte mesure syllabique. Il y a là une recherche fort savante et qui donne à ces poèmes un ton particulier dont l'originalité séduit et le mouvement entraîne. Ce cantique à l'amitié qui exalte l'absolu renoncement à soi dans l'amour de la créature fraternelle est bien dans le sens de l'enseignement évangélique. Tu aimeras ton prochain comme toi-même pour l'amour de moi, dit le Seigneur. Et c'est bien cet amour unique du Dieu vivant qui se traduit ici par le don entier de soi-même et le renoncement pour le bonheur et l'exaltation de l'âme élue.

Attente, par *Jehan Mousnier* (Lacoste). — Le goût de l'aventure maritime et le regret des pays abandonnés, et surtout de Paris se partagent le cœur du poète voyageur. Son livre sensible où se découvre une sensualité généreuse que la délicatesse des sentiments exprimés refoule en arrière-plan, témoigne de dons excellents. Ces pièces écrites en vers réguliers atteignent par la simplicité du ton, la grâce et l'aisance, l'apparence de la spontanéité. Il y faut beaucoup d'art. Certes, quelquefois on regrettera certains prosaïsmes comme dans la pièce intitulée « Hymne au soleil » où la joie sans doute se manifeste en rythmes rompus comme une cascade de rire, mais où les épithètes sont banales et manquent d'accent. Les pièces comme le petit poème intitulé « Samedi minuit » en leur simplicité directe d'expression, la sobriété du trait, sont au contraire d'une très haute qualité et vont fort loin. C'est dans ce sens que M. Jehan Mousnier devrait travailler à raffermir son style par un choix plus exigeant de l'expression.

Tant que la lumière monte, par *Jules Minne* (Collection des Iles de Lérins). — Edité dans cette précieuse collection des Iles de Lérins qu'Henri de Lescoët dirige avec tant de pertinence et de goût, ce petit livre de Jules Minne nous a profondément ému par le ton direct et simple du drame profond qu'il exprime. La perte d'un jeune enfant inspire ces poèmes de tendresse et d'ardeur et qui dépassent, par le prolongement de la pensée dans le mystère cosmique la plainte ordinaire et personnelle. Point de révolte ni de cris inutiles. Mais le souvenir de ce regard pur comme le ciel, ce regard d'avant le péché, ouvre des perspectives rédemptrices à ce monde voué aux désastres charnels. La forme rigoureusement classique de ces poèmes leur évite les redondances et les développements superflus. Ici tout est réduit à l'essentiel d'une expression dépouillée, presque linéaire et cursive. Et cette sobriété de la forme donne à ces poèmes une grande puissance d'accent.

Poèmes inutiles, par *Alexandre Embiricos* (Editions Suzerennes à Genève). — Inutiles? Oui si l'on prend ce mot dans son sens purement pratique. Ces poèmes sont inutiles comme l'est immédiatement toute œuvre d'art digne de ce nom. La gratuité et le fait qu'elle est irremplaçable sont les deux caractères de toute œuvre d'art. Et le poème doit être en effet à soi-même sa propre finalité. Les beaux vers sans défaut que nous donne Alexandre Embiricos dans ce nouveau recueil nous enchantent longuement de leurs cadences souveraines. Ce chant continu exalte une pensée ferme qui s'articule selon d'harmonieuses proportions, lourdes de sens. Certes, on pense aux maîtres que s'est donné Alexandre Embiricos et au premier plan Moréas dont il connaît l'œuvre si complètement. Leconte de Lisle, Baudelaire, Régnier sans doute aussi par le côté décoratif et quelque fois funèbre de sa poésie sont les poètes qu'il a le mieux assimilés. Mais il a pris à ces poètes l'exemple du savoir-faire seulement, car l'originalité du poète demeure ici totale. Voilà un livre qui unit dans la force, la concision et la somptuosité de l'expression, la puissance de la dialectique grecque à la draperie du plus noble langage de France.

13 Feuillets, par *Roland Gyptis* (les frères Patin à Vichy). — Treize poèmes, sous ce titre simple et sans prétention, se présentent dans un livre magnifiquement orné de lithographies sensibles de Gérard Patin qui a su, chose si rare, donner un prolongement plastique à la rêverie du poète. En des vers d'une forme pure qui obéit aux exigences les plus rigoureuses de la prosodie régulière, Roland Gyptis exprime une sensibilité délicate et profonde. Les paysages, les objets suggérés, traduisent des états d'âme où nous retrouvons le chemin de nos propres songes. Ainsi le poète qui accuse d'un trait net et aigu, à travers les nuances sensibles d'un impressionnisme sans mièvrerie ni préciosité, une notation psychologique qui va loin dans la connaissance du cœur humain, nous tend ce miroir profond où nous retrouvons les reflets d'autres vies.

Visages de l'étranger, par *Pierrette Sartin* (« Caractères », Bruno Durocher, éditeur). — Pierrette Sartin dont nous avons souvent entretenu nos lecteurs poursuit à travers tous ces visages la recherche d'elle-même et de sa vérité qu'elle avait d'ailleurs déjà découverte dans sa vocation spirituelle où son introspection poétique devait la conduire vers ce Dieu personnel en qui se résume l'amour. Mais cette âme ardente, en ce nouveau livre tourmenté, dans la confusion du monde actuel, se bat contre les fausses apparences. C'est le combat avec l'Ange. Ces différentes formes de nous-même que nous restituent

dans un présent toujours en mouvement, les souvenirs de notre passé le plus lointain ou le plus proche finissent par nous rendre à nous-même étranger, et c'est peut-être dans ce que les autres nous ont pris de nous-même ou que nous leur avons donné que demeure le plus vrai de notre conscience profonde. Ces poèmes dont les grands vers martelés ont la cadence même des battements du cœur ont un accent pathétique rarement atteint.

Fantasques, par *Edouard Laporte* (Imprimerie Sully, Roanne). — Treize poèmes et un conte. Le conte n'a de rapport avec les poèmes que par un ton de fantaisie un peu amère et pitoyable, mais nous avons pris plaisir à la lecture de ces lignes rapides et précises où l'humour cruel va beaucoup plus loin que le prétexte et l'argument. C'est en quoi ce conte trouve tout de même sa place dans un recueil de poèmes puisqu'il n'interrompt pas la songerie du lecteur et la conduit au contraire en des chemins nouveaux.

Les poèmes, dans un ton familier qui n'est jamais vugaire, trouvent prétextes de réalités très concrètes pour exprimer sous le masque de la fantaisie des sentiments très personnels. Et si le poète rit des autres, il ne s'épargne pas lui-même et son ironie s'exerce contre son propre cœur que l'on sent, derrière la fiction, si sensible et un peu amer. Ce livre nous touche par tout ce qu'il nous découvre de pensées secrètes qu'un rire faux trahit parfois.

Feux et Lumières, par *Jean Loisy* (Points et Contrepoints). — Jean Loisy qui dès ses premiers livres s'était révélé comme un poète extrêmement doué, depuis la publication des Nocturnes et de Poésie brève s'est placé au premier rang des poètes de sa génération fidèle à la tradition classique. Ce nouveau recueil affirme davantage encore sa maîtrise dans un art entre tous difficile. Il aborde dans *Feux et Lumières* les grands thèmes de la destinée et du mystère humain. Le spectacle du monde actuel, le désordre, le déchaînement des guerres, de la haine et des égoïsmes exaspérés, lui inspirent des accents magnifiques de révolte et de force virile. Mais s'il juge et garde toujours le contrôle de sa sensibilité, en quoi il se montre d'esprit autant que de forme, un classique, il domine sa colère et sa propre souffrance. Son chant s'exalte et puise dans le tourment du monde et la propre douleur du poète, la force de croire et d'espérer. C'est l'amour rédempteur qui triomphera sous les dernières espèces et le livre s'achèvera sur une sorte de cantique des cantiques qui s'épanouit dans une apothéose de lumière sur la montagne.

Dans ces poèmes d'un souffle puissant, d'un mouvement irrésistible, les images se superposent, s'imbriquent et donnent une extraordinaire sensation de réalité colorée. Jean Loisy sait prêter une jeunesse nouvelle aux mots de tous les jours et la force concrète de sa poésie donne aux résonances métaphysiques de sa pensée une force persuasive d'autant plus pressante. Cette poésie si chargée de sens reste d'abord un chant et c'est par sa puissance d'incantation qu'elle requiert les sens et l'esprit du lecteur.

JEAN POURTAL DE LADEVÈZE

CINÉMA

DEUX SOUS D'ESPOIR. — Gavin Lambert, peut-être le critique avec lequel le *Mercure* soit le plus souvent d'accord, salue dans *Deux sous d'espoir* une délicieuse et fraîche comédie, et un auteur qui pourrait être, demain, un grand cinéaste. André Bazin voit dans le même film la gloire d'un genre italien qui, décidément, se perpétue (mais les Anglais déçoivent, dit-il). Jean-Louis Tallenay opine que l'œuvre prolonge, sans référence explicite, la jeune tradition cinématographique de la générosité chrétienne. Est-ce tout? C'est beaucoup, mais il s'en faut que ce soit tout. Car *Deux*

sous d'espoir est encore le film lauréat du festival de Cannes, *ex æquo* avec l'*Othello* de Welles. Quand j'aurai ajouté que, de l'œuvre précédente de Renato Castellani, *Primavera,* j'avais gardé un souriant souvenir, on comprendra que je me faisais fête de voir à mon tour *Deux sous d'espoir.* A la première image, le mouvement affectueux de la caméra enveloppe comme un manteau une commère lyrique, édentée, mafflue. Une mémorable image, suivie d'un film qui était peut-être à faire.

Dans un village proche de Naples et jouxtant le Vésuve, Carmela, une toute jeune fille, a jeté son regard de feu sur Antonio, démobilisé de la veille. Carmela est la fille de l'artificier, c'est-à-dire d'un homme dont l'état social inspire le respect. Il s'oppose au mariage de sa fille avec un jeune homme promis à un demi-chômage chronique. Antonio doit donc, pour épouser Carmela, trouver du travail. Mais c'est une entreprise désespérée, car le peu qu'il gagne sert à faire vivre mère et sœurs, engeance qui piaille et chaparde. Entreprise, de plus, que compromet l'intempestivité de Carmela elle-même, chaque fois que l'espoir pointe. Il l'épousera tout de même, après l'avoir dénudée sur la place du village, le jour du marché, pour marquer publiquement qu'il n'est pas un coureur de dot. A leur établissement, proclame-t-il, Dieu pourvoira, puisqu'il les a mis au monde. Peut-être. Le plus court résumé fait une histoire sans génie, mais d'une assez convaincante simplicité, sous la réserve qu'elle soit nourrie de tout le détail nombreux et significatif qui fera sa texture et lui donnera un ton. A cela, justement, les Italiens savent pourvoir, d'habitude. Ils n'ont, en comparaison avec la vie d'autres cieux, qu'à se baisser pour ramasser du pittoresque, et ils font co-habiter, souvent, trois, cinq, jusqu'à huit scénaristes. Sur ce générique-ci, je n'en trouve que deux, outre Castellani lui-même. Ces trois auteurs n'ont pas fait de mauvais travail. L'invention fourmille; les traits, sur le papier, paraissent bien observés; le récit, tout mal ficelé qu'il soit, va bon train. Restait à faire un film.

Ce n'est pas un film : c'est un scénario illustré. Vingt fois je me suis pris à regretter la hâte indigente du récit par l'image qui esquisse scène sur scène sans en poser, ni construire, ni achever aucune. C'est patent, constant, troublant aussi, venant de l'auteur de *Primavera* où presque tout était brossé et conduit d'une main ferme, et l'ensemble comme le détail. Nous devons, je crois bien, regarder ce désastre sur pièces pour commencer d'y comprendre quelque chose. La scène de la double confession par laquelle le curé négocie un accord entre futures belles-mères est parmi les moins mal venues : mais on imagine le

surcroît de pittoresque et de piquant qu'y eût apporté Autant-Lara. Celle où Antonio gagne quelques sous à tirer les carioles « par un chemin montant, sablonneux, malaisé » eût été enlevée, par René Clair, dans un mouvement de ballet, et Tati en eût tiré un mémorable effet de comique : Castellani la dépêche en deux pauvres images qui mettent à peine en appétit. Celle de la fin — le déshabillage sur la place du marché, avec les marchands qui offrent aux amoureux, celui-ci une robe, celui-là des chaussures — n'a ni ampleur ni résonance, et Renoir, dans sa première période, en eût fait un plantureux morceau de bravoure. Celle, dans l'avant-dernière séquence, où les fiancés hésitent, à la porte d'un hôtel, jusqu'à ce que le jeune homme entraîne sa promise loin de la tentation, on imagine le parti pathétique et discret qu'en eût tiré David Lean : ici, elle est tout juste indiquée. Les interpellations ironiques adressées à Carmela, du haut d'une colline, par une bande de filles, et Carmela qui, de la vallée, leur retourne le quolibet : voilà une autre scène encore dont les images, les images et le son, trahissent en partie la savoureuse bonne intention. Et de même pour la prise de cheveux entre Carmela et la patronne d'Antonio, à Naples, dans la cabine de projection : c'est à peine si l'idée du contrepoint sonore est utilisée. Et de même toujours des anciens cochers qui, ayant fondé une coopérative pour l'exploitation d'un car, prétendent tous au rôle d'inspecteur, et tous arborent la casquette afférente à cet emploi recherché. C'est cette fois le Blasetti de *Quatre pas dans les nuages* qu'on eût aimé savoir en charge de la réalisation. Cette insuffisance laisse évidemment perplexe, venant de Castellani, un moins de quarante ans, mais un déjà vieux routier, et dont un film au moins affirme le haut talent. Or, elle est omniprésente, et je pourrais prolonger l'énumération. La première explication qui vienne à l'esprit, c'est que l'auteur a failli au petit héroïsme qu'il faut pour sacrifier de bons épisodes en surnombre. Ainsi, contraint de condenser la narration dans de trop étroites limites, aurait-il dû laisser s'imposer à lui, malgré lui, cette indigence effilochée et piaillarde. Première explication qui n'est certes pas du tout à rejeter, mais ne rend pas encore compte de l'ampleur de la défaite. Ne nous attardons pas sur l'indigence, presque proclamée comme un titre de gloire, des moyens matériels, et donc de la technique, photographie en première ligne. En d'autres occasions, d'autres s'en sont accommodés, et Castellani lui-même. Il est arrivé même — exemplairement, dans *Rome, ville ouverte* — qu'elle serve plutôt le sujet. Nous devons donc chercher ailleurs. Si nous nous arrêtons à la

méthode, c'est celle, itinérante, d'un tournage échelonné, sauf erreur, sur plus de quatre mois, le directeur recrutant les comédiens sur place, au gré des physionomies. On sait bien qu'elle est courante en Italie. Mais, surpris qu'elle ait merveilleusement réussi quelquefois, on ne s'était guère avisé qu'elle pût engendrer aussi un désastre, après tout, assez naturel. Les comédiens improvisés sont certainement pour beaucoup ici dans la faiblesse de l'œuvre. Il y a d'abord une erreur centrale. C'est d'avoir donné le rôle d'Antonio à un garçon qui promène dans le film, plutôt que la démarche, le regard, la passion concentrée et contenue de l'amoureux, une indifférence satisfaite. Je ne crois pas du tout que ce jeune homme soit dépourvu d'aptitudes pour le cinématographe. Mais qui ne l'imaginerait mieux à l'aise dans un rôle de farceur, ou en chef de bande? Tel qu'il est, il ôte beaucoup de crédibilité à ce film, et lui interdit les hautes qualités d'émotion qu'il ambitionne et qui seraient sa justication ultime. Or, l'unique raison d'être du recrutement extra-profesionnel — en dehors, bien entendu, de l'étroitesse du budget —, c'est de découvrir ces talents naturels qui, dit-on, abondent en Italie, et qui ajoutent, à un certain comportement dans une certaine situation, la plus brûlante présence. Mais aucune théorie qui tienne, face à la théorie des œuvres. L'interprète du *Voleur de bicyclette* gagne absolument la partie; celui de *Deux sous d'espoir* est en dehors du jeu. Quant à la toute jeune fille, sa partenaire, le mieux qu'on en puisse dire, c'est que Castellani lui a imposé, ou dérobé, quelques moments de sauvagerie naturelle. Les silhouettes? S'il entre une part de loterie dans leur choix, et si certaines exercent médiocrement une fonction de remplissage, reconnaissons pourtant que Castellani, dans l'ensemble, se tire mieux d'affaire avec elles : la mère d'Antonio (c'est elle que j'ai dépeinte, parlant de la première image) s'impose avec un naturel qu'aucune composition n'eût égalé, et le sacristain pourrait bien être l'un des quatre ou cinq niais les plus savoureux de tout le cinéma. Pour ces deux seconds rôles, il sera beaucoup pardonné à Castellani.

Le personnage du curé fournit la transition pour aborder ce que les certifiés d'études nomment obstinément le fond. Il est à la fois replet, placide, brusque, rusé et bonne âme, bref le portrait même de l'abbé Pellegrin, le héros de *Mon curé chez les riches*. Il fait une espèce de situation à Antonio, lui confiant le proconsulat sur les cloches et salades, et Antonio pourra de la sorte procurer des draps à sa sœur, qui a fauté. Mais Antonio a besoin, en outre, de se procurer des meubles, pour épouser Car-

mela. Il se les procure de nuit, à Naples, en collant des affiches communistes, ne voyant pas mal à garder la foi de jour, quitte à préparer, à quelques heures et kilomètres de là, le grand soir avec ses épousailles. Le curé, l'apprenant, le flanque à la porte. Soit une formule d'esthétique sociale guère plus élevée que celle de *Don Camillo*, que Jacques Doniol-Valcroze résume joliment : « Trois coups de bâton sur les communistes, deux coups de bâton sur les curés ». Ainsi, de même que la jeune école transalpine risque de tourner au désolant amateurisme quand l'auteur domine mal sa multiple matière, de même ses thèmes les plus chers et les plus justement célébrés — la curiosité du prochain, l'amour du prochain — peuvent-ils céder aux poncifs qui sont leur envers, quand le même auteur ne vise plus guère, comme ici, qu'au contristant pittoresque d'une anti-saga.

Je suis bien fâché de ne point apprécier ce film que je m'étais promis d'aimer. Bien fâché aussi, de me trouver seul face à des amis dont l'opinion, d'ordinaire, ne diffère de la mienne que par ces détails qui rendent compte des menues différences entre les hommes et sans lesquelles la vie manquerait de sel. Pourtant, s'il m'arrive, certes, de n'être point trop assuré de ce que je pense d'un film ou l'autre, ce n'est point le cas cette fois. J'irai plus loin. Je crois qu'en appel, ce film s'effondrera. Puisse-t-il alors, tombant de si haut — après la consécration cannoise et la déconcertante approbation des meilleurs critiques — faire beaucoup de bruit dans sa chute. Car il serait fâcheux de laisser croire à nos amis italiens qu'une œuvrette qui cède par endroits à la vulgarité de l'inspiration, dont pas une scène n'est faite, dont on ne peut isoler aucune image, la première exceptée, prolonge la gloire du néo-réalisme. Qu'ils veuillent bien prendre garde que celle-ci, une fois que tout est dit — ce n'est pas dit par un ennemi, mais par un admirateur — n'est fondée que sur une demi-douzaine d'œuvres d'une universalité, d'une proximité bouleversantes. Il serait mal que le *Voleur de bicyclette* ouvrît la voie à beaucoup de films comme celui dont on vient de rendre compte avec tristesse.

Jean Queval.

Subida al cielo. — Imaginez un auteur doué, plein d'amertume pour la stupide façon qu'ont les hommes de vivre, et dont l'œil voit toujours autre chose que l'œil d'autrui. Imaginez qu'il accepte d'écrire un plaisant petit roman de commande sur un canevas un peu lâche, et qui ne doive offenser personne. Mais une condition est attachée à cette commande : c'est qu'il la signe. Il bâcle son attaque. Il oublie de nouer divers épisodes, oublie un peu l'héroïne en cours de route, démarque quelques anonymes. Bref, s'ennuie ferme. Puis,

par l'humeur — parce qu'il est plus agréable de ne pas s'ennuyer, parce qu'il a rencontré la femme de sa vie, ou peut-être pour prendre sa revanche sur cette commande —, environ le milieu, il écrit un morceau de bravoure (dans le film : *La séquence du rêve*). Il lui arrivera encore de s'attacher à un épisode ou l'autre (dans le film : la jeune femme qui, satisfaite, tourne le dos à son soupirant, sans prétendre à l'alibi romanesque). Mais surtout, cette plaisante anecdote — au total prestement enlevée et sans prétention aucune — laisse transparaître son involontaire, son indélébile trame grise, et la querelle que l'auteur entretient avec la stupidité des autres hommes. C'est de la sorte, je crois, qu'il faut comprendre le second film mexicain de Bunuel.

Mandy. — J'attendais avec impatience la troisième œuvre d'Alexander Mackendrick, peut-être le plus doué des jeunes réalisateurs britanniques (*Whisky à gogo*, *L'homme au complet blanc*). Mandy est une enfant sourd-muette. Le père veut la préserver du monde extérieur, la confier à ses propres parents et à une vieille nurse. La mère veut qu'elle soit rééduquée dans une école spécialisée. Tout ce qui touche à la révélation faite aux parents, à Mandy elle-même, aux autres enfants, à la rééducation, est sensible, fort, parfait. Là-dessus, un roman médiocre. En outre, la musique est presque entièrement inutile; la narration traîne et vacille après la première moitié, pour s'aplatir dans la convention. J'ai espéré en un grand film, pendant une demi-heure.

Quand les vautours ne volent plus. — Harry Watt prolonge le style documentaire en se choisissant comme l'animalier de l'empire britannique. Il n'a retrouvé ni la simple ampleur du sujet ni la fraîcheur des *Overlanders*. Mais cette histoire de la constitution d'une réserve de fauves au Kenya, inspirée de l'authentique, touche. La photographie est admirable, et il n'y a pas de chiqué. L'anecdote humaine est plausible, sans être tout à fait assez effacée.

Bataille pour l'Atlantique. — T. V. Muller est ce réalisateur norvégien qui collabora avec Jean Dréville, pour la *Bataille de l'eau lourde* dont Jean Marin écrivit le scénario. Cette fois, il raconte seul l'histoire authentique d'un navire norvégien à Dakar, en 1940. L'équipage même a repris du service pour le tournage du film. C'est honnête et méritoire. C'est même assez émouvant dans le parti pris de sobriété. Mais un tout petit peu ennuyeux tout de même, non?

Seuls au monde. — René Lefèvre a écrit le scénario et joué le principal rôle de ce film, réalisé par René Chanas, avec Madeleine Robinson, sensible et sobre, pour vedette féminine. Pour sujet : une institution qui rend tous ces inestimables services que ne rend (peut-être) pas l'Assistance publique. Les enfants sont géniaux, c'est connu. On ne voit pas pourquoi ce film n'a pas obtenu le même succès que *L'école buissonnière*.

Les bas-fonds de Mexico. — Sauf le cas Bunuel, le cinéma mexicain n'a décidément produit aucune grande œuvre depuis *Maria Candelaria*. La catastrophe qu'est ce mélo, réalisé pourtant par Emilio Fernandez, le premier metteur en scène du cru, rend un son mortuaire. L'admirable Figueroa peut bien déployer toute sa virtuosité photographique. Elle ne sert qu'à souligner la provocante insanité de l'anecdote.

L'écran démoniaque. — Mme Lotte H. Eisner a vécu de l'intérieur la glorieuse période du film allemand. Elle possède aussi bien les décors, qui sont la clé de l'expressionnisme, que l'arrière-plan philosophique, qui est, outre-Rhin, l'inéluctable infrastructure du cinéma. On est prié de ne trouver aucune malveillance dans ce rapprochement entre Kant et l'escalier. Outre le texte, toutes les illustrations définissent ainsi le sujet. Le livre, solide, averti, intelligent, est indispensable au spécialiste et utile à l'honnête homme. S'il a un peu l'air d'une expédition archéologique, ce n'est pas la faute de Mme Lotte Eisner. On ne lui fera qu'un reproche. C'est d'avoir sous-titré « panorama du film allemand » un livre qui, à quelques pages assez méprisantes près, au début et à la fin, est consacré, en réalité, à la période glorieuse, celle qui va de 1918 au parlant. Un véritable panorama du film allemand appellerait aussi l'étude des périodes de vaches maigres, qui ont leur signification. Mais sur son sujet propre, Mme Aisner est inégalable et révélatrice (*Editions André Bonne*, collection *Encyclopédie du cinéma* dirigée par André Fraigneau).

Le cinéma devient un art (la première guerre mondiale). — Pour

mémoire, le troisième tome de l'*Histoire générale du cinéma* de Georges Sadoul porte le titre : *Le cinéma devient un art.* Ce troisième tome est divisé en deux volumes. Le premier volume (1909-1914) a fait l'objet d'une récente chronique du *Mercure.* Voici le second (1914-1920). Que n'y a-t-il cinquante mois dans l'année! On pourrait alors rendre en chaque occasion pleine justice à la monumentale entreprise de l'auteur sans injustice pour le cinéma comme il va. Mais il n'y aura que douze mois, cette année encore. On ne peut que signaler ce second volume sous les espèces d'une note, avec des regrets d'autant plus sincères qu'on aurait aimé chercher une querelle ou deux à cet auteur. Cette fois : le déclin de la production française; Chaplin, Mack Sennett, Griffith; Sjöstrom et Stiller; le cinéma de Kévrensky et des Soviets; Gance, Delluc, L'Herbier; l'expansion d'Hollywood. Les mêmes grandioses qualités s'accompagnent des mêmes irritants petits défauts. Les conclusions politiques qu'on attendait encore sont enfin articulées, selon le plus simple schéma marxiste. Sadoul cite Lénine sur les chemins de fer, précisant que le propos s'applique au cinéma. Voici la traduction (il y aurait beaucoup à dire, pour et contre, mais le *Mercure* n'est pas le lieu) :

« La production des films paraît une entreprise simple, démocratique, naturelle, civilisatrice. Telle elle apparaît aux yeux des professeurs bourgeois que l'on paye pour masquer la hideur de l'esclavage capitaliste, ainsi qu'aux yeux des philistins petits bourgeois. En réalité, les liens capitalistes qui rattachent par mille rets ces entreprises à la propriété privée des moyens de production ont fait des films un instrument d'oppression pour *un milliard d'hommes* (colonies et semi-colonies), c'est-à-dire pour plus de la moitié de la population du globe, et pour les esclaves salariés du capital dans les pays civilisés. »

Cahiers du cinéma, n° 14. — Roger Régent, une « petite histoire des Ursulines dans la grande histoire du cinéma » qui est le texte d'une causerie radiophonique instructive et plaisante. — De Louis Chavane, la naissance de la *Fédération Internationale des auteurs de Films*, à Cannes 52. — Des notes de McLaren sur l'animation stéréographique. — Une rapide étude de Jean Myrsine sur Gene Kelly (il est bien que la jeune critique française consente enfin à regarder la comédie musicale de plus près). — Une première lettre de Londres de Garin Lambert.

Revue Internationale du Cinéma, n° 12. — Numéro consacré à la technique, dans une perspective d'avenir, et principalement rédigé par des techniciens. Les techniciens sont d'imperméables maniaques. Mais on peut pécher. En outre, une pertinente étude d'Amédée Ayfre sur « le cinéma « grandiose » et l'esprit religieux », et des notes inquisitrices du père Lunders sur le film et l'enfance.

Sight and sound, juillet-septembre. — Décidément le meilleur périodique. Trois études intelligentes et substantielles : Stanley Kramer (Penelope Houston); Shakespeare filmé (Henry Raynor); poésie de la comédie musicale (Douglas Newton).

Sélection de films pour la jeunesse. — Le *Comité National du Cinéma d'Enseignement et de Culture*, branche française du *Comité International du Cinéma Educatif et Culturel*, « groupe, en dehors de toutes considérations politiques, confessionnelles ou professionnelles, des associations et personnalités ». On croyait à un mythe. Or, ce comité vient de faire œuvre utile en établissant une *Sélection de films pour la jeunesse.* Il s'agit d'une première liste portant sur les films qui ont obtenu leur visa d'exploitation en France de mai 1949 à 1951. Les films sont rangés en dix-huit catégories (biographies, moyens de communication, nature, etc.), et affectés d'une cote qui situe l'âge auquel ils conviennent (moins de sept ans, sept à dix ou onze, onze à quatorze, au-dessus de quatorze). Ce défrichement est indispensable en attendant le plus grand essaim des ciné-clubs de jeunes. L'adresse du Comité : 33, rue Jean-Goujon, Paris (8e).

Choix des ciné-clubs. — *Radio-Cinéma* a interrogé les ciné-clubs sur leurs préférences. Les résultats de ce referendum amuseront peut-être quelques lecteurs du *Mercure :*

1 : *L'enfance de Gorki.* — 2 : *Citizen Kane, Enfants du paradis.* — 4 : Courts métrages de Chaplin, *Donnez-nous aujourd'hui, Jour de colère.* — 7 : *Cuirassé Potemkine, Opéra de quat'sous.* — 9 : *Brève rencontre, Dames du Bois de Boulogne, Jeanne d'Arc, Jour se lève, Million, Ombre d'un doute, Visiteurs du soir.* — 16 : *Au cœur de la nuit, Corbeau, Kermesse héroïque,* courts métrages de Painlevé. — 20 : *Espoir, Grande illusion,*

Partie de campagne, *Règle du jeu*, *Tabou*, *Sang d'un poète*, etc.

« Septième art. » — « Eppelheim. Le cinéma présente *Eve et le docteur pour femmes*. Mardi, projection réservée aux femmes; mercredi, séance pour les hommes; jeudi, séance pour les deux sexes mais avec séparation des sièges » (*Rhein Neckar Zeitung*, 22 juillet 1952). — « Max Glass, après avoir terminé *Le chemin de Damas*, va tourner *Raspoutine* » (Les journaux). — « L'année a été mauvaise. La lutte contre la fiscalité n'a pas marqué de progrès, les salaires ont dû être augmentés » (Extrait du « rapport moral » de M. Vaccon, présenté au congrès de la *Fédération Nationale des Exploitants* à Marseille). — « Si certaines femmes attirent les hommes », affirme Marilyn Monroe, « ce n'est pas le fait du hasard, mais parce qu'elles savent s'y prendre. C'est une erreur de croire qu'il suffit de bercer l'homme de sourires enjoleurs. La femme doit aussi payer de sa personne, au sens figuré naturellement » (Echo publicitaire communiqué par la *20th Century Fox*).

MUSIQUE

REFLEXIONS SUR LA MUSIQUE DE BALLET ET SON EVOLUTION DEPUIS RAMEAU. — La venue du New York City Ballet, puis la reprise des *Indes galantes* à l'Opéra, nous amènent à considérer l'évolution de la musique de ballet depuis le XVIIIe siècle; ou plutôt, car ceci nous entraînerait trop loin, à tenter de nous rendre compte des changements survenus dans le goût, variations dont la musique est le reflet. Si, à l'origine, le chant ne se sépare point du geste, et si la danse est, pour ainsi dire, le complément naturel de la musique, les deux arts jumeaux parurent suivre chacun sa route à mesure que la civilisation se compliqua; mais, à la vérité, il n'y eut jamais divorce, non pas tant parce qu'on ne s'avisa point, jusqu'en ces dernières années, de danser sans musique, qu'en raison de l'origine commune des deux arts du mouvement. Mais il advint que la musique de danse, étroitement subordonnée à sa destination, fut délaissée des compositeurs sérieux et trop souvent abandonnée à des musiciens sans génie ni talent. Il ne faudrait pas trop généraliser cependant : on sait quelle délicieuse musique de danse Mozart a donnée à des bals publics viennois, et il s'en faut que les valses des Strauss père et fils soient méprisables. Seulement, s'il est vrai que Beethoven ne dédaigna pas d'écrire *Les Créatures de Prométhée*, les chorégraphes parurent se soucier de moins en moins de l'originalité, de la qualité artistique des partitions sur lesquelles ils construisaient leurs enchaînements de pas. Il n'y a rien de plus plat, rien de plus affreusement vide que la musique de certains ballets du milieu du XIXe siècle; *Giselle*, pur joyau des ballets romantiques, se danse sur une musique d'Adolphe Adam que l'on dirait volontairement

empêtrée dans la vulgarité, bien qu'elle soit, par instants, construite sur des thèmes qui méritaient certes un meilleur sort. Certaines variations de Minkus que l'on danse encore (car elles offrent aux ballerines des rythmes bien marqués et tout à fait propres par leurs oppositions et leur alternance à faire valoir leur virtuosité), semblent avoir plutôt été écrites pour faire tourner des manèges forains que pour faire évoluer des étoiles sur le plateau d'un théâtre d'art. Nous sommes loin avec ces musiciens des ballets de Rameau dont les airs de danse sont de purs chefs-d'œuvre, des ouvrages dont la distinction formelle, l'élégance de l'écriture s'appuie sur la science harmonique et la qualité de l'instrumentation. Tout au long du XIX[e] siècle, la musique de ballet alla s'avilissant jusqu'au moment où Delibes, avec *Coppelia*, la *Source* et *Sylvia*, la releva de sa chute et montra qu'il était possible de satisfaire aux exigences des chorégraphes sans cesser pour autant d'être bon musicien, sans renoncer à faire œuvre d'artiste. André Messager sut écrire lui aussi des ballets qui ont le même charme et la même valeur que ses ouvrages lyriques. Et *Namouna* (1882) est un pur bijou, qui suffirait à la gloire de Lalo.

Un peu plus tard, surtout après que les Ballets de Diaghilev eurent suscité à travers le monde un engouement si vif pour la danse, on s'avisa de danser sur des poèmes symphoniques, sur des symphonies qui n'avaient pas été spécialement écrits pour cet objet. Tout parut « dansable » aux intrépides chorégraphes. Et les musiciens revendiquant de leur côté une liberté d'écriture que ne leur laissaient pas les anciennes méthodes de collaboration étroite avec le chorégraphe, asservissant la composition à la carrure, secouèrent le joug et remirent entre les mains du maître de ballet de jolis monstres, tout pleins de charmes pour l'oreille, mais rebelles à une interprétation plastique. On en pourrait citer des douzaines, comme on pourrait dresser une interminable liste des pièces classiques de Bach, de Mozart, de Beethoven, fort peu propres à cet objet, qui se trouvèrent tout à coup transformées en musique de ballet. Tout Chopin, naturellement, y passa, en dépit du *rubato*; et les *Nocturnes*, et les *Impromptus*, joints aux *Valses*, aux *Mazourkas* et aux *Polonaises*, devinrent ballets et prirent possession des théâtres. La *Symphonie* de Franck eut le même sort; et les *concerti* de tout genre et de tous auteurs suivirent. Puis on s'attaqua aux ouvrages lyriques, que l'on transforma en ballets. Rossini apparut comme une mine inépuisable; Verdi céda *Il Trovatore* aux chorégraphes; on vit une *Carmen* devenue balle-

rine, et l'on vit aussi un *Tristan fou* dansant, — hélas — sur la musique même de Wagner, comme la gitane dansait sur la musique de Bizet.

Le ballet a, depuis longtemps, cessé d'être ce qu'il était demeuré depuis l'origine. Il a maintenant la prétention de tout exprimer, de tout traduire. Nous avons vu des ballets métaphysiques — pataphysiques, — eût dit le père Ubu. Nous avons vu, il y a deux ans, lorsque vinrent pour la première fois les ballets américains, un ouvrage chorégraphique nous montrant une fille « refoulée » qui assassine son père à coup de hache sur une musique singulière. Aucun détail réaliste, digne du Grand Guignol, n'était esquivé. Et nous venons de voir un ballet intitulé *La Cage*, construit sur un *Concerto pour cordes* de Stravinsky qui n'a aucun rapport avec ce commentaire singulièrement précis du fameux rapport Kinsley sur la sexualité, l'un des « best sellers » des récentes années : « Dès que le rideau se lève dans la pénombre d'un cirque noir, un groupe anatomique qu'on dirait sculpté par le pouce de Picasso se discerne vaguement. Puis des corps presque nus, aux maillots chair zébrés d'une sorte de moelle épinière en relief, aux crinières dressées, se détachent. On se trouve dans l'enfer des mantes religieuses qui vont éprouver une novice dont le visage est caché dans un ignoble linge maculé. Clartés sourdes d'une outre-tombe à la William Blake. Et brutalement, la novice dévoilée ouvre des yeux terribles sous un casque de cheveux de jais, avance un profil glouton, commence à agiter des bras tentaculaires, à rouler des épaules carrées d'androgyne. Deux proies mâles, l'une après l'autre, lui sont offertes, dont elle dévorera la cervelle, et qu'elle foulera férocement aux pieds... » Je tire cette description d'un article qui se veut élogieux...

Spectacle assez dégoûtant en vérité. On parle de réalisme? Nous sommes en tout cas fort loin du réalisme des Sadlers Wells dans *Miracle in the Gorbals*, où l'évocation d'un monde de misère et d'ignominie rehaussait, par contraste, la spiritualité de l'épisode principal. Ici rien qu'un étalage complaisant et singulièrement malsain de ce que les êtres civilisés s'efforcent d'ordinaire à cacher, non par hypocrisie, mais par simple respect d'eux-mêmes. *Naturalia non sunt turpia*; c'est sûr; mais il est honteux de chercher une excuse pseudo-scientifique ou morale aux turpitudes. Les pages les plus osées des écrivains sincères ne se confondent point avec les sortes d'ouvrages que les lycéens se passent sous le manteau. Rien de plus charmant que le corps d'une jolie fille nue, c'est entendu. Mais on nous montre une

danseuse horrible, au milieu d'autres que leur maillot rend hideuses, on nous fait assister à une scène de vampirisme; et l'on appelle cela de l'art, et cela se danse sur un *Concerto* de Stravinsky. Qu'il se trouve un public pour applaudir cette niaiserie (aux Champs-Elysées, car à l'Opéra, le soir de la première, l'accueil fut assez frais), cela prouve qu'il existe un public international de snobs capables de tout admirer de parti pris. Méphistophélès ayant conduit Faust à la taverne d'Auerbach lui dit : *Gib nur erst acht, die Bestialität wird sich gar herrlich offenbaren.* Nous devons au New York City Ballet d'avoir contemplé la bestialité dans toute sa splendeur. C'est quelque chose...

On a mené grand tapage autour de ce ballet : la publicité aidant, les moutons de Panurge se sont empressés d'accourir au spectacle que l'on disait scandaleux, et qui était surtout laid. C'est le pire danger; le scandale c'est, à mes yeux, l'accoutumance à la laideur, l'habitude si vite prise de regarder comme admirables l'absurde et le bizarre. La France aurait-elle donc cessé d'être le pays de la mesure et du goût, un pays où le ridicule tuait naguère encore?

René Dumesnil.

A la recherche d'une musique concrète, par *Pierre Schaeffer* (Edit. du Seuil, collect. « Pierres vives », 230 p.). — On a beaucoup parlé de « musique concrète » depuis quelques mois. Essayons d'abord de comprendre; mais comme je ne puis, dans cette très courte notice, suivre l'auteur à travers les deux cents pages du journal où il consigne ses observations, je me borne à cette remarque d'où il m'a semblé que tout le reste sortit : « 19 avril : En faisant frapper sur une cloche, j'ai pris [l'auteur est dans la cabine de prise de son du studio] le son *après* l'attaque. Privée de sa percussion, la cloche devient un son de hautbois... » — « 21 avril : Si j'ampute les sons de leur attaque, j'obtiens un son différent; d'autre part, si je compense la chute d'intensité, j'obtiens un son filé dont je déplace le soufflet à volonté. J'enregistre ainsi une série de notes fabriquées de cette façon, chacune sur un disque. En disposant ces disques sur des pick-up, je puis, grâce au jeu des clefs de contact, jouer de ces notes comme je le désire, simultanément ou successivement... » Mais ceci ne fournit qu'un point de départ. On suit à travers le livre la démarche du chercheur qui, s'il n'a pas encore touché le but (mais un chercheur touche-t-il jamais le but?) a soulevé des problèmes passionnants.

La Musique américaine, par *Wanda-L. Landowska* (Pierre Horay, Edit. de Flore, 192 p., 360 fr.). — Ce petit volume est un « état présent » de la musique aux Etats-Unis, musique considérée, bien entendu, selon le sens général du mot, et point seulement limitée au jazz comme on le fait souvent lorsque l'on parle de musique américaine. Ce livre est plein de renseignements utiles — et qui le seraient davantage encore si l'index des noms cités renvoyait aux pages où ces noms se trouvent.

Le Guide du violoniste, par *Alexis de Chessin* (Edit. Aubanel père). — Bien que je manque de compétence, n'étant point violoniste, ce guide, essentiellement technique, me semble fort judicieux et il offre le rare mérite d'être clair et bien ordonné. Au surplus, des maîtres comme Jacques Thibaud, Firmin Touche, G. Bouillon, Yvonne Astruc, Enesco, lui ont accordé leur parrainage. Leur caution est bonne, j'imagine.

ALLEMAGNE

DRAMATURGIE. — On a maintes fois souligné cette particularité de la littérature allemande moderne qu'elle commença par la critique; disons plutôt que les œuvres critiques du milieu du XVIII[e] siècle ont éclipsé les créations poétiques, surtout parce que l'écrivain le plus combatif de l'époque, Lessing, eut une grande influence, notamment comme « Dramaturg » à Hambourg. L'œuvre qui résulta de son activité dans le grand port hanséatique a rendu classique en France le mot « Dramaturgie ». Il n'en est pas encore de même pour « Dramaturg », terme qu'on traduit par « théoricien du drame » ou même « critique de théâtre ». C'est la première acception que nous admettrons en présentant trois ouvrages importants : *Europäische Dramaturgie*, par Margret Dietrich (verlag A. Sexl, Wien-Meisenheim, Autriche, 1952, 404 p., relié, 22 DM) ; *Theatergeschichte der Goethezeit*, par Heinz Kindermann (H. Bauer, Vienne, 1948, 932 p.) ; *Dramaturgie des Theaters und des Filmes*, par Gottfried Muller (Konrad Triltsch, Wurzburg, 1952, VIII, 216 p. relié 11.70 DM).

Si nous commençons par Margret Dietrich, c'est d'abord parce qu'elle pose avec netteté le problème au point de vue du « dramaturge ». Elle regrette que la science théâtrale, de création récente, ne possède pas encore une histoire complète de la dramaturgie européenne et veut préparer cet immense travail en étudiant les variations de l'image de l'homme tel qu'il fut représenté au théâtre depuis l'Antiquité jusqu'à l'époque de Gœthe. Il semble qu'au moment où, selon une formule connue, l'existence l'emporte sur l'essence, on se préoccupe non sans angoisse de fixer « l'image de l'homme » ; en effet, tel fut déjà le thème de l'exposition de Darmstadt, où, nous l'avons rapporté, on livra bataille pour et contre l'art moderne. Margret Dietrich a conscience de travailler dans un domaine peu exploré, mais elle rend hommage à ceux qui l'y ont engagée : son maître Kindermann, Petsch (auquel nous devons un ouvrage classique, *Wesen und Formen des Dramas)* avec son essai sur *Les trois types principaux du drame* (1934) et Wölfflin avec sa théorie des catégories dans ses *Concepts fondamentaux de l'histoire de l'art* (1915).

Partant de leurs travaux, en les modifiant toutefois, elle distingue trois formes essentielles qu'elle appelle : 1° le type mimique : l'homme se meut au premier plan, comme en relief sur une sphère sans profondeur; 2° le type téléologique : inséré

dans un monde idéologiquement cohérent et ordonné, l'homme se dresse devant un arrière-plan que l'on peut embrasser du regard; 3° le type mythique irrationnel : l'homme est situé dans l'espace comme dans une sphère profonde et lié par des rapports incommensurables. Ces trois types ont leur origine chez Horace, qui a été suivi par la Renaissance européenne, Aristote, auquel il faut rattacher toutes les époques classiques, et Platon, que l'on retrouve dans toutes les écoles baroques et romantiques. Mais il est évident que le mime vivant doit être présent aussi dans les œuvres des deux derniers types, s'ils ne veulent pas devenir de froides abstractions.

C'est l'évolution de ces trois types que M. Dietrich suit dans les diverses parties de son livre : la dramaturgie au Moyen Age et à la Renaissance, dans le XVII[e] siècle français, anglais, allemand, à l'époque de la philosophie des lumières, au milieu du XVIII[e] siècle, enfin le classicisme et le romantisme allemands. La richesse en est considérable, telle que, selon la formule devenue banale, les arbres empêchent parfois de voir la forêt; l'auteur, qui fournit d'ailleurs une riche bibliographie, a entrepris de très longues recherches; celles-ci non seulement l'amènent à présenter des auteurs peu connus, quoique importants au point de vue dramaturgique, mais aussi lui permettent de renouveler bien des questions. On discutera ses théories ou ses résultats, on devra rendre hommage à son livre, qui restera un document essentiel pour l'étude du théâtre.

M. Dietrich a été orienté par les travaux du professeur Kindermann, qui fonda l'Institut d'études théâtrales de l'Université de Vienne et publia, il y a quelques années, une grande histoire du théâtre à l'époque de Gœthe. Il s'agit peut-être du chapitre le plus curieux de la littérature allemande au XVIII[e] siècle : elle renaît et se passionne pour le théâtre national allemand, alors qu'elle ne dispose même pas d'une scène fixe et d'une troupe stable. Aussi lit-on avec un intérêt extrême les pages où Kindermann conte les réalisations théâtrales de Hambourg, Gotha, Vienne et Mannheim, auxquelles sont liés les noms de la Neuberin et d'Ekhof, de Schröder et de Dalberg, de Lessing et d'Iffland. Puis, changeant son projecteur de place, il étudie pour ces mêmes théâtres les programmes, l'arrangement scénique, l'art des acteurs et aussi le public; on le voit, l'éclairage ne laisse rien dans l'ombre. Mais Kindermann ne considère ces tentatives que comme des préludes avant la création du théâtre classique de Weimar, qui fut l'œuvre de Gœthe et de Schiller,

avant les réalisations de Berlin et de Vienne, où le Burgtheater devait connaître un succès considérable.

Dotée d'une très abondante bibliographie et de trois index, cette histoire du théâtre allemand au XVIIe siècle est un ouvrage savant, où se trouvent rassemblés les résultats obtenus au cours de nombreuses années de recherches; mais elle se lit avec autant d'agrément que de facilité. En outre, les 277 illustrations dont elle est ornée lui confèrent un intérêt iconographique particulier.

Notre époque n'est plus, comme le XVIIIe siècle allemand, celle du théâtre, mais celle du film et l'on conçoit que le livre de Gottfried Müller, publié pour la première fois en 1941, atteigne sa cinquième édition. L'auteur se demande d'abord ce qui est dramatique et part d'une définition : drame signifiant action, la dramaturgie est pour lui « l'art de bâtir une action de telle manière que, par des tensions successives, elle captive un public qui n'est venu que pour se divertir ». On discutera cette définition, comme on contestera l'assimilation du drame et du film, fréquemment soulignée par G. Müller. Mais celui-ci a moins voulu poser des problèmes que fournir les règles à suivre et parfois même les procédés à employer pour bâtir une bonne action théâtrale; il veut, en somme, donner un manuel pratique et à ce titre son livre, qui est d'une lecture facile, rendra de bons services. Ajoutons que cette édition est précédée d'une étude du cinéaste Wolfgang Liebeneiner sur *Régisseur et poète* et suivi d'un appendice fort intéressant sur le drame hindou.

Il est révélateur, d'une part, que ces trois ouvrages soient consacrés au drame et négligent le tragique, d'autre part, que tous trois aient été publiés ou même soient nés en Autriche, au pays de Grillparzer, non dans celui de Hebbel le Nordique. On conçoit qu'ils fassent une part importante au théâtre français, dont ils sont peut-être plus proches que de la scène allemande. Ils suscitent un très vif intérêt; la preuve en est dans le fait qu'à l'arrière-plan se pose une question parfois abordée, jamais résolue : dans quelle mesure la littérature française et la littérature allemande reflètent-elles l'influence d'Aristote ou celle de Platon?

J.-F. Angelloz.

Deutsches Literaturlexikon, par *W. Kosch* (Kleinmayr, Klagenfurt-Vienne, janvier 1952). — La quatrième livraison de cet important manuel de biographie et bibliographie théâtrales contient précisément les pages consacrées au drame (6 colonnes), au dramaturge et à la dramaturgie : l'ouvrage de M. Dietrich y figure déjà; ceux de Kindermann et de G. Müller ne sont pas mentionnés. Le dramaturge est considéré comme le conseiller littéraire et artistique du directeur de théâtre, la dramaturgie comme « la science théo-

rique et pratique de l'art et de sa conception au théâtre ».

Die deutsche Tragoedie von Lessing bis Hebbel, par *Benno von Wiese* (Hoffmann et Campe, Hambourg, 1952, 720 p.). — En 1948 B. von Wiese, professeur à l'Université de Münster, publiait une grande histoire de la tragédie allemande, à laquelle nous avons consacré une chronique. Le succès de cet ouvrage fut tel qu'une deuxième édition devint rapidement nécessaire. L'auteur a renouvelé son texte, l'a condensé et remanié, si bien que nous avons maintenant un instrument de travail amélioré et mieux présenté, dont le maniement est encore facilité par l'adjonction d'un index commode.

Vom Welthild der deutschen Sprache et **Die Muttersprache im Aufbau unserer Kultur**, par *Leo Weisberger* (Paedagogischer Verlag Schwann, Dusseldorf, 1950, 231 et 268 p. 9.60 et 9.80 DM). — On ne saurait refuser à L. Weisberger l'estime que méritent ses connaissances linguistiques, ses efforts pour exalter la langue allemande et pour montrer son action sur la culture de son pays; mais on regrette que ses ouvrages restent touffus et soient d'une lecture difficile, ce qui les empêche de rendre les services qu'on pourrait attendre d'eux.

Von der Sprache zu den Sprachen, par *H. Homeyer* (Otto Walter, Olten, Suisse, 1947, 461 p.). — Ce petit volume attrayant est au contraire d'une lecture facile et il constitue une initiation progressive, qui conduit de la langue en général (phonétique, grammaire, etc.) aux diverses langues, anciennes (sanscrit, grec, latin) ou modernes (il n'y en a pas moins de 17). Un tableau des sons dans ces langues, une bibliographie sommaire et des index complètent ce vademecum du linguiste, qui pourra y trouver maints renseignements.

Das Wunder der Sprache, par *Walter Porzig* (Francke, Berne, 1950, 415 p.). — Dans la collection Dalp, que nous avons souvent recommandée, a paru un volume important, dont le sous-titre « Résultats, problèmes et méthodes de la science moderne du langage » dit assez qu'il veut être une mise au point; celle-ci est à la fois savante et claire. L'appareil scientifique qui la complète sans l'alourdir contribue à en faire un instrument de travail commode pour qui veut s'initier à cette merveille qu'est le langage.

Der Aufbau der Sprache, par *Bruno Snell* (Claassen Verlag, Hambourg, 1952, 221 p.). — Œuvre d'un des principaux spécialistes allemands de la langue et de la littérature grecques, ce livre sur l'architecture de la langue diffère nettement des précédents. L'auteur étudie d'abord les buts du langage, qui distingue l'homme de l'animal, les sons, les mots et classes de mots, la phrase elle-même; puis il s'attache au verbe, dont l'importance est considérable, à l'adjectif et au substantif; enfin il aborde le problème des trois grands genres littéraires, épopée, lyrisme et drame, et s'élève à des considérations philosophiques. Un lettré s'adresse aux lettrés, réfléchit pour eux et avec eux sur le rôle et la valeur de la langue.

Deutsches Lesebuch, par *Hugo von Hofmannsthal* (S. Fischer, Francfort, 1952, 467 p.). — Hofmannsthal, qui eut plus qu'un autre le sens de la langue et le goût de la belle langue, avait voulu célébrer ce qu'un de ses contemporains appelait « le siècle de l'esprit allemand » : il avait pour cela choisi dans l'œuvre d'une centaine d'écrivains, savants, hommes d'état, poètes, etc., des pages qui lui paraissaient représenter l'Allemagne culturelle de 1750 à 1850. Le résultat fut un livre de lectures allemandes, publié en 1923 à Brême, devenu classique et introuvable. La maison Fischer a eu l'heureuse idée d'en fournir une édition nouvelle et bien présentée; elle est la bienvenue.

Deutsche Prosa seit der Vorklassik, par *A. Fuchs* (Les Belles Lettres, 1951, LX + 580 p.). — A. Fuchs est un grand admirateur de Hofmannsthal et nous ne saurions nous étonner qu'il rivalise avec lui; mais son dessein est autre. Il s'agit pour lui d'initier les étudiants « à la vie et à la beauté du verbe », de leur fournir des « textes d'étude qui leur permettent de vivre l'évolution de la langue allemande depuis le pré-classicisme jusqu'à nos jours. Il veut d'autre part, car il est aussi professeur de littérature et de civilisation allemandes, choisir les textes qui les renseignent sur les grands problèmes. Enfin, érudit autant que sensible, il complète son édition par des notes importantes et, surtout, il la fait précéder d'une très substantielle préface, qui est une étude magistrale sur la langue et le style des écrivains allemands. Cela compose un livre qui connaî-

tra un grand succès auprès des germanistes de tous pays et même en Allemagne.

Deutsche Philologie im Aufriss, par *Wolfgang Stammler* (Erich Schmidt, Bielefeld). — Dès la parution du premier fascicule nous avons signalé et recommandé cette publication qui, malgré son titre, s'annonçait énorme; nous en pouvons mieux juger maintenant puisque l'ensemble promet d'être un monument de science. Elle paraît à un rythme rapide, car le fascicule 7 vient de nous parvenir; il est tout entier absorbé par une « histoire de la langue allemande du baroque à nos jours », due à August Langen, qui commença dans le fascicule précédent et ne se terminera que dans le suivant; elle occupe déjà 268 colonnes et forme un véritable volume. L'immense travail entrepris par W. Stamler et ses collaborateurs commande le respect; ils doteront la germanistique d'une œuvre indispensable.

Ausdruckmoeglichkeiten neuhochdeutschen Prosastils, par *Emmy Kerkhoff* (Van F. van Rossen Amsterdam, 1950, 240 p. 7,50 et 9,80 fl.). — Le titre de cet ouvrage, sans doute une thèse de doctorat, induit en erreur : on s'attend à une étude synthétique des possibilités d'expression qu'offre la prose allemande moderne; le sous-titre ramène cette ambition à des proportions beaucoup plus modestes et plus exactes, car il s'agit d'une étude du style des « Weissköpfe », un des derniers romans publiés par Friedrich Griese. C'est un travail sérieux et documenté, touffu et dont le plan est discutable, qui contient des remarques intéressantes un peu dispersées dans la broussaille; mais pourquoi avoir choisi ce roman d'un écrivain qui n'est pas un grand styliste?

Mensch und Raum (Neue Darmstädter Verlaganstalt, Darmstadt, 1952, 224 p. 12.60 DM.). — Voici le volume né des deuxièmes « Entretiens de Darmstadt » en 1951; il ne fera peut-être pas l'objet de discussions aussi passionnées que le précédent, mais il n'est pas moins intéressant. Dans une Allemagne où les ruines abondent, le problème de l'habitation devait susciter un intérêt considérable, car c'est en définitive à cette question que se ramène le grand problème de l'homme dans ses rapports avec l'espace; en outre, il est incontestable que la notion d'espace a pour les Allemands, y compris et surtout peut-être les poètes, une importance particulière. Dans ce volume magnifiquement présenté on lira avec autant de fruit que de plaisir les conférences, en particulier celle de Heigdegger intitulée « Bâtir, habiter, penser » et les discussions qui les suivirent, et l'on méditera longtemps sur les nombreuses illustrations qui les complètent. Les architectes français ont là une occasion magnifique de se renseigner sur les tendances de la reconstruction en Allemagne.

L'Allemagne entre l'Ouest et l'Est, par *H. Rauschning*, trad. par Christine Croizard (Julliard, 1952, 281 p., 690 fr.). — Les livres de Rauschning sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'analyser longuement celui-ci, dont le titre est un programme exposé en ces termes dans l'avant-propos : l'Allemagne occupe une position médiane entre l'Est et l'Ouest; elle ne peut et ne doit pas assumer d'autre fonction que celle d'intermédiaire, de médiatrice. Quiconque s'intéresse au problème toujours posé et toujours actuel de l'Allemagne doit lire, méditer et discuter ce livre.

Chansons et poèmes de *B. Brecht*, trad. par Alain Bosquet (Seghers, Paris, 1952, p. 59). — C'est une heureuse idée de publier en édition bilingue quelques poèmes révolutionnaires de B. Brecht, qui est authentiquement un poète. Mais la traduction constitue alors une épreuve particulièrement redoutable, qui dans le cas présent n'est pas affrontée avec succès; qu'on étudie de près, par exemple, le poème de la jeune noyée et l'on y découvrira maintes inexactitudes ou erreurs, comme celle qu'entraîne la confusion du subjonctif et de l'indicatif.

Le diable, par *Alfred Neumann*, trad. par Eug. Bestaux (Calmann-Lévy, 1952, 407 p., 885 fr.). — Lorsqu'on voit traduire des romans contemporains qui ne nous paraissent avoir que le mérite très relatif de l'actualité, on se demande pourquoi une œuvre comme *Le Diable* dut attendre vingt-cinq ans une traduction en français, qui est d'ailleurs la vingt-cinquième. Il s'agit en effet d'une des époques essentielles de notre histoire, celle où Louis XI travailla, en employant des moyens parfois peu avouables, à faire la France; il fut aidé par son barbier et conseiller, Olivier Necker, dit le Diable; si celui-ci est le protagoniste principal d'Alfred Neumann, il semble souvent être une incarnation du roi, son maître, auquel il sacrifie tout, même sa

femme. Cette évocation historique, où la psychologie trouve son compte autant que le goût du passé et l'amour du pittoresque, est une œuvre magistrale.

Le sceau indélébile par *Elisabeth Langgässer*, trad. de Gritte Senil (Calmann-Levy, Paris, 1951, 519 p.). — Il y a plusieurs années déjà, nous avons signalé ici le roman d'E. Langgässer comme une des rares œuvres marquantes de l'après-guerre. Le public français peut maintenant le lire dans la traduction de Mlle Senil et nous souhaitons qu'il lui fasse bon accueil.

L'Allemagne, par *André Drijard* (Sedes, Paris, 99, bd Saint-Michel, 1952, 254 p.). — L'Allemagne politique et culturelle en 258 pages, s'écrieront certains; rassurons-les en ajoutant qu'A. Drijard, jeune germaniste français, s'est contenté de retracer les grands traits de son évolution. L'auteur, du reste, désarme d'avance ses critiques en confiant au lecteur que ce petit livre est né d'un cours professé à la Sorbonne pour les étudiants de propédeutique et qu'il n'a aucune prétention à l'originalité. La documentation est en effet de deuxième main, parfois de troisième, et nous ne saurions souscrire à certains jugements sommaires, par exemple sur la littérature contemporaine; pourtant d'autres passages révèlent une étude personnelle des hommes et des questions qui se posent. Malgré ses limites volontaires ou peut-être à cause d'elles ce volume rendra de bons services; il a entre autres le mérite de poser le problème allemand, dont Drijard indique les éléments dès le début en des pages nourries, et de les résoudre par un point d'interrogation.

Gœthes Briefwechsel mit Christian Gottlob Voigt, *Band II* (Böhlau, Weimar 1951, 510 p.). — Nous avons déjà signalé l'intérêt de la correspondance Gœthe-Voigt. Le tome II vient de paraître comme cinquante-quatrième volume des célèbres « Schriften der Gœthe-Gesellschaft ». L'éditeur en est Hans Tümmler. Ce volume va de 1798 à 1803 et contient même quelques adjonctions au précédent; il sera suivi de deux autres.

Insel-Almanach. — Voici une résurrection qui réjouira les amis de l'Insel-Verlag. Publié pour la première fois en 1900, puis très régulièrement, sauf en 1920, de 1906 à 1941, l'Insel-Almanach était, avec l'Inselschiff le messager de la maison à laquelle Kippenberg donna un si grand essor; ajoutons qu'il était l'objet de soins attentifs de Mme Kippenberg. Le nouvel Almanach nous apporte dans ses 191 pages de véritables messages de Jean Paul, Gœthe, Carossa, Rilke, etc...; nous lui souhaitons de tout cœur une longue et belle carrière.

Studium Generale (Springer, Berlin, Göttingen, Heidelberg et Paris 24, rue des Ecoles; le N° 6.60 DM.). — Nous avons parfois regretté que la très sérieuse revue de la maison Springer se consacre trop exclusivement à des questions scientifiques.. Nous n'en sommes que plus heureux de signaler aujourd'hui les Nos de février et de mars 1951. Le premier traite du théâtre et nous y retrouvons les noms de H. Kindermann et de M. Dietrich avec ceux de P. Th. Hoffmann, I. Seydel et W. Flemming. Le deuxième s'attaque aux problèmes essentiels de l'interprétation et de la traduction; les collaborateurs en sont excellents et nous trouvons parmi eux E. Trunz, I. Kohrs, E.-M. Wilkinson, H. von Glasenapp, M. Thiel, H. von Einem, E. Fuchs, G.-W. Mühle et A. Wellek.

Réalités allemandes (SP 54.474 BPM 515 A). — Patronnée par le Haut-Commissariat, cette revue n'engage cependant pas sa responsabilité. Le n° 38 (février 1952) renseigne abondamment sur le nouvel Etat du Sud-Ouest, l'évolution économique et financière de l'Allemagne occidentale et de la France de 1949 à 1951, enfin sur le débat du Bundestag au sujet de la contribution allemande à la défense. Il faut accorder une mention particulière à sa « chronologie allemande » (janvier 1952), qui avec ses quarante pages est probablement unique.

Allemagne d'aujourd'hui (SP 81 964 BPM 525). — Le n° de mars-avril 1952 est particulièrement intéressant : un reportage illustré sur Fribourg-en-Brisgau, par Charles Hagenmüller, un article d'Elie Seauve sur l'actualité de Spengler, la traduction de l'importante étude publié par Alexis Rannit sur Rilke et l'art slave dans *Das Kunstwerk*. un essai sur le sculpteur Gerhard Marcks, des comptes rendus d'œuvres littéraires et des extraits d'œuvre comme *Le sceau indélébile*, des renseignements très divers sur l'Allemagne et même sur les cours de vacances organisés en 1952 par les Universités allemandes. *Allemagne d'aujourd'hui* a des difficultés financières et cherche des

abonnés; il faut souhaiter qu'elle puisse continuer à vivre, peut-être en fusionnant avec d'autres revues, car nous avons besoin d'un organe qui nous renseigne sur l'Allemagne, sur toute l'Allemagne.

Die neue Rundschau (S. Fischer, Francfort). — Au nº 1 de 1952 : *Martin Heidegger : Denker in dürftiger Zeit*, par Karl Löwith; *Die Ermordung des Drachen*, par Dino Buzzati; *Das Bild Bismarcks*, par Werner Richter; *Ideologische und soziologische Voraussetzungen für die Entstehung von Nationalismus und Nationalsozialismus*, par Friedrich Glum; *Je ne parle pas français*, par Katherine Mansfield, *Gespräche mit Beer-Hofmann*, par Werner Vordtriede.

Books Abroad (University of Oklahoma U.S.A.). — Peu d'articles dans le numéro du printemps 1952 : *Surréalism* (Gaston Criel), *Stefan Zweig, Literary Mediator* (Harry Zohn) *Esthonian Letters Today* (Edouard Roditi) *Vuk Stefanovich Karajich* (Charles Sass) *Naturalism and the Spanish American Novel* (Antonio de la Torre). Par contre, les comptes rendus sont encore plus nombreux que d'habitude et l'on trouve même la liste, singulièrement longue, des écrivains ou intellectuels de tous pays morts en 1951.

Du (Conzett et Huber, Zurich. Le nº 3.20 fr.). — Le nº de mars 1952 est consacré à un thème capital : celui de la masse; que celle-ci soit humaine ou animale, qu'elle soit provoquée par des causes religieuses, politiques, révolutionnaires, économiques, il y a là un problème de plus en plus angoissant, sur lequel le grand magazine nous apporte des articles intéressants et de très suggestives photographies. Le nº d'avril 1952 forme avec le précédent un contraste savoureux : il nous transporte en Afrique, au Congo belge et nous présente des animaux en liberté dans des paysages exotiques; c'est dire qu'il nous ravit.

J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

UN CATHOLIQUE LIBERAL ANGLAIS. — Que l'Angleterre est en train de redécouvrir Lord Acton, ce serait trop dire. Né en 1834, mort en 1902, il fut l'ami des plus illustres philosophes et hommes politiques de son temps. Les gens informés le lisent et le révèrent toujours, pour sa valeur actuelle autant que pour ce qu'il représente dans le catholicisme anglais depuis l'époque victorienne et dans la pensée catholique libérale en Europe. Sa situation est unique : ce n'est pas un converti, comme tant de ses compatriotes au XIXe siècle; il est non seulement catholique, mais cosmopolite d'ascendance et de formation. Il avait tout lu. Il a beaucoup écrit, s'il a relativement peu rassemblé en volume. Pour le sortir d'une relative obscurité, il reste fort à faire.

On commence à publier ses œuvres complètes, dont le premier tome est paru : *Essays on Church and State* (London, Hollis and Carter, 1952, 524 p., 30/), articles de revue pour la première fois réunis, de sujets très variés : l'ultramontanisme, la politique des papes, Bossuet, les causes politiques de la Révolution américaine, etc. En même temps a paru *Acton's Political Philosophy*, par G. E. Fasnacht (*Ib.*, *Id.*, 1952, 279 p., 21/),

utile comme toute bonne présentation systématique d'idées et d'attitudes, et indispensable à cause des inédits continuellement insérés dans le texte.

Des idées et une attitude d'ensemble : voilà ce qui fait l'intérêt principal des *Essays on Church and State*, et ce qu'on devra, dans le court espace d'une chronique, se borner à indiquer.

Acton, homme de son temps en cela, croyait au progrès, et ce mot signifie pour lui le progrès vers la liberté. Il définit ainsi la liberté d'après Brisson : elle est « le nom que prend la conscience souveraine quand elle se précise et modèle la société selon les exigences de la raison ». « Conscience », « se précise » : la philosophie d'Acton est éthique et historique.

Catholique et libéral, il repoussait tout ce qui, dans le catholicisme, est contraire à la liberté, et tout ce qui, dans la politique, est contraire au catholicisme; ainsi, disait-il, « on ne fait qu'ajuster l'histoire religieuse à la morale du whiggisme ». Avec de telles formules, on peut justifier un solide cléricalisme, au moins dans un pays où l'Eglise et l'Etat sont traditionnellement ou actuellement opposés. Ce n'était pas le cas de l'Angleterre. Certains problèmes ne se posèrent donc pas à Acton. En d'autres lieux, il n'y aurait pas échappé. Il semble que, même alors, on eût pu faire confiance à son intelligence large et scrupuleuse. Tôt dans la vie, il est convaincu qu'il y a une philosophie de la politique implicitement contenue dans la religion chrétienne et dans les principes de la Constitution britannique, et qu'elles se complètent mutuellement. C'est pourquoi la charte de la liberté se résume dans la parole : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu », par laquelle est protégé contre l'Etat le domaine suprême de la conscience. Cette protection, il est superflu de le remarquer de nouveau, peut s'entendre de bien des manières, et sans doute différentes selon les époques. Il saute aux yeux combien la dialectique d'Acton reprend d'actualité dans notre siècle.

Voilà pour la morale. Voici pour l'histoire, qu'il entendait de la façon la plus scientifique, entre autres en attribuant aux faits économiques une valeur et une portée de premier plan. Acton estime que la science politique est la seule qui soit déposée par le cours de l'histoire, comme des pépites d'or dans le sable d'un fleuve. En soumettant la science et la religion à la loi de l'évolution, il se situe entre Leibniz d'un côté, Hegel et Darwin de l'autre. On peut se demander aussi s'il ne doit pas ce tour de pensée à Burke, l'un de ses principaux inspirateurs et l'un des principaux philosophes qui aient placé la politique sur un fond

d'histoire. En tout cas l'attitude et les buts d'Acton sont bien illustrés par une maxime comme celle-ci : « La liberté est non pas un don, mais une acquisition; non un état de repos, mais un état d'effort et de croissance; non un point de départ, mais le résultat du gouvernement »; un but à atteindre, non un capital à placer.

Cette philosophie de la politique et de l'histoire est aussi une théologie : le progrès vers la liberté, si lent soit-il, est la justification de Dieu devant les hommes.

La science implique une connaissance, mais également une sincérité entières. La sincérité consiste à ne pouvoir demeurer en repos avant d'avoir trouvé, pour l'opinion que nous rejetons, des arguments plus forts que n'en donnent même ses partisans. Acton aimait cette phrase de Landor : « Peu de savants sont des critiques, peu de critiques sont philosophes, et peu de philosophes examinent avec une attention égale les deux faces d'une question ».

La pensée d'Acton n'a cessé d'évoluer; il en faut tenir compte pour le comprendre. Le meilleur exemple de cette évolution est son changement d'attitude vis-à-vis de Burke, ainsi que le montre Fasnacht.

Ayant étudié la politique à fond, et comme une science, il a toujours craint le dogme et le système dans l'exposé de ses idées, et préféré les avancer de façon fragmentaire et suggestive, sans trop les rapporter aux grandes vérités fondamentales d'où elles dérivaient. Il attendait que l'interlocuteur vînt à sa rencontre; et il ne faisait rien pour corriger les interprétations injustes ou erronées de sa pensée.

On a dit que l'histoire équivalait pour lui à la science politique. Il a nié leur identité littérale. Mais il croyait qu'une vingtaine ou une trentaine de forces supérieures, dont la plupart sont des religions ou des succédanés de religions, ont produit la société moderne. Et dans la science politique il comprenait toutes les autres sciences sociales, tous les mécanismes sociaux : la théorie de la politique et de la société, les institutions, la morale, l'économie, l'histoire du droit, la philosophie, la théologie, l'éducation, et jusqu'au droit international et aux relations internationales. La liberté, disait-il, dépend de conditions innombrables; sous son aspect d'idée, elle a deux cents définitions. Cet aphorisme atteste la rigueur détaillée de ses analyses, son agilité à passer d'un point de vue à l'autre, la largeur d'une tolérance qui, sans rien de sceptique, est sensible à la complexité, surtout historique, des idées et des phénomènes.

Prenez la science politique; elle suppose, disait-il, l'histoire entière des doctrines, laquelle reste presque toute à écrire. Ainsi de toutes les sciences sociales. S'il doit parler de Rousseau, Acton remonte un millénaire, jusqu'au temps où Alcuin écoutait la voix de Dieu dans celle du peuple, et croyait que la foi chrétienne est déposée en sûreté dans la conscience des masses.

Cette dernière idée et d'autres qu'on a vues suggèrent que l'on peut partager son libéralisme sans comme lui y associer obligatoirement la religion (« la première de toutes les affaires humaines », dit-il). Ne peut-on accueillir celle-ci comme un jeu de symboles, même si on ne lui reconnaît pas de valeur plus ou moins littérale? Elle a beaucoup de visages — ou de déguisements, et l'essentiel si l'on veut travailler ensemble n'est pas la vérité absolue des croyances ou des non-croyances. Qu'il donne ou non à la conscience un contenu religieux, l'essentiel est qu'il voie dans ses exigences l'âme indestructible de la révolution. Le christianisme tel qu'il l'entend n'est pas une métaphysique, mais en premier lieu une morale qui s'est revêtue d'une métaphysique extérieure à elle. A prendre ainsi les choses, ne peut-on admettre que l'homme du XIIIe siècle ait cru discerner dans la conscience la voix de Dieu, distincte et infaillible? La vérité historique est telle. Le dogme théologique de la tolérance soutenu par les Indépendants du XVIIe siècle n'a-t-il pas permis la victoire de la liberté politique dans le monde moderne?

Historien et tolérant, Acton n'est pas le premier à situer dans une même perspective — celle où la loi naturelle n'est que celle de la raison et celle de Dieu — Platon, Aristote, les prophètes d'Israël, les stoïciens assurant la relève entre la morale païenne et la chrétienne, Zénon conduisant l'homme jusqu'aux portes mêmes du christianisme.

Qu'on ne dise pas que de tels rapprochements vident les idées de leur substance, qu'ils en faussent le sens et les rapports. Ils sont légitimes, ils sont urgents pour qui étudie le problème général du gouvernement devant la conscience de l'humanité. Les exemples ci-dessus ne sont qu'une partie d'une longue chaîne, de la tradition que l'érudition d'Acton lui permet d'établir en marquant chaque étape sur la voie d'un progrès qu'il a commencé par définir.

Nous revoici au point de départ. En tentant de caractériser sommairement la pensée d'Acton, j'ai voulu suggérer de quel secours il peut nous être aujourd'hui. On a trop eu tendance entre les deux guerres à mépriser le libéralisme comme une illusion surannée. L'expérience récente en a prouvé la nécessité tou-

jours actuelle. L'exemple d'Acton montre par quels chemins les bonnes volontés peuvent surmonter leurs désaccords et s'associer afin de protéger les droits de l'homme.

Jacques Vallette.

LIVRES

Les papiers de Boswell — *Amours à Londres*, 1762-1763, trad. Blanchet (Paris, Hachette, 1952, 319 p., 900 fr.). — Parions que Boswell va se répandre dans le grand public français grâce à ce livre dont une chronique a signalé il y a deux ans l'original : coloré, varié, épicé; c'est une bonne prise de contact avec un biographe modèle, curieux personnage d'une curieuse époque.

Border Ballads, ed. by *W. Beattie* (247 p., 2/6). **South Devon** (351 p., plus 80 p. de photos, 4/6); **London** (496 p., plus 64 p. de photos, 6/); by *N. Pevsner*. Chacun : Penguin, 1952. — L'anthologie de W. Beattie offre surtout de vieilles ballades ayant trait au sud de l'Ecosse, et tirées de recueils du XVIIIe siècle (Ramsay) et du début du XIXe (W. Scott). Il y a là de très beaux aspects d'une poésie qui a laissé sa marque au moins dans celle des romantiques. Penguin continue aussi sa série « Buildings of England » avec un volume qui complète le dernier signalé ici et montre que le Devon ne saurait s'épuiser en un seul; et un tome sur Londres, inventorié à l'exception des cités de Londres et de Westminster, qui sans doute auront leur tour. On ne saurait trop louer cette série, répertoire où choisir sa voie et non guide, et l'ordonnance prévoyante où, en plus du catalogue détaillé, entrent un glossaire, un index, et un grand nombre de photos généralement très bonnes.

Lincolnshire and the Fens, by *M. W. Burley* (192 p., 15/); **Lancashire and the Pennines**, by *F. Singleton* (152 p., 15/); **The Scottish Islands**, by *G. Scott-Moncrieff* (208 p., 21/). Chacun : London, Batsford, 1952. — Ces trois derniers venus dans les belles séries Batsford de miroirs régionaux traitent de trois régions point très éloignées les unes des autres, mais bien caractérisées. Les textes renseignent et aident à comprendre. On aimera les dizaines de fort belles photos et, avant même d'ouvrir les livres, l'aquarelle avenante qui fait le tour de chacun d'eux.

All the Best in France, by *S. Clark* (*Ib.*, Phoenix, 1952, 208 p., 15/). — Français, améliorez votre anglais et apprenez à mieux connaître votre pays dans ce livre écrit par un ami qui sait le goûter et dont la discrète critique, à l'occasion, reste indulgente et amusée. Mais croire qu'il y a un flacon de Cointreau dans toutes les maisons modestes de chez nous... Hélas!

On Reading Poetry, by *A. de Selincourt* (*Ib.*, *Id.*, 1952, 71 p., 6/). — Il paraît assez souvent en Angleterre des livres comme celui-ci, sans façon et de bonne foi, destinés à intéresser le grand public à la poésie. Il est rare qu'ils n'apportent pas quelque chose de neuf. Celui-ci cherche à définir la poésie, parle de son contenu et de ses thèmes, de ce qu'elle n'est pas, de la différence entre elle et les vers. Un Français lira sans doute avec le plus d'intérêt les deux chapitres sur le vers anglais et ses formes; on peut penser qu'ils appellent des retouches de détail, mais ils sont instructifs et commodes.

The Story of Gloucester Cathedral, *by G. H. Cook* (*Ib.*, *Id.*, 1952, 16 p., plus 32 p. de photos, 6/). — Non seulement l'histoire, mais la description, avec plans et 41 bonnes photos, d'une des belles cathédrales anglaises, et qui inaugure une phase de l'évolution du gothique d'outre-Manche.

Baudelaire, by *P. Mansell-Jones* (63 p.); **Paul Valéry**, by *E. Sewell* (61 p.); **Rilke**, by *H. E. Holthusen* (61 p.); **Croce**, by *C. Sprigge*. Chac. : Cambridge, Bowes, 1952, 6/). — Sous le titre général de « Studies in Modern European Literature and Thought », est née récemment une série de petits livres à l'utilité certaine, dont les quatre ci-dessus. Baudelaire est expliqué d'un point de vue moderne, en tenant compte de ses journaux et de sa correspondance; Valéry en tentant de définir chez lui, sans perdre de vue son évolution, la dualité de l'imagination poétique et de la raison analy-

tique, l'union de l'analyse et de l'extase; Rilke par rapport à son monde intérieur; Croce dans le développement de sa pensée sur fond biographique et historique contemporain. Ce sont des initiations commodes.

The Choice of Words, by *V. H. Collin* (London, Longmans, 1952, 232 p., 9/6). — Fait pour les amoureux de la précision, ce livre contient 400 groupes de synonymes anglais et de mots qu'on traite à tort en synonymes. Très agréable à assimiler, il évitera aux Français de nombreuses bévues. Il suggère que, même en anglais, les synonymes sont très rares; que, le plus souvent, la synonymie n'est que partielle; et que le sens d'un mot est affaire d'emploi, de ton, de contexte. Tout cela est essentiel à l'acquisition d'un style clair, précis et vigoureux.

Robert Louis Stevenson, by *G. B. Stern* (52 p., 2/); **Renaissance Architecture in England** (42 p., plus 20 p. de photos, 2/6); by **M. Whinney**. Chac. : *Ib.*, Brit. Council and Longmans, 1952. — Deux de ces excellentes brochures du Brit. Council. La première, dans les suppléments aux « British Book News », dépeint mêlées la vie et l'œuvre d'un écrivain récemment encore dédaigné comme « pur styliste », mais qui survit de plus en plus, contre ses propres prévisions, dans une éternelle lignée romantique; près de 30 p. de texte; une bibliographie (11 p.); un index de son œuvre en prose (7 p.). La seconde prend brièvement son sujet dans son évolution : choc de l'Italie sur un gothique indigène, sous forme décorative d'abord, avènement d'une symétrie nouvelle, fusion sous Henry VIII de formes étrangères et anglaises pour produire sous Elisabeth un style Renaissance authentiquement anglais qui s'assagit sous Jacques Ier et arrive enfin à la limite du baroque.

Shakespeare, by *A. Nicoll* (*Ib.*, Methuen, 1952, 181 p., 6/). — Ce petit livre de lecture aisée renferme beaucoup de science. Ayant brièvement rappelé ce qu'on sait du monde élisabéthain et les problèmes soulevés par le texte de Shakespeare, il retrace la croissance du dramatiste et discute les problèmes d'interprétation. Sa plus grande utilité est de résumer les données et les conclusions presque follement divergentes de la critique moderne : par là, il sera bien secourable même aux spécialistes, comme raccourci clair et ordonné.

Joining Charles (205 p., 8/6), **The Demon Lover** (224 p., 8/6), by *E. Bowen*; **The Stories of Flying Officer « X »**, by *H. E. Bates* (190 p., 10/6). Chac. : *Ib.*, Cape, 1952. — Trois recueils de nouvelles. Les deux premiers prennent place dans l'édition définitive des œuvres d'E. Bowen; seize ans les séparent; ils témoignent d'une évolution non tant dans le style que dans le choix des sujets et des thèmes, depuis des analyses d'incidents et de leurs répercussions intérieures dans le monde d'avant-guerre, à la manière de K. Mansfield, jusqu'à des histoires du temps de guerre, prises non tant en soi que dans leur climat psychologique et d'un biais volontiers fantastique. Le troisième roule tout entier sur la vie de la R.A.F. pendant la guerre et témoigne d'un grand talent, sauf erreur encore inconnu en France, de narrateur précis, habile à découper son sujet, et d'une sensibilité intense et contenue.

An Introduction to the Study of Blake, by *M. Plowman* (*Ib.*, Gollancz, 1952, 160 p., 12/6). — Blake, poète et illustrateur, est par excellence un artiste visionnaire, solitaire, inclassable. Il attache par son originalité, mais peut décourager par ses singularités et ses obscurités, dès qu'on sort d'œuvres assez peu nombreuses qui sont dans les anthologies. Le symbolisme et le manque de logique des *Livres prophétiques* égarent et troublent parfois des lecteurs de bonne volonté qui, aidés, iraient plus avant. Plowman a justement voulu aider ces lecteurs, et il l'a fait avec une pénétration, une délicatesse, une ardeur fraternelle qui ne peuvent que mettre en appétit. La vie et l'œuvre de Blake sont pour lui une aventure, une aventure aussi le commerce avec cet esprit singulier, laquelle devrait se dérouler dans une progression ordonnée. C'est là prendre les choses de manière à intéresser et à servir.

Looking for Georgian England, by *R. Francis* (*Ib.*, Macdonald, 1952, 243 p., plus 58 p. de photos, 15/). — L'architecture georgienne coïncide avec l'âge néo-classique anglais, autrement dit le siècle qui commence à l'avènement des Hanovre. Quelque peu négligée jusqu'il y a une génération, elle est aujourd'hui très appréciée, et à juste titre, car elle donne à l'Angleterre un de ses aspects les

plus caractéristiques par son ordonnance simple et digne. Ce livre, qui vise à la faire comprendre, sera particulièrement utile aux Français qui veulent complètement pénétrer nos souvent énigmatiques voisins. La plus grande partie, espèce de guide, nous promène parmi les échantillons les plus intéressants de cet art, choisis dans tout le pays. Le premier chapitre en expose avec précision les traits distinctifs : c'est peut-être le plus utile du volume, que font vivre 103 photos variées (extérieurs et intérieurs, édifices publics et privés, ponts, jardins, etc.).

Modern English Painters, Sickert to Smith, by *J. Rothenstein* (*Ib.*, Eyre and Spottiswode, 1952, 256 p., 32 photos pl. p., 25/). — Ils méritent d'être connus en France. Le sont-ils? Peut-être Sickert, Steer, Tonks... Mais E. Walker, Lucien Pissarro, Pryde, F. Hodgkins, Rothenstein (père de l'auteur), Gilman, Gwen et Augustus John, Ginner, Gore, McEvoy, Orpen, Smith? L'auteur les présente dans l'ordre de leurs dates de naissance, de 1860 à 1879. Deux sont encore vivants, et un second volume traitera des peintres anglais plus récents. Chacun est pris en soi, sans tentative de groupements, en n'insistant sur la biographie que dans la mesure où elle est mal connue, et en faisant ressortir ce qu'ils doivent à leurs origines et à leur milieu. J. Rothenstein, directeur de la Tate Gallery, était tout désigné pour ce travail, qu'illustrent d'excellentes photogravures.

Dublin 1660-1860, a Social and Architectural History, by *M. Craig* (*Ib.*, Cresset Press, 1952, 378 p., plus 46 p. de photos hors texte et un plan, 42/). — Sans parler de son site, la beauté de Dublin tient à un ensemble architectural, surtout georgien, exceptionnellement conservé. La période choisie ici pour décrire la ville est donc à cet égard la plus intéressante. C'est du point de vue architectural que le livre est le plus réussi; l'auteur connaît parfaitement son sujet et l'a illustré à profusion de photogravures et de plans. Du point de vue de l'histoire sociale, il est sérieusement documenté : choses et gens y revivent par les archives et par l'anecdote. Dublin a tenu une place importante dans l'histoire politique; cet aspect a été délibérément sacrifié, par un manque d'intérêt franchement avoué; on peut le regretter. Il y a aussi des points sur lesquels on ne suivra pas Craig : par exemple, quand il dit que Burke s'est désintéressé de l'Irlande après l'avoir quittée. Mais il a bien massé son exposé en quatre parties, dont trois portent le nom d'un grand homme représentatif.

Van Eyck, by *L. Baldass* (*Ib.*, Phaidon, 1952, 297 p., dont 170 fig. pl. p., plusieurs en couleurs, et 87 fig. dans le texte, 73/6). — Encore un de ces recueils monumentaux dont Phaidon continue à donner le modèle : texte de plus de 100 p., catalogue amplement raisonné, index des lieux où trouver les œuvres des frères van Eyck, et surtout de Jan dans la mesure où on peut le dissocier de Hubert. Texte de 8 chapitres. D'abord les précurseurs, puis la vie des deux frères et la description de leurs œuvres de jeunesse; le retable de Gand, sa signification, la part respective qu'y ont eue Hubert et Jan. L'analyse des tableaux ultérieurs de celui-ci vient ensuite : peintures religieuses, portraits, autres œuvres profanes. Pour finir, deux chapitres sur les successeurs de Jan et sur sa place dans la peinture européenne au XVe siècle. Ainsi le sujet, traité par un maître, ancien directeur du musée de Vienne, l'est dans une vaste perspective. De quoi passer des heures enrichissantes, ainsi qu'à se promener parmi les illustrations, où le détail n'est pas sacrifié aux ensembles.

Vermeer, by *L. Gowing* (*Ib.*, Faber, 1952, 239 p., dont 36 fig. dans le texte et 79 fig. pl. p., plus 4 planches en couleurs, 50/). — Après une phase de faveur, la réputation de Vermeer serait-elle en baisse, comme le veut l'auteur? En ce cas, un livre comme celui-ci serait bien fait pour ranimer l'intérêt inépuisable qu'il est naturel de prendre à ce peintre. Gowing a repris le sujet à la base, en deux parties qui concernent l'homme, puis l'artiste. Bien des questions sont abordées; entre autres l'évolution du style de Vermeer et la date de ses tableaux, sa place dans son époque (à quoi contribuent les 36 reproductions, dans le texte, d'œuvres de ses contemporains), sa contribution à la peinture. Les reproductions sont commentées en grand détail. Surtout l'auteur a tenté de définir sa personnalité, et son art en rapport avec elle. Il le montre solitaire, en conflit avec son époque, et triomphant dans sa réserve vis-à-vis de la réalité brute, sachant que la lumière est tout ce que l'œil peut posséder.

The Murder of Sir Thomas Overbury, by *W. McElwee* (*Ib.*, *id.*, 1952, 280 p., 7 fig. hors texte, 21/). — Les mœurs étaient violentes et sordides à la cour de Jacques Ier. Le chapitre d'histoire ici raconté sous la forme d'un roman, mais sans la frivolité et la fausseté de l'histoire romancée, le fait bien voir. Le malheureux Overbury fut sacrifié à l'envie qu'avait la comtesse d'Essex de divorcer pour épouser Somerset, mieux connu sous son nom de Rochester, favori du roi qui devait être supplanté par le Buckingham rendu célèbre par Dumas. Nous voici donc un peu en pays de connaissance, mais de l'autre côté du miroir.

Ten Burnt Offerings, by *L. Mac Neice* (*Ib.*, *Id.*, 1952, 96 p., 10/6). — Dix longs poèmes écrits en 1950 et 1951. Comme le dit le titre, « offrandes » ou même « holocaustes » lyriques au ton et aux motifs très variés, du satirique ou du souriant au sérieux et au poignant. Les problèmes qui assiègent une époque et un homme mûrissants, ceux de notre âge (intellectuels et moraux) et ceux de toute créature, sont figurés par lui en thèmes et en symboles pleins à la fois de sens historique, de force, de grâce et de musique; disons aussi, par endroits, de profondeur. Ou l'on se trompe, ou c'est chose nouvelle chez ce maître encore jeune que, dans l'expression, la simple et détendue franchise qui ne fait aucun tort aux nuances d'un état d'esprit complexe. Mac Neice vient de prouver qu'il y a encore beaucoup à attendre de lui.

A Buyer's Market, by *A. Powell* (*Ib.*, Heinemann, 1952, 274 p., 12/6). — On n'avait guère abordé ces motifs et ce décor depuis environ 1930. Voici revenir l'après-première guerre : c'est qu'un jouvenceau de cette époque y éclaire le sens et y tire la leçon d'incidents de sa vie restés incompris sur le moment. Powell est un moraliste qui n'écrirait sans doute pas comme il le fait si Proust ne lui avait donné le modèle d'un roman constitué par l'analyse d'épisodes et la présentation de fantoches également amusants, prétextes à observations denses et fouillées; ces dernières font comprendre, ou admettre, la relative absence d'un fil narratif suivi.

The Radical Tradition, ed. by *S. Mac Coby* (*Ib.*, Kaye, 1952, 249 p., 16/). — On a déjà parlé ici de la série « The British Political Tradition », excellents recueils de textes classés et commentés de façon à illustrer des formes de la pensée politique anglaise, dont les corps de doctrine des grands partis au cours des siècles. Il s'agit aujourd'hui du radicalisme, attitude plutôt que vraie doctrine, suite d'idées de circonstance généralement émises en opposition aux idées régnantes et au pouvoir, par des francs-tireurs ou des politiciens illustres et parfois nantis ou en passe de le devenir, depuis Wilkes, champion du peuple contre le roi, jusqu'à Lloyd George, avec dans l'intervalle les amis de notre Révolution, Bentham, les Mill, les Chartistes, Cobden, Chamberlain, etc., en 7 étapes vers un radicalisme de plus en plus « social ».

The World of W. Faulkner, by *W. L. Miner* (Durham, Duke University Press, 1952, 170 p.). — Etude intéressante sur le cadre topographique et social des romans de Faulkner, avec quelques conclusions littéraires peut-être neuves.

Livres reçus. — *L'an premier du siècle*, par J. dos Passos, trad. Malartic (Paris, Gallimard, 1952, 396 p., 790 fr.). — *Au delà du déshonneur*, par J.-M. Cain, trad. Guéneux (*Ib.*, *Id.*, 1952, 201 p., 390 fr.). — *La gloire d'Elsie Silver*, par L. Golding, trad. Fournier-Pargoire (Paris, Michel, 1952, 396 p., 780 fr.). — *Feux d'artifice*, par J. Brooke, trad. Mathieu (Paris, Table ronde, 1952, 253 p., 510 fr.).

REVUES

The New Statesman and Nation, 12.7-16.8.52. — *Séries :* France, Elections américaines; Corée; Tunisie (12.7-16.8). Situation du Labour Party (26.7-16.8). Irlande (2-9.8). *12.7 :* Politique africaine. Ménages en conciliation. Baudruches. Verdi et Shakespeare. Romanciers américains. *19.7 :* Salaires et budget. Le témoin délateur. Justice espagnole. L'Anglais en Espagne. Ecole de Paris pas morte. G. Eliot. *26.7 :* Situation réelle de la G. B. La trahison. Cordiers. Formation de la police. Le Brit. Council. M. Arnold. *2.8 :* Finances. La Haye. Responsabilité pénale. La foire à Hampstead. La maison de Wellington. C. McCullers. *9.8 :* Propriété et pouvoir. Fédération centre-africaine. La vie simple. Gobelins anglais. L'éternel homme primitif. Le style poétique. *16.8 :* Inde et Pakistan. L'aviation civile. Les prisons. Lawrence et le Mexique. Portrait de l'Angleterre par un

Français. Regent's Park. Musique en Provence. George V.

The Listener, 10.7-14.8.52. — *Séries :* Portraits par des familiers (10-31.7). Afrique et association (10.7-7.8). Elections américaines; Musique (10.7-14.8). Horace Walpole (17-24.7). Newman (17-31.7). Affaires franco - allemandes; Capitalisme sans capital (24.7-14.8). Recherche de l'abondance; Visite aux E.-U. (7-14.8). *10.7 :* Leçons de la guerre aérienne en Corée. Le pouvoir dans l'Inde. Ruskin à Venise. Tablettes crétoises. L'homme révolté. Art réaliste. *17.7 :* Communisme français. Exportations anglaises. Italie et Vatican. La création continue. Irving et Shaw. *24.7 :* La flotte marchande anglaise. En Grèce. Education américaine. Le cancer. *31.7 :* Planisme et crise. L'U.R.S.S. en Asie. Allemagne et armée européenne. Le Zuiderzee. Un télescope géant. Les dessins de Keens. *7.8 :* La théorie de la valeur. Gaudi et l'art nouveau. Un jeune administrateur colonial. Tillich. *14.8 :* Rhee. Moscou et Pékin. Les jeux olympiques. Cuisine. Le genius loci. Satan.

The Dublin Magazine, July-Sept. 52. — Poèmes, dont un traduit d'Annunzio. Blake et l'Irlande. Mangan en Amérique. Notes et comptes rendus.

Kenyon Review, Summer 52. — Comment l'Italie voit l'Amérique. 5 nouvelles. Poèmes. Poe et les mots. O'Neill. W. C. Williams.

Poetry Review, July-Sept. 52. — Nombreux poèmes qui prouvent un effort de rajeunissement. Th. Moore. W. Drummond. Supervielle.

Reçu : *Saturday Review.*

J. V.

CIVILISATION ANTIQUE

SOPHOCLE ET SON TEMPS. — J'ai signalé ailleurs (1) l'extraordinaire faveur dont jouit aujourd'hui Sophocle : les érudits, les traducteurs, qu'ils s'adressent aux universitaires ou au grand public, les metteurs en scène s'empressent autour de lui; on se résoudrait volontiers, semble-t-il, à la perte de tout le théâtre antique, dût-on ne conserver qu'*Antigone* et *Œdipe Roi*. Dans ces cinq dernières années quatre traductions du poète, deux complètes (2) et deux partielles (3), sont venues mettre à la disposition des lecteurs de langue française son œuvre dramatique; coup sur coup la Comédie-Française a remis ses deux chefs-d'œuvre à son programme. Ce succès s'explique aisément : pour un homme du XXe siècle, Sophocle est plus immédiatement accessible que ses deux rivaux; qu'il s'agisse de technique dramatique ou de psychologie, tous les problèmes se posent chez lui sous un aspect général, universel, propre à retenir la curiosité de tous les temps.

(1) *Critique*, juillet 1951, p. 605 sqq.
(2) Dans la collection Garnier par Robert Pignarre, cf. *Mercure*, mars 1948, p. 527; dans la collection des Belles Lettres par Paul Mazon, série « Les grandes œuvres de la littérature grecque », 1950; j'ai fait plusieurs emprunts dans le choix et la traduction des exemples à cette traduction magistrale.
(3) Cf. plus bas dans les comptes rendus les ouvrages d'André Bonnard et de Mario Meunier.

On peut alors se demander ce qui demeure en lui de l'homme du Ve siècle, en quoi il reste un contemporain de Périclès et de Phidias, en quoi les mouvements de la pensée attique des guerres médiques à la fin de la guerre du Péloponnèse ont laissé une marque dans son œuvre. S'il paraît si souvent un homme de tous les temps, est-il un homme de son temps? Ce sera l'objet de la présente chronique.

On est d'abord frappé, en lisant son œuvre par l'absence de toute allusion aux événements contemporains; à la différence d'Eschyle ou de Phrynichos, il n'a jamais puisé le sujet de ses pièces ailleurs que dans la mythologie; il ne se permet pas, comme Euripide, des phrases à double entente visant des faits actuels connus de ses contemporains; en principe, il ne tolère pas l'anachronisme; aucune de ses pièces, ne portant la marque des circonstances du moment, ne peut être datée par l'histoire du Ve siècle; ainsi s'explique l'incertitude qui plane sur la succession des sept drames conservés. Il faut pourtant faire une exception : *Ajax*; parlant de Salamine dont son héros est originaire, il l'a qualifiée de « fameuse pour tous à jamais »; il a donc pensé, il a voulu que les spectateurs pensent à la rencontre des guerres médiques; mais il ne s'agit pas à proprement parler d'actualité; Sophocle mentionne un événement qui a pris dans la conscience grecque une telle importance qu'il sort de l'histoire et atteint la pérennité des faits éternels. Le mal qui ravage Thèbes au début de l'*Œdipe Roi* a pu faire songer à la peste d'Athènes; il n'est aucun trait pourtant qui impose l'allusion et la date de la pièce reste indécise. Dans la même pièce d'*Ajax* on a cru reconnaître des allusions à des souvenirs personnels, à la campagne qu'il mena, durant les opérations contre Samos, en qualité de stratège, dans les îles de la côte d'Asie. Il chanterait, par la voix du chœur, les tristesses de son propre exil : « Misérable, depuis bien longtemps, je campe dans les prairies de l'Ida et, sans trêve, depuis des mois sans nombre, je me consume dans l'attente »; si le chœur souhaite se retrouver « devant le cap boisé que baigne la mer, au pied du haut plateau du Sounion, afin de saluer de là la sainte Athènes », c'est que le poète revivait les heures du retour où, dans la transparence de l'atmosphère, il aperçut de l'entrée du golfe la lance scintillante d'Athèna. Il faut reconnaître pourtant que ces réminiscences sont si légèrement esquissées qu'elles ne s'imposent pas et que beaucoup continuent de tenir l'*Ajax* pour antérieur à la campagne de Samos. En fait, même quand le chœur parle, nous ne sommes jamais assurés que le poète parle de lui; les confidences lyriques qui lui sont souvent prê-

tées; comme dans le chœur célèbre sur le bourg de Colone, restent timides. Sophocle ne se livre jamais.

Plus qu'aux événements contemporains, il est sensible aux données de la tradition littéraire antérieure; les légendes évoquées par ses choreutes semblent souvent des résumés de drames composés par lui ou par d'autres; ainsi le chœur d'*Antigone*, qui rappelle les personnages légendaires jetés comme Antigone dans les ténèbres d'un cachot — Danaé, Lycurgue, les fils de Phinée — s'inspire d'œuvres littéraires. Mais, ici encore, on ne peut faire le départ entre littérature et mythologie, entre allusion à une pièce précise ou simple rappel d'un épisode légendaire. Sophocle ne réclame jamais d'érudition. A la différence d'Aristophane, et parfois d'Euripide, il n'exige pas, pour être parfaitement entendu, des retours sur le passé; il n'exige d'autre connaissance que celle d'un cerveau moyen, formé dès son enfance dans la connaissance des vieilles légendes; il ne s'adonne pas, à travers ses pièces, à la critique littéraire; en retraitant une légende traitée par d'autres, — on peut s'en former une idée par le *Philoctète*, — il n'est pas dirigé par le souci de riposter, de faire mieux; sa conception du drame n'est commandée que par les nécessités du sujet et de l'intrigue; il peut se juger réduit à lui-même, sans comparaison avec autrui.

Son désir de s'adresser à l'Athénien du commun, et, si je puis dire, à l'homme de la rue, explique les seuls anachronismes de son œuvre : ceux qui concernent la vie de tous les jours. Car sur ce point il est bien de son temps. La reconstitution exacte du milieu mythique eût exigé de l'auteur un effort archéologique bien étranger à ses préoccupations; elle eût provoqué dans l'esprit du spectateur un dépaysement préjudiciable à l'émotion dramatique. Jouer Sophocle en costumes mycéniens serait bien mal le saisir; les vêtements, le décor, les rites sont ceux du V[e] siècle. Quand Œdipe détache l'agrafe du manteau de sa mère, quand, pour parvenir plus vite jusqu'à elle, il fait sauter de sa gâche le verrou qui retenait le vantail de la porte, quand, vieillard aveugle, il accomplit avec minutie, dans le bourg de Colone, les offrandes aux Euménides, il se meut dans un milieu athénien qui n'a certainement rien de la Thèbes de Laios ni de l'Athènes de Thésée. On a rapproché à tort le tombeau d'Antigone des antiques tombes à coupoles de l'Argolide; il est plus comparable à ces grottes creusées en Attique au flanc de la colline des Muses. Mais le poète appelle si peu l'attention sur les détails matériels que ces légers anachronismes, même pour un observateur moderne, passent le plus souvent inaperçus; le spectateur du V[e] siècle y

gagnait de retrouver autour de lui, sans presque y prendre garde, les objets et les usages qui lui étaient familiers.

C'est essentiellement par la peinture des caractères, par l'analyse de certains types psychologiques que Sophocle se rattache étroitement à son temps. Chez lui, Ajax même a perdu sa stature de l'épopée; l'héroïsme ne consiste plus, comme pour la génération de Cimon, à se hausser à de grandes actions; il n'y a pas d'exploits dans son théâtre; l'héroïsme est dans l'acceptation clairvoyante de son destin, dans le sentiment de sa dignité d'homme. Entre tous les portraits, il n'en est pas de plus solidaires de leur temps que les portraits de jeunes gens; les vieillards, parvenus à la pleine lucidité de la contemplation, se détachent facilement de leur époque et constituent un type éternel; l'adolescence, encline aux débats intérieurs, ouverte aux nouveautés et dépendante de l'éducation du moment, se moule plus étroitement sur son temps; d'Eschyle à Euripide on noterait aisément l'évolution qu'elle a subie. Sophocle, dont les créations, postérieures aux Guerres Médiques, s'échelonnent jusqu'à la fin du V[e] siècle, a dessiné à deux reprises, dans le rôle d'Antigone et le rôle de Néoptolème, des types de jeune homme et de jeune fille, que la postérité a idéalisés, mais qui restent implantés dans le milieu qui les a produits. L'idéal de *sophrosynè*, le pas donné à l'humain sur toute forme de métaphysique, le désir d'être en règle avec soi-même dictent la conduite de la *parthénos*, Antigone; et, de même, en face des roueries d'Ulysse, Néoptolème considère comme le premier de ses devoirs, de ne pas trahir celui qui lui a donné sa confiance. Distincts à la fois de l'Etéocle d'Eschyle aveuglément docile à l'intérêt national et des jeunes ergoteurs d'Euripide, ils expriment l'un et l'autre l'allégresse de la conscience satisfaite. La seule différence, — à quoi se traduit la différence de leurs dates, — est qu'Antigone rencontre devant elle la raison d'état qui commandait jadis la conduite d'Etéocle, tandis que Néoptolème doit résister aux habiletés d'Ulysse qui annoncent les subtilités intellectuelles de l'âge des sophistes; la première se heurte au passé, le second à l'avenir; ils se rejoignent au point d'équilibre, qui désigne précisément Sophocle.

On voit en quoi Sophocle est du V[e] siècle. N'attendons pas de lui des curiosités d'antiquaire ni de la couleur locale, mais une « couleur éthique ». S'il nous est si facilement accessible, ce n'est pas qu'il se sépare de son temps, c'est qu'il en exprime pleinement l'esprit, dont la *phronèsis* fut la qualité dominante. Sa séduction propre est indissociable de la séduction qu'exerce

l'idéal moral de son époque; nous ne l'atteignons pas en dehors d'elle, mais à travers elle.

Fernand Chapouthier.

The Imagery of Sophocles' Antigone, A study of poetic language and structure, by *Robert F. Goheen*, Princeton University Press, 1951; 1 vol. in-8° de 172 pages, prix : $ 3.00. — L'auteur a voulu donner une idée de la façon dont certaines images maîtresses se poursuivent et s'entremêlent d'un bout à l'autre de la pièce. Il a relevé trois thèmes dominants : la circulation de la monnaie, les choses militaires, la domestication des animaux; ils définissent les principes du monde où l'homme est tenu de chercher sa voie. Trois thèmes secondaires interviennent pour créer le « climat émotif » où se déroule l'action : images du mariage, de la maladie, de la mer. L'auteur ne se propose pas, tant d'étudier ces images de l'extérieur d'après leur sujet, leur forme grammaticale, que de souligner leurs « séquences » à travers le drame, de montrer qu'elles ne constituent pas un ornement esthétique, mais un instrument indispensable de la technique dramatique. Le fait que ces images ne soient pas particulières à Sophocle, mais soient tirées de l'usage le plus commun, explique que le poète puisse procéder par simple allusion, par esquisses plus que par dessins. Un soin particulier a été apporté à l'analyse des séquences dans les parties lyriques. F. C.

Antigone de Sophocle, version d'*André Bonnard*, Rencontre, Lausanne, 1950; 1 vol. in-12 de 102 pages. Prix : 250 francs. — Ce volume inaugure une collection, dans des « versions nouvelles accessibles à tous », des chefs-d'œuvre de la littérature grecque; le titre adopté, *La Grèce présente*, indique bien l'intention de la série. La pièce de Sophocle a trouvé pour interprète l'éminent professeur de l'Université de Lausanne, André Bonnard; sa traduction, du type que Brasillach a appelé « rapprochant », qui veut mettre à la portée de tous le chef-d'œuvre, a été choisie par la Comédie-Française dans sa reprise d'*Antigone*. La traduction sans notes, précédée d'une courte préface, parle suffisamment d'elle-même. La présentation matérielle, est excellente. F. C.

Le Banquet de Platon, version de *Philippe Jaccottet*, Rencontre, Lausanne, 1951; 1 vol. in-12 de 110 pages. Prix : 280 francs. — Pour saisir l'aisance et la jeunesse de cette adaptation, il n'y a qu'à la comparer à celle que Léon Robin a donnée dans l'édition Budé. Elle suit sans doute de moins près le texte grec; certains discours, où l'érudition tient trop de place, ne sont présentés qu'en résumé; mais comme le style en est alerte et direct! Les petites légendes, introduites en italiques pour la clarté de la présentation ont le charme de la fantaisie et de la vie. F. C.

Les Perses d'Eschyle, version de *Lucien Dallinges*, Rencontre, Lausanne, 1950; 1 vol. in-12 de 84 pages. Prix : 250 francs. — Le chef-d'œuvre d'Eschyle est présenté dans une version qui se souvient de celle de Paul Mazon, mais a son originalité propre. Une courte préface tend à dégager de la pièce sa valeur toujours actuelle, particulièrement sensible aux temps de l' « après-guerre ». F. C.

Hérodote, Découverte du Monde, version d'*André Bonnard*, Rencontre, Lausanne, 1951; 1 vol. in-12 de 272 pages avec 4 cartes. Prix : 550 francs. — C'est peut-être le volume le plus original de la série; l'auteur y a présenté des extraits tirés des trois premiers livres, propres à illustrer la curiosité géographique du « père de l'histoire ». Ces extraits sont groupés en trois chapitres : les grands empires d'Asie, les Merveilles de l'Egypte, la découverte de la Terre. Des notes assez abondantes au bas des pages permettent de juger de la qualité de l'observateur. F. C.

Sophocle, Trois tragédies, Œdipe-Roi, Œdipe à Colone, Antigone, nouvellement traduites par *Mario Meunier*, Paris, Albin Michel, 1949; 1 vol. in-8° de 294 pages. Prix : 330 francs. — Ces trois traductions, dues à un humaniste bien connu du public français, ont été composées pour la scène et effectivement jouées. Elles font revivre, dans la suite chronologique des épisodes, les trois grands événements de la légende thébaine auxquels le nom de Sophocle reste à jamais attaché. L'auteur s'est efforcé d'en rendre non seulement le sens, mais le rythme; une divi-

sion en actes facilite la consultation. La traduction des parties chantées, en italiques, veut rendre la disposition de l'original, sans faire toujours bien sentir la correspondance rythmique de la strophe et de l'antistrophe. Elle se règle sur le texte établi par l'édition de Masqueray; elle n'est pas non plus indépendante de cette version antérieure. F. C.

ORIENT

Romain Rolland, *Inde* (Journal 1915-1943), Ed. Vineta, 1951. — Vincent Sheean, *Le Chemin vers la Lumière*, Plon, 1951. — Marie-Simone Renou, *L'Economie de l'Inde*, Presses Universitaires, 1952. — Sankara, *Prolégomènes au Vedânta*, tr. Louis Renou, Libr. Adrien Maisonneuve, 1951. — Henri de Lubac, *La rencontre du Bouddhisme et de l'Occident*, Aubier, 1952. — *Pour un nouvel accès à la vie. Krishnamurti.* La Tour de Feu, printemps 1952.

Des mains pieuses ont sorti du Journal de Romain Rolland tout le tiroir où, pendant vingt-huit années (1915-43), se sont déposées ses prises de vues sur les Hindous et leur cause. Inde actuelle donc, Inde militante; les « problèmes indiens » annoncés sont rattachés aux figures des chefs politiques; ils restent en référence avec la tradition métaphysique, l'héritage poétique.

La position réclamée par Rolland à l'occasion des guerres européennes fait que tout ce qui compte dans le mouvement d'indépendance indienne vient passer par son carrefour de Villeneuve : observatoire privilégié, où la lumière du lac de Genève tombe sur les protagonistes, Tagore, Gandhi, Nehru, S. C. Bose, et sur de typiques silhouettes d'adeptes ou de studieux occidentaux. De là, un instructif rassemblement d'apparitions saisies, retouchées, au gré des rencontres, des réactions, des circonstances; sympathie de principe et adhésion aux principes ne font pas une entente ininterrompue; l'hôte français préserve sa liberté de jugement sur les personnes et les actes; l'intérêt principal de la lecture est peut-être dans les nuances et repentirs que procurent la forme même de la chronique quotidienne, la succession des contacts, la confrontation des témoignages; si le lecteur est parfois inquiété d'abord par le dogmatisme d'une sorte d'humanitarisme égocentrique (1), peu à peu il rendra justice à une intrai-

(1) Sur la visite de Kalidas Nag : « J'exhume, en son honneur, une partie de mes vieux papiers; et je lui en lis certaines heures caractéristiques. Je suis aussi frappé que lui de la force de cette vie intérieure et de ses caractères exceptionnels dans le milieu français. » (P. 37.)

table perspicacité de psychologue qui a fort à faire avec des sujets nouveaux pour elle; et ceci devient un étrange roman de l'esprit, que le progrès de l'écart marqué, sans rompre les liaisons profondes, entre attitudes et mentalités de deux continents : un conflit révélateur éclate, on le connaît par ailleurs, à propos des bons voisinages de l'Inde de Gandhi avec l'Italie de Mussolini. C'est peut-être une chance pour tous, sujet, auteur, lecteurs, que sans cesse une tendance volontaire soit dérangée par une probe constatation de concrètes incompatibilités et quantité de touches vivantes.

Par endroits semble atteint, propre à l'Inde elle-même, un conflit interne : entre sa tradition et son modernisme; pourtant la question vitale de l'Inde d'aujourd'hui — avoir eu ce monopole d'être une âme et postuler cette fatalité d'être une nation — est-elle posée? Rolland eut-il pleine conscience d'une antinomie entre cette hypothèse, l'humanité, et ce passé, l'Inde? Il ne découvre, semble-t-il, l'existence de celle-ci qu'en 1915, aux environs de la cinquantaine, et parce qu'un article lui est dédié par l'Anglo-Hindou A. K. Coomaraswamy (il y avait de bien intéressantes dépositions d'Asiatiques dans *Life*, éd. intern., 14-1-52, tr. dans *La Documentation franç.*, 16-2-52, sur les malentendus Asie-Occident, *Life* signalant ingénument : « L'apport de l'Ouest : l'acier, l'électricité, l'instruction, la démocratie et le nationalisme, a maintenant sapé l'ordre social traditionnel de l'Asie... », — il reste des perspectives d'annexes aux *Scènes de la vie future...*).

Un document à verser au dossier est la tentative sincère du journaliste américain Vincent Sheean pour rejoindre l'âme ancienne sous les traits actuels : dans *Le Chemin vers la Lumière* (qui traduit *Lead, kindle Light*), un reporter, fier de s'être trouvé sur place au bon moment de toutes les catastrophes politiques européennes depuis trente ans, l'est davantage d'avoir assisté à la mort du martyr politique Gandhi, et, plus méritoirement, d'avoir dialogué de près avec lui dans ses derniers jours; témoignage ardent, lucide néanmoins, qui laisse apercevoir tout ensemble jusqu'où peuvent aller, chez un réformateur asiatique du vingtième siècle, l'amalgame hindouisme-christianisme, et, dans une bonne volonté d'occidental plongé parmi le train du monde, l'approche de la spiritualité orientale.

Autre document, — tout autre : aussi objectif que le précédent était sentimental; celui-ci porte uniquement sur le soubassement matériel de la civilisation indienne, sur le sol où en a fructifié l'esprit : *L'Economie de l'Inde*, de Mme M. S. Renou, par une enquête aussi rigoureuse que ses exposés sont complets et sûrs,

nous offre pour la première fois un terrain solide où poser nos reconstructions de l'Inde. C'est sans doute un signe des temps que, même en ce climat, les questions de l'esprit ne puissent plus se comprendre hors de leur cadre économique; on est tout surpris de ne plus le regretter grâce à ce traité dont les bilans s'animent dans nos souvenirs en images, en cartes, en paysages; appendice désormais inséparable des manuels de philologie indienne, — et ce n'est pas la proximité conjugale qui veut qu'ici soit signalée, événement majeur, la première traduction, au plein sens du mot, d'un texte essentiel de Shankara par L. Renou : *Prolégomènes au Vedânta*, élucidé en sa difficile et complexe profondeur; le petit livre de M[me] Renou pourrait nous confirmer des réflexions d'avenir, je ne sais si on les trouvera réconfortantes ou décevantes.

Et c'est qu'il y a peut-être deux erreurs propres aux Occidentaux qui s'intéressent à l'Asie : l'une chez ceux qui, ne connaissant que celle du jour, oublient quelle aide européenne il lui a fallu pour se relier à son propre passé; l'autre chez les maîtres en science historique qui se transforment en prophètes : je pense aux Spengler et aux Toynbee, tout prêts à repasser avec simplicité l'héritage d'une Europe défaillante à une Asie d'attaque, sans paraître se demander si celle-ci est moins défaillante et, pour tout dire, plus semblable à soi-même. Il y a des malheurs qu'on ne peut pas éviter; faut-il ranger parmi ceux-là le besoin, chez certains professeurs d'histoire, de participer à l'histoire de leur temps?

Il est hygiénique de se rappeler de temps à autre que, sans les Collebrooke et les Burnouf, l'Inde de Vivekananda aurait pu finir par ne pas être beaucoup plus près de celle des Upanishads que, sans les Evans, la Crète de Venizelos ne l'aurait été de celle de Minos. Voici un volumineux cahier, d'ailleurs substantiel par endroits, consacré par *La Tour de Feu* à Krishnamurti, personnalité de réformateur moral plutôt que de fondateur religieux, semble-t-il; car il condamne expressément toutes formes, temples, prières, livres, et se défend, non sans mérites, contre les fanatismes qui en auraient fait un Messie (p. 41); j'y lis ceci : « On rechercherait en vain chez K. des gloses sur les textes sacrés indiens. Il n'est point intéressé à commenter les écrits des autres. On peut dire que, de sa propre initiative, il n'use jamais de termes sanscrits » (p. 57). En effet, les poèmes dont on nous procure la traduction ont été écrits et pensés en anglais; ceci compte pour tous ceux qui évaluent l'importance du langage chez les métaphysiciens et les poètes. Tout le recueil annonce l'aspiration à

l'unité de vie, et prêche la paix par l'amour : ce sont bien les grandes questions et les grandes leçons de l'Inde; dans la réalité présente, comment ne pas voir que l'Inde est devant beaucoup de problèmes réduits à la politique? et, si tout mot ne peut se traduire en toute langue, que ne peut-il advenir de l'*ahimsâ* traduit en langage de politique internationale?

Sujet capital, que le bilan de nos contacts avec le bouddhisme; la collection des données historiques, qui n'avait jamais été faite d'ensemble, et leur lucide interprétation sont opérées magistralement par le P. Henri de Lubac. Etudier le domaine bouddhique lui permet d'analyser conjointement les apports indiens et chinois qui, en effet, ont marché de pair dans la curiosité européenne; d'autre part, les matériaux brahmaniques, ayant été remployés dans la construction bouddhiste, lui donnent mainte occasion d'explorer une plus vaste étendue de temps et de pensée, et demeurée plus authentiquement caractéristique de l'Inde.

Au passage, quantité d'épisodes significatifs sont soulignés ou révélés : mobilisation janséniste du bouddhisme contre le quiétisme dès 1699 (p. 87); assimilation esquissée, dès 1627, entre contemplatifs chrétiens et bouddhistes; et, rencontre étonnante, elle est proposée par le même moine allemand qui sera « l'une des principales sources d'Angelus Silesius pour son *Pèlerin chérubinique* » (92, n.) : or, on sait que c'est en réveillant l'attention sur Silesius que Schopenhauer relancera la comparaison entre les mystiques des deux climats. En 1741, lettre du pape Clément XII au Dalaï-lama du Tibet, reprenant l'espérance de lui voir accepter l'Evangile, « dont votre religion d'ailleurs se rapproche beaucoup ».

Cependant il reste, comme on le pensait, que nulle confrontation valable ne put intervenir tant qu'il n'y avait pas réunion des textes canoniques de l'Asie et lecture courante des écritures exotiques; le vrai commencement est donc *La découverte scientifique* (ch. III); l'auteur propose en toute loyauté les problèmes, les conflits; un moment, le bouddhisme nouveau venu semble interpeller tout le dogme; il est, du reste, opportunément rappelé ici que, même pour un Quinet, un Vigny, ce pouvait être, comme l'écrivait le P. Huc, l'Europe qui « est destinée par la Providence à régénérer les Asiatiques, dont la sève intellectuelle et morale paraît épuisée » (154, n. 8), — thèse polémique à son tour, et qui va à l'extrême opposé de l'opinion aujourd'hui en faveur. Il est vrai que, sur un rapprochement ou un débat avec l'Orient, on aura vu l'Occident, au cours du dix-neuvième siècle surtout, prendre successivement toutes les posi-

tions. Le P. de Lubac n'est certes pas moins intéressant, parce qu'il n'est pas moins rigoureusement judicieux, lorsqu'il examine les premières réactions, souvent mal informées, des théologiens et controversistes, dans les années 30-40, que lorsqu'il montre théistes ou positivistes tirant à eux Sakyamuni, ou lorsqu'il pourchasse le préjugé opiniâtre qui attribue à celui-ci une religion du néant. Avec la même sagesse est dénoncé (208) ce qu'il y eut de « polémique » et de « déraison » et dans la pseudo-histoire faisant du christianisme un obligé du bouddhisme et dans les tentatives « du néo-bouddhisme occidental », qu'on voit avec un sourire J. Bacot comparer à un esperanto (268).

Là-dessus, on assiste à une épidémie de l'esprit, déclenchée par le fameux *Light of Asia* d'Erwin Arnold en 1879; un ésotérisme traditionaliste se combine avec une superstition évolutionniste; d'où la lignée Olcott-Blavatzky-Steiner-Schuré. On vérifie une fois de plus le mécanisme par quoi une Inde hétéroclitement occidentalisée revient poser des questions à la civilisation occidentale; et voici une petite phrase qui s'oppose curieusement (226-7) aux méfiances expéditives de R. Rolland envers les indianistes (*Inde*, 39) : « Sous l'action décisive de Sylvain Lévi, l'Inde a pris conscience de la grandeur de son passé bouddhique. » C'est le savant français qui fit entreprendre par Tagore, interlocuteur de Rolland, la retraduction sanscrite des originaux conservés en d'autres idiomes. Plus loin encore (249), l'Inde « est doublement à l'école de l'Europe. C'est celle-ci qui lui a rendu la connaissance et l'admiration du Bouddha, c'est elle encore qui lui a donné quelques leçons de syncrétisme... »

Pour la profondeur des analyses doctrinales, il faut se reporter aux textes mêmes de l'auteur; le raisonnement, le jugement, la déférence pour les thèses adverses, y ont la haute force des convictions communicatives; on peut les partager sans se défendre de remarquer telle expression finalement sévère.

D'un détail, l'absence d'un Index, on hésite à se plaindre quand on a expérimenté la répugnance des éditeurs sur ce point.

Raymond Schwab.

MEMENTO. — Usha Chatterji, *La danse hindoue* (Ed. Vega). — Paul Brunton, *L'enseignement au delà du Yoga* (Payot). — *Millénaire d'Avicenne* (*La Revue du Caire*, juin 1951). — *Millénaire de Grégoire de Narek* (*Cahiers du Sud*, 2e semestre 1951). Dans ce numéro est reproduite l'importante leçon d'ouverture de Georges Dumézil au Collège de France sous le titre « Civilisation Indo-Européenne ». On ne peut s'empêcher de souhaiter que soit de même mise à la disposition du public la leçon inaugurale de J. Filliozat (Histoire de la chaire de sanscrit).

HISTOIRE LITTÉRAIRE

DIX-SEPTIEME SIECLE (1). — Raison, mesure, ordre, équilibre... Sans doute. Et ce ne sont pas ces mots qu'on peut reprendre dans la description traditionnelle de notre littérature proprement classique. C'est plutôt l'image naïve que nous formons à propos d'eux : nous continuons malgré tant d'avertissements, nous nous obstinons à nous représenter de graves personnages doués d'une sagesse de droit divin et se promenant avec sérénité dans des parterres sans imprévus. Mais la mesure d'un Bossuet, la raison d'un Racine, l'équilibre d'un La Fontaine, l'ordre d'un Molière sont des conquêtes durement acquises, non des dons gracieux du sort.

« Un caractère à la Fontenelle », disait Stendhal pour définir une fausse sagesse qui n'était faite ni de passion dominée ni de folie surmontée. Fontenelle, c'est déjà l'âge suivant. Il fallait que les théoriciens de l'âge classique se sentissent bien menacés par la déraison et par l'excès; ou la véhémence de leurs campagnes ne s'expliquerait pas. Menacés au fond d'eux-mêmes. La mesure n'a jamais de sens que par la démesure, l'ordre que par le désordre.

Voilà l'histoire littéraire et la critique aujourd'hui bien engagées (et non sans quelque confusion, cela va de soi) dans l'examen du désordre lui-même. « Une succession de contradictions internes, un désordre, une apparente incohérence », telle se montre d'abord la littérature préclassique, celle du demi-siècle d'Henri IV et de Louis XIII, selon M. Jean Tortel dans sa préface au recueil collectif des Cahiers du Sud sur *Le Préclassicisme français*. Et cette notion d'un bouillonnement confus accepté comme tel, et même pris comme principe de recherches, est plus nouvelle et probablement plus féconde qu'on ne croirait.

On dit que M. Albert-Marie Schmidt fait beaucoup en ce moment pour combattre (et d'abord pour formuler) un préjugé finaliste qui a longtemps dirigé l'histoire littéraire. Dans les

(1) *Le Préclassicisme français*, présenté par Jean Tortel; études de Lucien Febvre, Louis Cognet, Georges Mounin, Pierre Guerre, Roland Manuel, Albert Dauzat, Francis Ponge, Jean Tortel, Georges Mongrédien, André Blanchard, Jean Tardieu, Marcel Arland, Octave Nadal, René Nelli; documents; anthologie (376 p., Paris, Les Cahiers du Sud, 1952. — *Cahiers de l'Association internationale des Etudes françaises*, publication trimestrielle, n° 1, juillet 1951 (56 p., Paris, 65, rue de Richelieu). — ANTOINE ADAM : *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle*, t. II : « L'époque de Pascal » (424 p., Paris, Domat, 1951).

époques qui ont précédé les périodes éclatantes nous sommes portés à ne voir que ce qui annonce en clair, prépare directement, détermine immédiatement ces périodes : comme si celles-là tendaient d'elles-mêmes vers celles-ci, comme si celles-ci étaient la fin de celles-là. La période Louis XIV se trouve ainsi commander rétroactivement la littérature des deux règnes précédents, laquelle s'en trouve, naturellement, écrasée. Corneille passait pour un louis-quatorzien né avant terme; du jour où on a regardé en lui l'homme Louis XIII qu'il était, sa figure s'est transformée.

La tradition aurait volontiers expédié les précieux comme elle expédiait les « grotesques », les « excentriques » et les « irréguliers », si Molière ne l'eût retenue. Et d'une manière bien incommode : car manifestement les comédies de Molière ne suffisaient pas pour s'en débarrasser, et on ne savait que faire d'un mouvement qui dérangeait tous les synoptiques. (Sur la préciosité on lira dans *Le Préclassicisme français* une étude de M. Georges Mongrédien, grand spécialiste.) Et maintenant le baroquisme à son tour, décidément irréductible à la préciosité, réclame une place sur un ton de plus en plus impérieux.

S'il ne fait l'objet d'aucun chapitre particulier dans le recueil des Cahiers du Sud, il y est partout évoqué. La *Revue des Sciences humaines* de la Faculté des Lettres de Lille a donné naguère sur lui un numéro spécial, que le *Mercure* a signalé. Et l'Association internationale des Etudes françaises avait pris comme thèmes de son deuxième congrès, en septembre 1950, Baroque et Préciosité. Elle ne met pas dans le commerce ses *Cahiers* trimestriels, et c'est dommage : dans le premier ont paru quatre des communications faites au congrès et qui sont appelées à demeurer au premier rang dans les bibliographies sélectives, « Le baroque et les lettres françaises » par M. Pierre Kohler, « La poésie baroque en France » par M. Raymond Lebègue, « La préciosité par M. Antoine Adam, « La préciosité » par M. René Bray.

De ces quatre érudits le plus révolutionnaire est peut-être M. A. Adam. Après un examen critique des documents sur lesquels peut se fonder une étude sérieuse — Molière ou Somaize sont écartés d'abord —, il réduit singulièrement le moment historique de la préciosité proprement dite, qu'il limite aux années 1654-1661. En revanche il en étend considérablement la portée, en montrant que les thèmes précieux — nonobstant « un courant contraire et ouvertement hostile, celui des Vendômes, de Chaulieu, de La Fare, de J.-B. Rousseau » — ont imprégné la société depuis 1660 jusqu'à 1740. Toute la période classique en serait donc, plus ou moins directement, solidaire. Ces vues seront

développées sans doute dans les prochains volumes de l'*Histoire de la Littérature française au XVIIe siècle.*

Du deuxième tome de ce remarquable ouvrage, Pascal et Port-Royal occupent près du tiers en étendue, et bien davantage si l'on considère la valeur de culture et l'actualité permanente des œuvres étudiées. C'est pourtant à contre-cœur que M. Antoine Adam concède au jansénisme tant d'importance. « Dans une histoire de notre littérature, écrit-il, il n'existe à première vue aucune raison de s'attarder à celles du monastère de Port-Royal et du mouvement janséniste. C'est à l'histoire religieuse qu'en vérité elles appartiennent, à celle des dogmes et des querelles dogmatiques, à celle aussi de la spiritualité. (...) Sainte-Beuve lui-même, si soucieux pourtant d'établir les justes perspectives et les proportions exactes du sujet qu'il étudiait, a sans doute exagéré la place que Port-Royal mérite d'occuper dans une histoire de notre littérature. » Mais comment expliquer Pascal sans Port-Royal? Il faut bien s'incliner...

Il est vrai que le jansénisme n'était alors qu'une petite secte à maigres effectifs et sans autre importance réelle que l'agacement que donnait au pouvoir politique son entêtement. M. Louis Cognet rappelait récemment dans son *Lancelot* que les fameuses écoles ne formèrent jamais qu'une poignée d'élèves. Le jansénisme ne prit guère qu'au siècle suivant quelque poids dans l'Etat, et il faut attendre encore un siècle pour le voir conquérir dans nos consciences sa valeur spirituelle. On comprend la réticence de M. Antoine Adam.

Mais on remarque aussi dans sa remarque l'amorce d'une conception bien purifiée, ou, si l'on préfère, bien étroite de la littérature. S'il faut isoler son histoire de celle des dogmes, des querelles dogmatiques et de la spiritualité même, pourquoi ne pas séparer d'elle celle de l'irréligion, celle de la philosophie, celle du retentissement qu'ont dans les esprits les découvertes scientifiques? Qu'est-ce que la littérature, dès qu'elle n'est pas une entreprise de dénomination et une prise de conscience aussi générales que possible? Si le jansénisme est à ce point éloigné de notre littérature classique, quel rapport garderont avec elle les libertins, par exemple?

On tend justement à les réhabiliter depuis quelques années, et à reconnaître dans le mouvement qu'ils illustrent tout autre chose que les traits de pittoresque qu'on se contentait autrefois d'accorder à une faune excentrique, ivrogne et débraillée. L'érudition, celle de M. René Pintard notamment, a tourné les barrages devant lesquels Gourmont et les esprits de la même famille

s'étaient vus arrêtés. Parmi les essais récents à lire là-dessus, le plus saisissant peut-être est celui que M. Georges Mounin a donné dans *Le Préclassicisme français* sur « Cyrano de Bergerac et Pascal ». Il accuse d'abord « nos plus riches éditions des *Pensées*, toutes conformistes », — car ce brillant critique n'est pas un critique rassis — de ne laisser jamais la parole à ceux que combat Pascal : alors qu'elles ne nous font « grâce d'aucun rapprochement, si oiseux soit-il, entre Pascal et La Bruyère, entre Pascal et Rotrou, Pascal et Juvénal, Pascal et le Chevalier Méré, Pascal et tous les écrivains convenables, aucune référence pour ainsi dire à ces libertins qu'il est censé réfuter ». M. Georges Mounin révèle ensuite le caractère d'actualité scientifique des deux *Voyages* de Cyrano, et par cette étonnante analyse éclaire le développement des *Pensées* sur les deux infinis jusqu'à conclure que « Pascal est ébranlé par Copernic et Galilée », eux-mêmes diffusés et interprétés par les libertins, « de la même façon que les hommes d'aujourd'hui le sont s'ils atteignent à pouvoir imaginer l'espace courbe et fini d'Einstein, ou bien l'expansion de l'univers : par une véritable détresse physique ».

Ainsi s'épaissit le monde intellectuel dont les louis-quatorziens ont eu à faire leur équilibre; ainsi prend valeur « l'accord parfait » dont parle M. Jean Tortel « entre un ordre politique, un art et une morale », accord qui est une action plus qu'un état. « Les préclassiques, écrit encore, en conclusion, M. Jean Tortel, formulent une interrogation passionnée dans laquelle tout le destin de l'homme est engagé. La grande question qu'ils posent est celle de la contradiction existant entre l'assurance d'obtenir le bonheur terrestre par le développement total de nos facultés (et le thème du bonheur rejoint ici celui de la gloire) et l'instabilité du royaume qui nous est offert. Et sans doute, la réponse qu'ils se font à eux-mêmes, c'est elle qui les sépare de la génération qui les suit. La magnifique confiance dans l'homme qui inspire Théophile, et Corneille, et Descartes, le pessimisme d'un La Fontaine ou d'un La Rochefoucauld semble en être la palinodie. » *Palinodie* est peut-être un mot trop précis, et qui ne saurait s'appliquer si simplement à Descartes. Mais cette solidarité de la génération classique, fût-ce par opposition, avec le bouillonnement de la génération précédente, voilà ce qu'il faut retenir et qui doit nous conduire à une appréciation plus raisonnable de la raison classique.

S. de Sacy.

Le « bon prêtre » dans la littérature française, par *Pierre Sage;* 16 × 25 cm, 490 p. (Droz à Genève, Giard à Lille). — Le titre de cette grosse thèse doit être éclairé. Ainsi il faut entendre le mot de prêtre dans un sens large au point de vue religieux, mais étroit au point de vue littéraire : tous les héros du livre ne sont pas proprement revêtus du sacerdoce — mais seules y ont place les créations littéraires, à l'exclusion des personnages réels. Une tradition veut que le « bon prêtre » en littérature remonte seulement au Vicaire savoyard, ou même au *Génie du Christianisme*, ou même à *Jocelyn :* M. Pierre Sage a peuplé ses quelque 500 pages de héros dont les premiers remontent à *Amadis* et dont le dernier en date est le P. Aubry de Chateaubriand.

Un grand humaniste : Peiresc (1580-1637), par *Georges Cahen-Salvador;* in-8°, 320 p., 600 fr. (Albin Michel). — Curieuse figure. Ce magistrat aixois était en relations suivies avec quelques-unes des têtes pensantes de son temps, et poursuivait des recherches encyclopédiques; s'il marquait quelque préférence, c'était plutôt pour la botanique et la minéralogie. La monographie de M. Cahen-Salvador fait revivre l'homme dans l'époque.

Molière : L'Estourdy ou les Contretemps, comédie, publiée par *Pierre Mélèse;* in-16, XXVI-138 p. (Droz à Genève, Giard à Lille). — Bonne édition critique — où l'érudition se fait discrète — de la première comédie de Molière.

Chateaubriand et « Les Martyrs », *naissance d'une épopée*, par *B. d'Andlau;* 14 × 22 cm, 344 p. (José Corti). — Mme d'Andlau a publié l'an dernier, dans les « Cahiers Chateaubriand », le texte des *Martyrs de Dioclétien*, première version des *Martyrs* conçue sous la forme d'un roman (souvent autobiographique) et non pas encore d'une épopée. Dans ce gros livre elle étudie le passage d'une version à l'autre et de la forme romanesque à la forme épique. Et cet examen critique très approfondi — dont on pouvait craindre qu'il ne fût austère, car *Les Martyrs* ont de quoi rebuter — est, en réalité, passionnant. Encore un titre à ajouter à la liste des travaux de première importance dont Chateaubriand fait l'objet ces temps-ci.

La vie privée de Chateaubriand, par *Jules Bertaut;* in-16, 256 p., 500 fr. (Coll. « Les Vies privées », Hachette). — Connaisseur fin, sensible, et réputé, M. Jules Bertaut donne de Chateaubriand une biographie « à jour », et qui, en fait, ne se limite pas trop à la vie privée. Le reproche qu'on pourrait lui faire est de passer comparativement un peu vite sur les trente dernières années.

L'hellénisme des Romantiques : *I, La Grèce retrouvée*, par *René Canat;* in-16, 320 p., 450 fr. (Didier). — René Canat est mort avant d'avoir vu paraitre un ouvrage qu'il avait préparé durant un demi-siècle. Deux autres tomes suivront celui-ci : *Le Romantisme des Grecs*, 1825-1840, et *L'Eveil du Parnasse*, 1840-1852. Dès ce premier volume, qui couvre la période 1813-1825, René Canat bouleverse un bon nombre d'idées toutes faites, en montrant d'une part l'action des érudits dans la découverte de la Grèce et d'autre part les éléments d'exotisme qu'apportait à la jeune littérature l'hellénisme renaissant. Sans avoir peut-être toute la puissance de renouvellement de la thèse de Raymond Schwab sur *La Renaissance orientale* (encore faut-il attendre les deux prochains volumes et ne pas en décider d'après un tome de prolégomènes), cet ouvrage, à sa manière, apporte aux données traditionnelles un enrichissement et un assouplissement comparables.

Stendhal et Helvétius, *les sources de la philosophie de Stendhal*, par *Jules C. Alciatore;* 17 × 25 cm, VI-304 p. (Droz à Genève, Giard à Lille). — Le mérite de cette thèse est de préciser par les textes avec quelle attention passionnée Stendhal dans sa jeunesse a lu Helvétius. On le savait, d'abord par Stendhal lui-même; mais la recherche et la démonstration de M. Alciatore mettent les points sur les i. On cesse, en revanche, de suivre l'auteur lorsqu'il cède à la tentation, d'ailleurs trop naturelle, d'expliquer tout Stendhal par Helvétius.

Dictionnaire biographique des personnages fictifs de « La Comédie humaine », par *Fernand Lotte*, avant-propos de Marcel Bouteron; in-8°, XXXII-680 p. (José Corti). — Le fameux *Répertoire* de Cerfberre et Christophe, d'ailleurs périmé sur plusieurs points, est depuis longtemps introuvable. Voici l'ouvrage qui doit le remplacer, et qui est appelé à rendre des services inappréciables non seulement aux

balzaciens chevronnés, mais à quiconque s'intéresse à Balzac. Le très érudit Dr Lotte nous annonce encore — entre autres travaux d'importance — un *Dictionnaire biographique des personnes réelles de « La Comédie humaine » :* complétant celui qui vient de paraître, ce deuxième répertoire, également indispensable, méritera également la gratitude de plusieurs générations.

Louis Lambert et la philosophie de Balzac, par *Henri Evans;* in-16, 272 p. (José Corti). — Parmi tant d'ouvrages de base sur Balzac, il nous manquait encore un « Balzac philosophe » : chacun reculait. M. Henri Evans a osé; et d'une thèse de doctorat de philosophie reçue par l'Université de Londres il a tiré ce livre. C'est à *Louis Lambert,* en effet, ainsi qu'à *Séraphita,* qu'aboutit chez Balzac un effort philosophique si longtemps et si assidûment poursuivi. Ensuite il se sentira libéré, et demeurera romancier sans arrière-pensée; mais jusque-là il n'a de cesse qu'il n'ait mis en paix avec lui-même un esprit que depuis l'adolescence tourmentent tant de problèmes. Et il manque quelque chose d'essentiel à la connaissance qu'on a de Balzac tant qu'on laisse *Louis Lambert* de côté. Il n'est pas facile non plus d'en éclaircir les obscurités; et c'est ce qui donne tant d'importance au livre de M. Henri Evans.

Celui-ci étudie successivement « La genèse de *Louis Lambert* », c'est-à-dire les antécédents de l'ouvrage dans la pensée de Balzac, « Le système de Louis Lambert », et c'est une analyse et un commentaire approfondis du roman et de sa philosophie, enfin les « Influences et résonances », ou, si l'on veut, les sources, en prenant ce mot dans le sens le plus général : les rapprochements auxquels donnent lieu cette dernière partie sont peut-être les éléments les plus neufs du livre, et ils sont extrêmement instructifs sur l'histoire intellectuelle de l'auteur de la *Comédie humaine.*

Inédits de Balzac. — Il s'agit des fragments de *Un prêtre catholique* que la « Revue des Deux Mondes » publie le 15 août, à la suite d'une longue note de présentation du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, datée elle-même de 1895. Inédits? Plus exactement, ce sont des ébauches du *Curé de Tours,* œuvre qui ne prit corps et forme qu'après que Balzac en eût retourné la conception primitive. Cet exemple vient précisément à l'appui des analyses de Bernard Guyon, puis de Maurice Bardèche sur les prétendus « échecs » de Balzac.

Connaissance de Baudelaire, par *Henri Peyre;* in-16, 244 p. (José Corti). **Pensées de Baudelaire**, recueillies et classées par *Henri Peyre;* in-16, 160 p., 2.500 ex. num. (José Corti). **Le platonisme de Baudelaire**, par *Marc Eigeldinger;* 14 × 19 cm, 120 p. (La Baconnière). — De *Connaissance de Baudelaire* il faudrait parler en Normand : si on y cherche une étude d'ensemble, on trouvera plutôt une bibliographie critique; mais si on s'attend à n'y trouver qu'une bibliographie critique, on y rencontre le meilleur des guides à travers l'ensemble des études baudelairiennes. Plutôt que de reprendre dans un travail général ce qu'ont dit X. ou Y. sur tel ou tel point, M. Peyre renvoie à leurs travaux en indiquant leurs forces, leurs faiblesses, la manière de les utiliser; et, chemin faisant, en signalant aux érudits une foule d'autres recherches à entreprendre. Son livre est un livre de base, pondéré, approfondi et sûr.

Il a publié en même temps un recueil de *Pensées* détachées par ses soins dans toute l'œuvre de Baudelaire. La première réaction que l'on éprouve est de défense et de défiance : pourquoi aller isoler ce que Baudelaire n'a conçu que dans des ensembles, et pourquoi ces découpages arbitraires quand l'œuvre existe? Ces préventions tombent à la lecture. Ce n'est là, bien sûr, qu'une « expérience » : mais elle montre admirablement toute la *force* de Baudelaire, cette force qu'on ignore si volontiers quoiqu'on s'expose en la négligeant à négliger l'essentiel.

Les quatre chapitres de M. Marc Eigeldinger s'attachent aussi à une notion essentielle. Peu importe que Baudelaire ait lu ou non Platon : il est certain que ses préoccupations profondes ont leur place dans le grand courant platonicien qui, malgré des éclipses, n'a jamais été arrêté. Dans ce livre sont étudiés les principaux aspects du sens qu'il avait de la transcendance.

Théophile Gautier et ses amis, par *Jean Tild;* in-8°, 288 p., 570 fr. (Albin Michel). — Une vie de Théophile Gautier, narrée d'une manière vivante et alerte, et enrichie de divers inédits communiqués par les descendants de l'écrivain.

L'époque 1900, par *André Billy;* 14 × 19 cm, 492 p. (coll. « Histoire de la vie littéraire », Tallandier).

— André Billy, parmi les titres de la collection qu'il dirige, s'est réservé le plus complexe. L'époque est encore proche de nous; beaucoup de noms, voués bientôt à l'oubli, ont encore un sens; rarement on a vu un divorce aussi prononcé entre la célébrité et la valeur durable; tout est mêlé inextricablement; et la critique ou l'histoire littéraire n'ont guère eu le temps encore d'y débrouiller grand-chose... André Billy évolue là-dedans avec une dextérité étonnante. On prétend qu'il y a dans son livre quelques erreurs de détails : ce qui confond, c'est que l'ensemble y soit si complet, si détaillé, si justement proportionné et si bien distribué.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

ACTUALITE DU DELUGE. — Comme naguère le serpent de mer, le déluge depuis quelque temps défraye l'actualité estivale. Au cours de l'été 1949 une expédition américaine dirigée par le Dr Aaron Smith entreprit de rechercher sur le mont Ararat (dont le principal sommet cote 5.517 mètres) les vestiges de l'arche de Noé. Cette montagne volcanique se trouvant à la jonction des frontières de la Turquie, de la Perse et de la Russie, l'ambassadeur de ce dernier pays à Ankara, qui ne partageait pas la robuste foi du Dr Aaron Smith sur l'échouage à une telle hauteur de l'arche, ni sur la conservation au bout de cinq millénaires d'une coque de navire même soigneusement calfatée au bitume, alla demander au ministre des Affaires étrangères turc s'il ne supposait pas à l'explorateur américain des idées de derrière la tête. L'expédition eut lieu cependant, mais elle renonça assez rapidement à ses curiosités archéologiques, peut-être parce qu'elle avait eu l'occasion d'en satisfaire quelques autres.

Cette année, c'est une expédition française qui est partie, avec accompagnement de publicité radiophonique, rechercher l'arche de Noé. Quelques-uns de ses membres, qui avaient jugé utile de se faire interviewer, ont exposé leurs motifs d'espoir en termes bien sommaires et naïfs. L'un d'eux a même invoqué sur la conservation de l'arche l'autorité de M. Louis Marin, ex-parlementaire octogénaire qui, en dépit de son nom, ne semblait pas qualifié pour avoir une opinion sur une question de navigation d'aussi haute époque, ni surtout à une telle altitude.

Une dépêche de Turquie orientale datée du 17 août, nous a appris que l'équipe française, accompagnée de trois officiers et de huit soldats turcs, parvenue au sommet de l'Ararat n'avait découvert aucune trace de l'arche à l'endroit signalé par les récits de voyageurs et d'observateurs aériens. Ce qui n'a pas empêché notre ministre de l'Education nationale de lui adresser au nom

du président de la République et du gouvernement français, ses félicitations « pour l'heureux aboutissement de ses efforts. » La même dépêche ajoutait que, ce nonobstant, l'expédition allait poursuivre ses recherches sur d'autres points de la montagne et qu'en cas d'échec elle reviendrait l'année prochaine avec un matériel plus important. La relève du serpent de mer paraissait donc assurée encore pour un an, lorsqu'une nouvelle dépêche annonça qu'on avait repéré sur la face nord-ouest du mont, à 4.000 mètres d'altitude, une masse basaltique affectant la forme d'une proue de navire et considérée depuis des siècles comme constituant les restes de l'arche de Noé. Après cela, il semble bien qu'il ne sera plus question, du moins pour un temps, de rechercher sur cette haute montagne ni les vestiges de l'arche, ni la trace de l'autel élevé pour rendre grâces à l'Eternel.

Mais était-il vraiment nécessaire d'entreprendre un tel voyage pour se persuader de l'inexistence sur ces sommets de telles reliques?

Ce n'est pas qu'il soit question de contester la réalité du déluge. Toutefois il faut d'abord s'entendre sur celui auquel on fait allusion, sur son caractère aussi, sur ses causes et sur ses effets. Car en dehors du déluge mésopotamien dont il est le plus souvent question, il y a eu le déluge grec de Deucalion, le déluge perse de Vendîdâd et le déluge hindou de Satapatha Brâmana. Le déluge n'a pas été un phénomène unique, et encore moins universel. Pour s'en tenir au premier cité — le seul peut-être qu'aient soupçonné nos explorateurs — il a laissé des traces dans la littérature biblique avec le récit sous deux formes assez semblables et mêlées de la Genèse, datant de 1200 environ avant l'ère chrétienne. Mais il en a laissé aussi, et de plus circonstanciées, dans la littérature suméro-babylonienne, où l'on en compte quatre versions qui ont mille ans d'antériorité à peu près sur la version biblique, et paraissent dériver d'une même tradition. Elles dénotent, en particulier, une connaissance des choses de la mer supérieure à celle de la Bible. Surtout, le déluge a laissé des traces irrécusables dans le sol de la Chaldée, où des fouilles exécutées il y a moins d'un quart de siècle ont abouti à la constatation matérielle du fait. Ces fouilles, entreprises presque dans le même temps en deux endroits fort éloignés l'un de l'autre de la vallée de l'Euphrate, Ur, non loin du golfe persique, et Kadish, près de Babylone, ont mis en évidence les résultats d'une inondation sans exemple. A Ur, Woolley au-dessous des tombes les plus anciennes, dénommées pré-dynastiques, a constaté la présence

d'une couche d'argile vierge alluvionnaire d'une épaisseur variant de 3 m 70 à 2 m 70, et en poursuivant sa fouille, a retrouvé les vestiges d'une civilisation ensevelie depuis des millénaires. Un hiatus séparait visiblement deux civilisations, deux histoires, et Woolley dans son rapport, déclarait sans hésitation qu'un seul agent, un déluge de proportions sans parallèle, avait pu déposer une pareille couche d'argile. Il constatait que le phénomène était mentionné par les annalistes sumériens à une époque concordant avec ce qu'on pouvait déduire du déluge d'Ur. A Kish, Langdon retrouvait, non pas un seul dépôt alluvionnaire, mais *trois*, dont le dernier en partant du sol vierge le plus épais, lui paraissait représenter le dépôt du déluge. M. Edouard Dhorme, de l'Académie des Inscriptions, avait à l'époque commenté ces découvertes dans la Revue biblique sous le titre *Le déluge babylonien.*

Dans un ouvrage portant le même titre, paru en 1941, le Dr G. Contenau, comme tous les autres archéologues, a dénié au déluge babylonien un caractère d'universalité. Il lui a même assigné une portée réduite, puisqu'il le compare aux crues mésopotamiennes périodiques, en admettant toutefois qu'il a été le plus désastreux, au point de détruire la presque totalité des êtres vivants de ce berceau de la civilisation, sauf ceux embarqués dans la nef, à savoir la famille et les amis du juste épargné, et les animaux (sauf ceux aquatiques qui n'avaient pas besoin d'être préservés et qui trouvaient au contraire leur compte dans la catastrophe).

L'hypothèse d'une gigantesque inondation fluviale, d'une inondation dépassant en importance toutes celles qui ont laissé des traces dans le sol de Chaldée, pour expliquer le déluge, ne satisfait pas le lecteur du récit de l'événement contenu dans la tablette XI de l'épopée de Gilgamesh, parlant d'un échouage du « vaisseau de course » de 300 coudées (?) (156 mètres de long, 62 m 50 de large et 62 m 50 de creux) sur les monts Nizir, et encore moins le lecteur du récit de Bérose mentionnant un échouage en Arménie dans les monts Kordyénes (Kurdistan). Car le navire a été construit à Shurippak, ville de la basse Chaldée, située sur l'Euphrate, au voisinage du golfe persique, et pour qu'il s'échoue dans des montagnes, ou de 300 mètres d'altitude, ou de 4.000, il faut qu'il ait navigué en sens inverse du cours des fleuves, ce qui constitue une criante invraisemblance. Une navigation aussi insolite ne peut s'expliquer que par un raz de marée formidable, consécutif à un séisme qui aurait affecté le fond du golfe persique. Telle était l'hypothèse du géographe autrichien Suess, qui

avait longuement étudié le cataclysme d'après les récits babyloniens et bibliques dans *La face de la terre.* Il pensait que le déluge avait eu dans la mer sa principale origine, car, disait-il, il s'en faut de beaucoup que l'air puisse contenir autant d'eau pour la laisser tomber en pluie au point de causer de telles inondations. Pour lui, le déluge était venu de la mer, comme toutes les grandes inondations, accompagné d'un cyclone. La pluie, les crues des fleuves, le jaillissement des eaux souterraines, n'ont pu jouer qu'un rôle accessoire.

On voit que, quelles que soient les causes du déluge babylonien, et en particulier si l'on admet celles imaginées par Suess, qui sont favorables à une navigation à contre-courant des fleuves, il est impossible d'admettre que l'arche ait été portée par une vague séismique à 4.000 mètres de hauteur.

Les 300 mètres des monts Nizir, au nord-ouest de la plaine du Tigre, en aval de l'embouchure du petit Zab, représentent déjà une possibilité assez douteuse, mais de nature à satisfaire les imaginations les plus ambitieuses.

Robert Laulan.

NATURE

UN APRES-MIDI AU MUSEUM. — C'était en juillet dernier. Le mois allait finir. Une odeur de vacances allégeait l'air pesant de la ville; et suivant mon habitude chaque fois que je vais revoir Paris, j'avais réservé mon dernier après-midi à ce vieux « Jardin des Plantes » où tant de souvenirs me guettent au tournant des allées, tant de fantômes, de rêveries devant les enclos, les cages, les rotondes, les volières, le bassin des otaries; tant d'heures studieuses ou contemplatives dans ce monde de laboratoires et de galeries qui constitue proprement ce qu'on nomme « le Muséum ». Surtout cette étonnante ménagerie en vase clos, le Vivarium, qui loge, nourrit, éclaire, chauffe toutes les bêtes de la création, pourvu qu'elles ne dépassent pas une certaine taille, depuis l'Insecte jusqu'à l'Ecureuil, depuis la Grenouille jusqu'au Vampire. Merveilleuse diversité, synoptique d'espèces si éloignées les unes des autres dans la Nature, mais que rapproche la curiosité des humains, et qui fait le premier, l'admirable mérite de cette maison basse, assise modestement sous quelques ombrages. Il faudra bien, du reste, l'élargir quelque jour, cette Arche de Noé précieuse où l'enfant s'initie à la grande énigme

du monde vivant, où l'adulte peut à loisir en déchiffrer les mystères.

Une pancarte apposée au mur près de la porte avertit le visiteur « qu'ici l'on trouve toujours du nouveau ». Rien de plus exact que cette enseigne! J'ai assisté aux premiers pas de cette « baraque de chez Nicolet » d'un nouveau genre, fondée avec des fonds provenant de la Journée Pasteur et parmi les articles de début qui lui furent consacrés figure ma signature. C'était au temps du professeur Jeannel, puis vint mon cher Lucien Chopard, à son tour devenu professeur d'entomologie, et c'est un troisième savant, M. Descarpentries, qui veille, assisté de deux agents techniques, aux destinées du Vivarium. Mais la tradition s'est maintenue à travers le temps, et aujourd'hui comme hier le mot d'ordre reste : « Toujours du nouveau! »

Mais pénétrons. Aussi bien n'étais-je pas entré depuis bien longtemps. Dès le seuil, recueillement et demi-jour vous surprennent auprès du soleil du dehors. Une salle unique, éclairée seulement par les vitrines qui l'entourent sur ses quatre faces. Autant de petites scènes de théâtre, chacune formant un univers à l'usage des habitants qui s'y meuvent. Lumière, température, alimentation, cette synthèse assure à tout hôte du lieu son milieu vital, calqué sur le milieu naturel. Quiconque a quelque peu fréquenté les ménageries sait que là réside, pour les responsables, le plus urgent des problèmes à résoudre.

Celui qui passe devant ces étalages n'en connaît que le visage le plus brillant : il s'étonne, admire, mais il admire bien davantage s'il peut passer derrière, aux coulisses où s'élabore le bien-être de tout ce petit monde. Alors on voit les élevages de mouches, de vers et autres menues bestioles destinées à des bestioles un peu plus grosses; les cultures forcées des végétaux les plus divers, les cages à souris, à reptiles, les aquariums de réserve. Ah! que nous sommes loin ici des quelques morceaux de bidoche quotidiens qui suffisent à une galerie de fauves. Et soit dit sans vouloir diminuer le mérite des soigneurs de lions ou de tigres, voire de l'éléphant, quel amour du métier, quelle dose de patience, pour assurer l'ordinaire journalier de tant de formes animales si dissemblables, dont chacune exige son régime particulier! Une sèche énumération en donnera-t-elle quelque idée? Ils sont trop, et l'on ne peut que choisir. A ma dernière visite les insectes brillaient au premier plan : échantillons du grand Criquet migrateur, une des plaies de la Bible; énormes grillons d'Afrique occidentale, que j'eusse été curieux d'entendre chanter; grands Phasmes ou insectes-branches de Malaisie, sur

des rameaux de chêne qu'ils imitent parfaitement, et qui sont leur nourriture exclusive; le Pétrognathe de Dakar, coléoptères longicorne de dimensions impressionnantes, qui se cantonne sur toutes les plantes à latex, notamment les figuiers, et les dévore sans merci; les Anthies, gros scarabées noirs aux longues pattes, qui parcourent les sables du Sud algérien, à la poursuite de proies vivantes. Autre amateur non plus de lait comme le Pétrognathe, mais de sève, le *Goliath royal*, hanneton gigantesque, vêtu d'une armure blanc de nacre avec des bandes de velours noir, et qu'on trouve — rarement d'ailleurs — dans la forêt vierge africaine.

Du côté « arachnides », voici la Mygale aviculaire du Nouveau-Monde : Brésil, Amazone, Guyane. Regardez-la, tapie la tête en bas dans un coin de sa loge au milieu d'un écheveau de soie, toute velue, d'un brun presque noir, et autour d'elle ces huit pattes qui couvrent une assiette à dessert. C'est à elle que servent les élevages de souris de l'arrière-boutique. J'ai vu le festin illustré par la musique d'Albert Roussel, mais en plus horrible, car ici ce n'est pas seulement de mouches qu'il s'agit; j'ai vu le souriceau nouveau-né, encore nu et aveugle, saisi par les terribles pinces venimeuses, et lentement vidé de sa substance.

Et voici encore, dans le même ordre de la systématique, les scorpions jaunes du nord-africain, et ceux, tout noirs, du Cameroun, des monstres de la longueur de la main. Et voici les reptiles, ceux qui rampent, vipères, couleuvres, lovés en minces câbles glissants autour de leurs branches; ceux qui marchent, caméléons, lézards, iguanes de tous calibres, les margouillats, les varans, les caméléons d'Algérie, ceux de Madagascar, aux couleurs splendides, et le Gecko de Provence, et le Lézard de palmiers ou Fouette-queue, et notre Lézard ocellé de France, le plus grand de nos climats, jaunâtre avec des rangées de petits cercles d'azur. Je le connais bien, celui-là; j'en eus un longtemps, qui avait élu domicile sous une marche de mon escalier de pierre, et qui venait, sur quelques notes que je lui sifflais, prendre entre mes doigts des sauterelles et des vers de terre.

Et voici un géant du genre : l'Iguane de la Guyane, un mètre de long, Fafner tout cuirassé et hérissé de pointes. Il a fallu réunir deux vitrines pour le recevoir. Hélas, il souffre du mal du pays, et depuis deux semaines refuse de manger; on est obligé de le gaver comme une oie. Planchard, l'un des agents techniques, coupe une banane en morceaux, ouvre de force cette gueule armée de lames de rasoir, et Berger, l'autre agent technique, y introduit la nourriture.

On n'a pas oublié non plus les crapauds, ni les grenouilles, ni les tritons, ni les salamandres, ni mêmes ces curieux êtres pâles, dépigmentés par les ténèbres et qui habitent les eaux souterraines.

Aimez-vous les chauves-souris? Au plafond de cette loge pendent des Roussettes, parapluies de soie noire accrochés à l'envers; et chacun recèle son mammifère de la taille d'un beau rat. Les Roussettes de l'Inde, qu'on ne saurait confondre avec les cruels Vampires, ne se nourrissent que de fruits et de légumes; on les en remercie en les mangeant, leur chair étant, dit-on, fort estimée. Elles s'adaptent bien à la captivité : certaines ont vécu jusqu'à dix-sept ans prisonnières. Curieux spectacle que leur repas! Elles le prennent la tête en bas, toujours suspendues par une branche de leur riflard. D'une autre branche, armée de sa forte griffe, elles cueillent le morceau de nourriture et le portent à leur bouche. J'aimerais posséder en quelque coin de ma demeure une de ces tranquilles créatures, qui ont résolu de façon aussi élégante le problème de l'isolement. Envions-les, nous qui régnons sur le globe et que l'hostilité ambiante assiège pourtant sans que nous n'ayons rien trouvé pour nous en protéger!

Les Fannecs, petits renards blancs du Sahara, couleur de sable et de lumière, oreilles démesurées, museau pointu, grands yeux interrogateurs, illustrent le côté « homochromie » du monde animal; mais est-ce leur pelage qui s'est adapté au milieu, ou ont-ils survécu à d'autres plus foncés parce qu'ils étaient blancs? Eternelle controverse du mimétisme!

Terminons sur une féerie, celle de l'Oiseau-mouche. Conserver en cage des oiseaux-mouches est pur tour de force. L'unique individu qu'on admire au Vivarium, le *Rubis-topaze*, est un mâle, seul survivant d'un lot de quinze, apportés voilà deux ans du Brésil. Sous sa lampe à infra-rouge (à moins qu'elle ne soit à l'ultra-violet) il a l'air de ne pas trop regretter sa forêt natale. Il ne s'alimente qu'en vol, buvant dans deux tubes de verre pendus à son arbrisseau, l'un rempli d'un mélange de lait, de sucre et d'eau, l'autre d'eau pure, ou attrapant dans l'air de minuscules diptères qu'on élève pour lui. Oiseau-mouche? Non, oiseau-papillon, dont le bec a la finesse d'une trompe, et sa taille peut le faire confondre avec ces sphinx crépusculaires de chez nous, qui butinent aussi, sans jamais se poser, le nectar des fleurs.

Dehors, de nouveau le grand jour, et de nouveau des arbres réels, moineaux, pinsons et pigeons libres de leurs ailes, ignorants des grillages et des vitrines. Et je me prends à songer à l'étrange destin des hôtes de nos ménageries, les grandes comme les petites, à tous ces soins que nous apportons à leur donner une illusion

de monde habitable, à nous faire à leur service des sortes de dieux créateurs. L'Homme qui détruit, démembre et dissèque, a trouvé ce moyen assez touchant en somme de se racheter un peu vis-à-vis de la Nature, en s'appliquant à l'imiter pour le confort de quelques bêtes. Outre l'aide apportée au savoir, c'est un grand mérite dont il lui faut tenir compte malgré tout.

Mais, des mérites, notre Muséum en a d'autres. Son directeur actuel, le savant professeur Roger Heim, continue avec un éclectisme grandissant les heureuses initiatives de ses prédécesseurs. Depuis plusieurs années se succèdent, parallèlement à l'activité classique de l'établissement, des expositions où l'art graphique et statuaire alterne avec les « rétrospectives » de la découverte scientifique. Et par une faveur des dieux, j'avais justement, le samedi dont je parle, une exposition d'objets d'art et de documents historiques récemment acquis par le Muséum, qui m'attendait dans la vaste galerie de Botanique, siège habituel de ces manifestations.

J'y fus; mais mon dessein n'étant pas un compte rendu, je passe sur les richesses entassées là, et qui toutes ont quelque trait avec la vie animale, végétale, ou avec ceux qui l'étudièrent : Buffon en pendule dorée, l'herbier de Jean-Jacques, d'admirables aquarelles de fleurs, de champignons, des autographes... et j'arrive tout de suite au « clou » de cette exposition : les panneaux commandés à Raoul Dufy pour la nouvelle singerie, non encore achevée.

Cette annonce m'avait intrigué, cette rencontre de la Nature et d'un artiste qui ne pèche guère par un abus de la belle ordonnance et de l'harmonie des lignes et des nuances. Comment l'étincelle avait-elle pu jaillir entre deux pôles aussi distants?

A vrai dire, ce sont surtout des personnages que Dufy a figurés. Deux groupes de grandes ombres, d'un choix au surplus singulier. Un des panneaux nous montre une table verte, entourée d'hommes en costumes de toutes les époques : Galien, Lamarck, Spencer, Hegel, Daubenton, Milne-Edwards, Cuvier, Buffon, lequel préside, étant au centre. Les uns sont debout, les autres assis. Sur l'autre panneau sont rangés, debout et de face, divers explorateurs et missionnaires, à gauche l'Asie, à droite l'Afrique. Je n'ai rien d'un critique d'art, et ne saurais distinguer dans une œuvre de ce genre la part du cérébral et celle du visuel. Je ne puis exprimer que le sentiment de « l'homme de la rue » : eh bien, ces compositions déconcertent; on ne peut se défendre, devant ces silhouettes raides, figées en des attitudes de Lazare sortant du tombeau, d'une pénible impression de « musée Grévin ». D'autant

plus que, peut-être pour compléter l'illusion, plusieurs ont le teint verdâtre. Reflet des feuillages ou du sépulcre?

Par bonheur, les compositions latérales, qui servent de cadre, tranchent avec cette rigidité humaine par le beau désordre d'apparence improvisée où excelle le peintre dès qu'il regarde les choses inanimées. Ici Dufy retrouve Dufy.

Que donneront ces grands ouvrages quand ils seront en place? Sans doute y gagneront-ils, car ils ont, paraît-il, souffert de la longue attente de quinze années où ils ont été condamnés par les événements, et ils ont besoin de retouches.

Nourrissons cet espoir. Mais retenons surtout la réconfortante certitude que notre Muséum, dans tous les domaines qui lui sont confiés sait aller de l'avant, et rajeunir sans cesse.

Comme cette Nature même dont il est le temple.

Marcel Roland.

Promenades d'archéologie sous-marine, par *Philippe Diolé* (Editions Albin Michel, Paris). — La Mer n'est pas seulement un inépuisable réservoir de vie, elle n'est pas seulement peuplée d'animaux et d'algues, et pavée de rochers comme l'Enfer l'est de bonnes intentions; elle recèle aussi dans ses profondeurs une profusion d'épaves que l'Homme a marquées de son signe. L'Histoire s'y inscrit; c'est pour le plongeur une chasse et une pêche d'un genre spécial, aussi passionnantes que les autres. M. Philippe Diolé s'y consacre, non seulement comme acteur direct, mais encore pour tirer de ces cimetières sous-marins des commentaires à la fois savants et philosophiques. Le récit qu'il nous fera de la montée, par le scaphandrier, d'une œuvre d'art grecque ou romaine qui dormait depuis 2.000 ans sous les laminaires et les annélides calcaires dont elle s'encroûte, ce récit vaut ceux des explorateurs de forêts vierges quand ils viennent de capturer un animal introuvable. Et le moindre clou de bronze arraché à la coque pourrissante d'un navire lui inspire des méditations pleines d'intérêt.

J'aimerais, quant à moi, que M. Diolé nous renseignât *de visu* sur ce qu'il y a d'historiquement vrai dans l'engloutissement de la ville de Thau, en cette petite mer intérieure dont une rive m'a vu naître! Sans doute n'ignore-t-il pas que des vestiges romains existent devant Balaruc-les-Bains?

En vérité, comme l'assure lui-même l'auteur, la Mer, depuis que l'Homme la fréquente, depuis que ces deux forces s'affrontent, a conquis bien des dépouilles opimes sur son rival, et il s'agit maintenant de les lui reprendre. La guerre continue. J'ai pu, précédemment, chicaner M. Diolé sur une certaine tendance à citer les poètes. Il n'en a que faire, il est son propre poete, et l'épopée qu'il chante vaut les plus belles. — M. R.

Curiosités de la vie animale, par le *professeur Léon Binet* (Editions Tiranty, Paris). — M. Léon Binet aime la campagne, il s'intéresse à sa flore et à sa faune en médecin. Il analyse pour nous ce que crache la limace, nous apprend que le sérum du sang d'anguille, injecté au lapin, peut le tuer, et que l'ingestion de chlorophylle, sous la forme de feuilles de tilleul en poudre, favorise la multiplication des globules rouges. La Science déborde de ce recueil d'articles, corrigée heureusement par des notations familières qui en facilitent la lecture. Il n'est jamais indifférent de se promener avec un professeur de physiologie! — M. R.

PHILOSOPHIE

SINT UT SUNT. — Comme beaucoup de nos contemporains, je ne connaissais jusqu'à présent que d'une façon très indirecte et imprécise la philosophie religieuse du R. P. Teilhard de Chardin (1). Ce que je croyais en saisir me paraissait malaisément se concilier avec les enseignements traditionnels de l'Eglise catholique, dont l'encyclique *Humani generis*, il y a deux ans, réaffirmait le caractère rigoureux et immuable.

Ce qui confirmait — ou semblait confirmer — mon sentiment, c'est la demi-clandestinité de l'œuvre. Pour des motifs de « discrétion », nous dit-on, le Révérend Père « n'a développé sa pensée que sous la forme d'Essais polycopiés ». Discrétion? Soit! Dans ma rusticité, j'imagine que ces Essais n'obtiendraient point le *Nihil obstat*, suivi du rituel *Imprimatur*. Or, sauf erreur de ma part, un ecclésiastique ne peut rien publier *sine permissu superiorum*. L'avantage, tout relatif, d'une doctrine non ouvertement divulguée, c'est que, précisément, ceux qui seraient appelés à la juger en dernier ressort peuvent feindre de n'en avoir pas connaissance. Dans l'Avant-Propos d'un ouvrage remarquablement composé (2), Louis Cognet déclare : « Il me semblait qu'un chrétien ne pouvait demeurer indifférent à cette tentative où s'engage le fond même de notre foi. Il me paraissait que les idées du P. Teilhard de Chardin allaient provoquer d'innombrables commentaires, des échanges de vues, voire des polémiques (...). Grande fut alors ma déception de constater qu'une synthèse aussi neuve ne suscitait, dans les revues spécialisées, ni articles de présentation, ni discussions critiques (...). Je dus me rendre compte qu'il y avait là-dessus comme une conspiration de silence... »

Je le suppose aussi. Mais cette « conspiration de silence » ressemble beaucoup à de la sagesse temporisatrice. Tout se passe comme si l'on avait décidé d'éviter un scandale, — dans l'ordre spirituel s'entend. Louis Cognet nous avertit lui-même que la pensée du Révérend Père est une pensée *vivante* en plein développement, en pleine évolution. Alors, si elle contient (et elle en contient) des éléments incompatibles avec la Doctrine, il est

(1) J'écris ces lignes en juillet 1952. D'ici le 1er octobre, il y aura peut-être « du nouveau »...

(2) Louis Cognet : *Le Père Teilhard de Chardin et la pensée contemporaine*. Un vol. de 202 pages in-18 jésus. Au Portulan, chez Flammarion, Paris, 1952. Prix : 425 fr.

permis d'espérer que l'auteur réfléchira, effectuera les nécessaires amendements, jusqu'à ce qu'il ne subsiste rien dont Rome puisse s'émouvoir. Louis Cognet, au cours de six chapitres, suggère justement ces retouches indispensables. Professeur au Collège de Juilly, Chargé de Conférences à l'Institut catholique, il a, par ses études antérieures, acquis de fortes connaissances scientifiques. Comment ne comprendrait-il et n'admirerait-il pas l'effort d'un savant éminent? Cette admiration, cette foncière sympathie sont partout visibles dans son ouvrage. Mais il est aussi docteur en théologie. A ce titre, il ne peut pas ne point discerner les difficultés soulevées, au regard des principes dogmatiques fondamentaux, par la philosophie religieuse dont il entreprend l'examen.

Je laisse à de plus grands clercs le soin de démêler, après avoir lu ce livre dont la clarté, la mise au point n'ont d'égale que la bonne foi, quelle est l'issue souhaitable d'une querelle de famille, qui n'est pas sans précédents. Je ne saurais y prendre part qu'en spectateur. Mais, pour qui voit les choses du dehors, en toute indépendance, sans hostilité ni passion d'aucune sorte, il n'est pas interdit de formuler une *impression*. Je me demande donc *ce qu'il restera* d'original, de puissant, dans la philosophie religieuse du P. Teilhard de Chardin, lorsqu'il en aura rejeté les parties « non-conformes »...

De toute façon, les choses ne pouvaient indéfiniment se cantonner dans cette situation équivoque. Et l'étude loyale publiée par Louis Cognet, si elle ne constitue ni un réquisitoire, ni une apologie, contribuera fortement à mettre en pleine lumière ce qui, naguère encore, était dans l'ombre et le secret.

●

La vision de l'Univers, chez le Révérend Père, est celle que nous fournissent les plus récents progrès de l'astronomie : un monde formé de galaxies, situées à de prodigieuses — et très probablement croissantes — distances les unes des autres. L'auteur, renouvelant Spencer et rajeunissant Epicure, conçoit des éléments premiers flottant dans un vide infini. Une rupture d'équilibre provoque la concentration par groupements, donnant naissance aux atomes, puis aux molécules (3). Des molé-

(3) Je m'inspire ici de l'exposé fourni par Louis Cognet. Le lecteur voudra bien se reporter — pour plus de précisions — à l'ouvrage lui-même. Car, malgré moi, je risque d'appauvrir en abrégeant.

cules de plus en plus complexes apparaissent; à un certain degré de complexité, elles s'organisent en un nouveau système : la cellule vivante. L'Humain ne serait, en fin de compte, qu'un agrégat suprêmement complexe. Nous retrouvons ici, *mutatis mutandis*, le fameux principe spencérien : passage de l'homogène diffus à l'hétérogène organisé. Et je pense invinciblement aux observations qui émerveillèrent les premiers évolutionnistes, lorsqu'ils virent — chez les Syphonophores et les Hydroméduses, se former sous leurs yeux de véritables « républiques d'organes »...

Les Humains se sont acheminés, s'acheminent de plus en plus, vers une existence étroitement *collective*, vers une immense *conscience* à l'échelle planétaire. On va ainsi de la Biosphère vers la Noosphère. Et cette prodigieuse conscience collective — à travers maintes vicissitudes, maints obstacles, tend, par un mouvement continu de convergences internes, vers un point unique dans lequel elle ira s'absorber et se fondre. Ce point, où l'histoire du monde trouvera sa fin ultime, c'est *le Point Oméga*. Il s'identifie à Dieu lui-même, en tant que Dieu est l'Alpha et l'Oméga de toutes choses. Alors, finira, dans l'unité et la charité universelle, l'histoire du Cosmos... Le rôle de l'individu, si j'ai bien compris, c'est d'être — autre conception spencérienne — un agent conscient de cette évolution...

Ah! si l'auteur de cette large synthèse était un simple savant et philosophe, on lui tresserait des couronnes. On ne retiendrait de sa pensée — comme on l'a fait pour Henri Bergson — que les thèmes favorables à la religion. Mais ce géologue, cet anthropologiste illustre est, en même temps, un Révérend Père. La stricte obédience lui est un devoir. Cette obédience, comment la conciliera-t-il, par quelle subtile dialectique, avec des vues si amples, avec un système (ébauché) où se rencontrent les influences plus ou moins nettes, de Spencer, de Hegel, de Bergson, voire de Spinoza, jointes à des connaissances scientifiques fort peu « bibliques? »...

●

Si nous considérons le conflit séculaire entre Science et Catholicisme, quelle attitude le croyant doit-il adopter? Je me suis permis naguère, ici même (4), de suggérer — l'idée n'est pas nouvelle — une séparation entre les deux domaines, une sorte

(4) Cf. *Mercure de France*, numéro du 1er août 1951.

de « concordat ». Le plus bel exemple, à cet égard, nous est fourni par Louis Pasteur : il n'a jamais, à ma connaissance, *mélangé* science et religion. Jamais il n'a cherché à introduire des préoccupations religieuses dans ses travaux, ni de préoccupations indiscrètement scientifiques dans ses croyances. Quelle sagesse !...

Mais cette séparation des deux domaines n'est pas du goût de tout le monde. Dans le passé — un passé qui n'est point tellement lointain — la science fut traitée en ennemie, chargée de malédictions chaque fois que ses découvertes ou ses hypothèses générales offraient la moindre contradiction avec les *Autorités*. Tant que cela lui fut possible, l'Eglise imposa rétractation. Elle condamna le système de Copernic, et cela de très bonne foi, car elle voyait un prestige du Malin dans les « preuves » galiléennes. Qui ne comprendrait l'horreur inspirée par un nouveau *décor* du Monde, alors que, de nos jours encore, les termes employés en religion, les gestes du prêtre, du croyant, témoignent en faveur du vertical Univers géocentrique avec un *haut* et un *bas*, un Ciel et un Enfer ?...

L'Eglise condamna (15.I.1751) Buffon — qui se rétracta aussitôt — parce qu'il avait d'abord osé attribuer à la Terre 74.000 ans d'existence !... On n'en finirait pas, s'il fallait énumérer les résistances de ce genre. Le moins qu'on en puisse dire, c'est que si le progrès des connaissances en fut parfois retardé, la Religion n'y trouva aucun profit, cédant de mauvaise grâce quand ses « positions » devenaient intenables, faisant figure de vaincue malgré la subtilité des replis stratégiques...

Or, à l'intérieur même du catholicisme, certains esprits s'irritèrent, non plus contre la science, cette fois, mais contre l'intransigeance dogmatique de leur propre religion. A leurs yeux, le catholicisme n'était plus connaissance intellectuelle, mais seulement source et règle de vie morale. D'autres encore, délaissant la formule *fides quaerens intellectum*, lui préféraient le *credo quia absurdum*, avec une insistance un peu lourde sur l'*absurdum*. La Congrégation, le Saint-Siège, à coups de décrets et d'encycliques, font de leur mieux pour ramener vers le centre du troupeau les brebis qui s'égarent à droite ou à gauche. C'est leur mission, leur ministère.

●

La grande originalité du R. P. Teilhard de Chardin, c'est, en « homme qui croit sentir passionnément avec son temps »

(ainsi se définit-il lui-même), de *repenser* son christianisme en fonction des nouveaux cadres créés par la science moderne. Entreprise hardie, mais périlleuse. Ou bien vous admettrez la création *ex nihilo*, Adam premier et seul père de l'humanité, auteur d'un péché vraiment personnel communiqué à tous ses descendants, la résurrection des corps, l'existence des anges et des démons, l'existence d'une âme-substance, éternelle, gardant sa personnalité, ses souvenirs (etc.). Alors, les « nouveaux cadres de la science moderne » seront faits d'un caoutchouc curieusement extensible... Ou bien, c'est vous qui prendrez des libertés avec les enseignements traditionnels, n'y voudrez voir que des symboles, et alors vous sortirez, bon gré, mal gré, de l'orthodoxie...

La magicienne Médée, pour rajeunir le vieux père de Jason, utilisa une recette qui me paraît peu sûre. Ne craignez-vous pas, en voulant rajeunir la religion catholique, de ne réussir qu'à la mutiler?

...Après tout, je suis bien trop ignorant en ces matières pour émettre une opinion valable. Et c'est peut-être un mirage qui me fait entrevoir, au lointain horizon, le petit nuage orageux d'une nouvelle encyclique...

Achille Ouy.

Mystiques et faux mystiques, par *Jean Lhermitte*, de l'Académie de Médecine. Un vol. de 255 p. in-8° carré. Bloud et Gay, Paris, 1952. — Délaissons toutes les fausses ou ridicules acceptions du mot *mystique*. Nous en avons parlé déjà (n° de juin 1952, p. 372) à propos du récent ouvrage de Emm. Aegerter. Ne retenons que deux aspects du mysticisme; deux aspects qu'aucune cloison ne sépare, d'ailleurs. Un peu comme les couleurs du prisme, ou la série des sons. Il y a mysticisme, dès que le croyant s'attache moins à la raison qu'à la foi et à l'amour; il dépasse les images, les concepts, les raisonnements, pour s'unir directement au divin. Mais, psychologiquement, l'affectivité est susceptible de gradations. Nous aurons donc, à l'extrémité de la ligne, des mystiques exaltés (je prends le mot en son sens premier). De même que, dans les amours terrestres, il existe de calmes époux et des amants passionnés jusqu'au délire.

Chez les mystiques qui atteignent précisément au suprême degré d'exaltation, nous voici aux frontières du normal et du pathologique. « Des désordres de l'esprit, de véritables maladies peuvent se greffer », dit le professeur Jean Lhermitte, « sur un état mystique très authentique »... Inversement, ajouterons-nous, un état mystique authentique peut devoir son intensité suraiguë à une constitution morbide.

Enfin, il y a, en marge, pour ainsi dire, des « contrefaçons ». Hystériques, mythomanes, dont les manifestations spectaculaires trompent parfois l'entourage... ou les foules. Comment déceler le vrai du faux? A mon humble avis, la simulation — qui n'est pas très exactement *volontaire*, si étrange que cela paraisse — est d'autant plus probable que ses « extases », ses « stigmates », ses « guérisons miraculeuses » attirent un public plus nombreux. J'imagine que, sauf d'illustres exceptions, les vrais mystiques n'aiment point tellement faire part à autrui de ce qu'ils ressentent dans leur âme et même dans leur corps... Pour en revenir à la familière comparaison de tout à l'heure, les passions les plus sincères sont peut-être les plus secrètes.

On voudra bien m'excuser de présenter ici plutôt des impres-

sions personnelles qu'un compte rendu bibliographique. J'en userais autrement s'il s'agissait d'un auteur moins connu. Mais les savants travaux de Jean Lhermitte ont assez de légitime notoriété pour que le livre signalé ici attire l'attention de nombreux lecteurs. Tous ceux, en effet, qu'intéresse la question, à un titre quelconque, ne sauraient demeurer indifférents à cette belle étude : un neuro-psychiatre éminent y traite — avec quel respect de la religion! — un sujet délicat entre tous. L'essentiel de sa méthode est de serrer de fort près un assez grand nombre de *cas*, judicieusement choisis. L'esprit critique le plus aigu s'unit, en ces pages, au sentiment le plus noble, touchant ce qu'il convient d'accorder à *l'expérience mystique*, à la vie mystique chrétienne.

La désorganisation de la personnalité, par le *Dr Henri Baruk* (Professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, Médecin-chef de la Maison nationale de Charenton). Un vol. de 165 p., grand in-8° (Bibl. de philos. contempor.). Press. Universit. de France, Paris, 1952. Prix : 600 fr. — Deux centres d'intérêt, d'ailleurs complémentaires, sont à considérer dans cet ouvrage. D'abord, en une centaine de pages, les psychologues et les psychiatres (le psychiatre devant nécessairement se doubler d'un psychologue) trouveront une magistrale étude de la *personnalité*. En effet, pour en examiner les troubles, la désorganisation, l'auteur commence par définir, analyser cette synthèse qu'est le Moi. Et, — tant il est vrai, toujours, que l'anormal nous fait mieux comprendre le normal, — les explorations psychologiques auxquelles se livre méthodiquement le professeur Henri Baruk éclairent d'un jour singulier notre connaissance de l'âme humaine. Il a soin de distinguer les différences qui séparent — dans les troubles de la personnalité — les affections strictement localisées, instrumentales, des affections diffuses, agissant sur la personnalité entière. Ses travaux l'ont amené à penser que la personnalité désorganisée ou dissociée par la maladie n'est nullement détruite. Il s'en est d'ailleurs expliqué dans un ouvrage antérieur : *Psychiatrie morale, expérimentale, individuelle et sociale* (Press. Univ. de France, 2e édit. 1950, p. 109 à 146). A son avis, la désorganisation causée par la pathologie mentale est beaucoup moins profonde qu'il n'y paraît, et ne constitue le plus souvent qu'un phénomène dynamique, laissant possible la restitution, la résurrection de la synthèse.

Une deuxième partie du livre intéressera même le grand public, non sans provoquer, dans le milieu médical, maintes utiles réflexions. L'auteur, après avoir, donc, excellemment parlé de la désorganisation que l'on pourrait appeler « naturelle » de la personnalité, met en garde contre la destruction de la personnalité, réalisée imprudemment par certains médecins, dans une intention thérapeutique. A ce propos, il prend position contre la *narco-analyse*, d'une part, et contre la *psycho-chirurgie*, d'autre part. Plus exactement, il pense que l'emploi de la narco-analyse devrait être réservé, avec beaucoup de circonspection et après diagnostic précis, à quelques cas bien délimités (accidents pithiatiques). Sinon, ce peut être à la fois stérile et dangereux... Les raisons qui motivent cette opinion sont formulées de façon très précise et très nuancée, — ce qui rendra la critique plus persuasive et plus efficace.

Mêmes invitations à la prudence (et même à l'abstention) en ce qui concerne la *leucotomie* ou autres opérations similaires. Le but de telles interventions chirurgicales n'est pas, en fait, la guérison, mais simplement la suppression d'états affectifs gênants pour le malade... et surtout gênants pour l'entourage. Or, « ce but est atteint en général *apparemment*, à propos de l'anxiété et de l'exaltation affectives, mais au prix d'une *altération grave de la personnalité* ». C'est renoncer de gaîté de cœur à une *guérison* que des soins intelligents et assidus eussent pu obtenir, comme l'observation clinique en révèle maint exemple.

Que ce soit au point de vue de la psychologie, de la psychiatrie, de la vie morale et sociale, ce nouvel ouvrage du professeur Henri Baruk apporte de précieux enseignements. Il témoigne à la fois de science sûre et de sagesse, d'amour du *métier*, et d'un profond souci de la dignité humaine...

Les Psychoses passionnelles, par *J. Borel*, médecin-chef des Hôpitaux psychiatriques. Un vol. de 472 p. Edit. de l'Expansion scientifique française, 1952. — « Cette étude, consacrée à un phénomène affectif, ne doit rien à la psychanalyse. » D'aucuns s'en étonneront sans doute, dit l'auteur. Certes. Et je suis de ceux-là. Mais ma surprise est une surprise heureuse. Depuis quelque trente ans, per-

sonne (ou presque) n'osait plus insinuer que, derrière les phénomènes affectifs, existe un organisme. Un organisme très complexe et qui se « détraque » facilement. Une cause morbide interne peut provoquer des états passionnels, tout comme telle intoxication fournit des états de colère, de mélancolie, etc.

Le sujet, et son entourage, ne voient, s'il est permis de s'exprimer ainsi, que la « superstructure », que les épisodes plus ou moins pathétiques. Ils prennent l'effet pour la cause. Le bon psychiatre, celui qui est *médecin* avant tout, discerne au contraire que « l'événement qui fournit le motif apparent de la passion n'en est que le prétexte ». C'est la personnalité maladivement exaltée du passionné qui crée, entretient, complique le scénario où son imagination délirante se donne carrière... En somme, c'est beaucoup moins le *thème* passionnel qui fixe l'attitude du sujet, que le système affectif dont le caractère est le centre. L'idée prévalente ne donne à la conduite qu'une « indication » générale : la manière de s'y conformer dépend — toutes chose égales du côté de la psychose — du *type caractériel*. Je ne saurais trop recommander la lecture de cette étude vraiment « exhaustive » sur la passion et les psychoses passionnelles. Autant elle est instructive et d'un accès relativement facile, remarquablement écrite (sans abus du jargon médical), autant elle est décourageante pour les auteurs qui voudraient, désormais, parler de ce sujet. Il est vrai que certains auront toujours la ressource d'exposer des thèses fumeuses et « gratuites »...

La sagesse de Plotin, par *Maurice de Gandillac*. Un vol. de xxiv-208 p. (12 × 19 cm.). Collection « A la recherche de la Vérité ». Hachette, Paris, 1952. Prix : 480 fr. — Il n'est certes pas nécessaire de dire que tout homme cultivé doit connaître au moins les lignes essentielles de l'œuvre de Plotin. Il est également superflu de rappeler que M. Maurice de Gandillac, l'éminent professeur d'histoire de la philosophie médiévale à la Sorbonne, était bien qualifié, par sa haute compétence, affirmée, en maints travaux antérieurs, pour nous présenter *la sagesse de Plotin*. Ce que je préfère souligner, c'est l'extraordinaire « mise au point » de cet ouvrage. Il intéressera, instruira un très vaste public; il rendra service aux étudiants. Mais il fournira, en outre, aux spécialistes chevronnés belle occasion de réfléchir, de réviser (j'entends de rectifier) leurs vues, sur un si grand sujet. Et voilà précisément ce qu'il était difficile de réaliser : ne point rebuter le profane ou le débutant par une trop sévère érudition; et pourtant donner ample satisfaction aux « gens de métier », grâce à de nombreuses et précises références, grâce à une sorte de *renouvellement* très personnel dans l'exposé de la philosophie plotinienne. Personne, après avoir lu ce livre, n'estimera que j'ai exagéré ses mérites : on ne pouvait imaginer œuvre plus parfaitement achevée.

S. E. T. (Structure et Evolution des Techniques), Revue de documentation (2, rue Mabillon, Paris VIe) 1952. 4e année, nos 29-30. Noté au sommaire : L'homme moderne dans l'Œkoumène (prof. Max Sorre, Sorbonne); la Cybernétique et la théorie de l'Information (R. Vallée); Théâtre et technicité aux U.S.A. (A. Villiers); l'Invention (M. Lavet); Informations diverses, textes d'analyses, d'annonces et de pré-annonce concernant livres et articles : Math., Physique, Chimie, Biologie, Médecine, Psychologie, Histoire, etc...

La Pensée, Revue du rationalisme moderne : arts, sciences, philosophie (64, boul. Aug.-Blanqui, XIIIe). Nouvelle série, no double, 42-43. Mai-août 1952, 320 p., grand in-8o. En dehors des articles polémiques (concernant notamment la guerre bactériologique en Corée), noté au sommaire : le parti communiste français et V. Hugo (L. Aragon); la Conférence écon. de Moscou (J. Bary); le Droit internat. et la coexistence pacifique des systèmes politiques opposés (G. Lyon-Caën); les échanges culturels (R. Maublanc); Physique quantique et réalité (E. Schatzman); la philosophie de l'histoire d'Arnold J. Toynbee (J. Poperen); discussion sur la linguistique en URSS (René L'Hermitte). Chroniques diverses. Revue des livres et des périodiques, etc...

DANS LA PRESSE

La condition des jeunes écrivains et le second métier. — Dans un de ses pamphlets de l'hebdomadaire *Arts* — changé de forme mais toujours excellent — M. Louis Pauwels pose en termes inéluctables le problèmes fondamental auquel se heurtent les jeunes écrivains dans notre monde économique (« Sois riche ou tais-toi », 15-21 août) :

« Il paraît que ceci n'est point bon à dire et je ne connais qu'un garçon assez naïf et solide pour l'avoir dit : mon ami Raymond Dumay.

« Quand un paysan s'échine pour n'avaler en fin de journée que du brouet, il met la clé sous la porte et file vers la ville. Que crèvent les campagnes trop ingrates! Quand la littérature ne paye plus, ceux qui eussent pu faire une grande œuvre vont au commerce, à la radio, à la presse ou au professorat. Que s'effondrent la poésie, la critique et le roman! On ne voit vraiment pas pourquoi un écrivain n'obéirait pas aux mêmes besoins alimentaires que le gratte-motte des Causses. Mais notre esprit est ainsi contrefait : dès qu'il s'agit de l'artiste, on trouve la misère acceptable et que le sacrifice va de soi. Du pain, de l'eau et du talent! Allez-y, mon garçon! C'est pour le patrimoine français! Le même imbécile demande du mieux-être pour le paysan et l'ouvrier et réchauffe dans son cœur la chimère démocratique selon laquelle le dénuement est frère de la création artistique. (...)

« M. Dupont veut d'abord ignorer que l'apparition du chef-d'œuvre suppose une prolifération d'œuvres de qualité et une prolifération plus grande encore d'œuvres médiocres mais *sincères*. C'est-à-dire un grand nombre d'hommes offrant la totalité de leurs nerfs, de leur esprit, de leur temps, à des ouvrages qui donnent au chef-d'œuvre son élan. M. Dupont sait qu'il faut du fumier aux fleurs, mais M. Dupont ignore qu'en matière de création littéraire, il ne peut plus y avoir de fumier.

« Expliquons-nous. Une œuvre de seconde valeur, mais authentique, se vend aujourd'hui à 3.000 exemplaires environ. Trois mille exemplaires à trois cents francs font neuf cent mille. L'auteur touche dix pour cent, soit : quatre-vingt-dix mille. Qui vivra avec moins de huit mille francs par mois? Et qui donnera plus d'un livre vraiment écrit, pensé, vécu, en un an? »

Cependant M. Jacques Hameline a entrepris, pour les *Nouvelles littéraires*, une enquête sur le « Second métier » chez les écrivains; et voici quelques éléments de la réponse de Georges Duhamel :

« La sagesse, pour un écrivain, c'est d'avoir un autre métier qui soit aux antipodes de la littérature. Il sied, en outre, qu'il n'attende pas des lettres une rémunération. Si, par la suite, il se trouve qu'un nombreux public lui donne loyer pour son œuvre, tant mieux! Mais tous, à l'abbaye de Créteil, nous avons compté d'abord sur une autre profession : Romains était professeur de philosophie; Durtain et moi, médecins; Arcos, dessinateur industriel; Vildrac, secrétaire d'avocat...

« Je considère également qu'il n'est pas souhaitable d'embrasser une profession paralittéraire.

« — Qu'entendez-vous par là?

« — Le journalisme, par exemple, qui oblige les jeunes écrivains à sacrifier des idées chères pour écrire d'urgence certains articles, à éparpiller, gâcher ainsi des idées qui auraient, après deux ans de méditation, donné quelque beau livre. Il faut savoir se consacrer à une activité nettement différente, qui soit de nature à vous passionner aussi, et à vous enrichir spirituellement. »

GAZETTE

La mort d'André Delattre. — *Dans les derniers jours d'août nous avons appris la mort subite d'André Delattre, abattu par une crise cardiaque tandis qu'il faisait des recherches à la Bibliothèque de Genève.*

Professeur à l'université de Pennsylvanie, il avait publié au Mercure de France, *en* 1950, *la* Correspondance de Voltaire avec les Tronchin; *en* 1951, *sous le titre de* Paris en 1830, *le journal inédit de Juste Olivier, et, en* 1952, *aux Etats-Unis, un* Répertoire chronologique des œuvres de Voltaire non recueillies dans les éditions de sa correspondance générale. *Au moment de sa mort il travaillait à un essai sur Sainte-Beuve.*

Esprit très fin, chercheur très scrupuleux, très averti des risques que la précipitation fait courir à l'érudition, toujours affable et amène, il se faisait naturellement des amis de ceux dont ses travaux le rapprochaient.

Port-Royal de Paris va revivre. — *Soyons heureux puisqu'une excellente nouvelle va réjouir les amis de l'art et de l'histoire : l'abbaye de Port-Royal de Paris, autrement dit la Maternité de l'Assistance publique, a trouvé grâce auprès de la Direction des Monuments Historiques. Des crédits importants viennent d'être affectés à sa réparation et à son réaménagement partiels et l'on nous assure que les travaux seront incessamment entrepris.*



S'il est un ensemble monumental méconnu et négligé, c'est bien celui-là. Pascal et l'abbé de Saint-Cyran, la Mère Angélique, Lancelot et Nicolle, c'est, bien évidemment, dans le site incomparable et désolé de Port-Royal des Champs qu'il les faut évoquer, au cœur de ce domaine des Granges, naguère encore menacé de lotissement, mais dont l'Etat a heureusement pris possession, grâce à l'intervention du président Herriot. A Port-Royal de Paris, providentiellement intact, ce sont pourtant les mêmes ombres passionnées que

l'on peut réveiller. Prison de Port-Libre en 1793, Maison de l'Allaitement en 1796, Maternité depuis 1814, l'ancienne abbaye cistercienne que construisit Antoine Le Paultre de 1646 à 1648, a conservé sa chapelle « si jolie que j'en ai de la confusion », écrivait la Mère Angélique, son chœur des religieuses, sa salle capitulaire, son cloître sévère (débarrassé, avant la guerre, d'une fâcheuse véranda qui le dénaturait), en un mot, l'essentiel de ses bâtiments du grand siècle.

On admettra que l'installation d'une Maternité dans ces bâtiments vieux de trois cents ans fut une mauvaise opération à la fois pour l'ancienne abbaye, défigurée par de méchantes constructions parasites, et pour des services hospitaliers qui, à l'heure actuelle, exigeraient un cadre plus adapté aux nécessités modernes. La Maternité a sauvé Port-Royal de la démolition, mais le maintien de ses services devrait être remis en question aujourd'hui que les anciens bâtiments sont partiellement abandonnés au profit de pavillons neufs. Que n'envisage-t-on de créer ici, à proximité immédiate du Quartier Latin, une sorte d'annexe de la Cité Universitaire ou une maison de repos pour les étudiants !...

Nous n'en sommes pas encore là. Les projets actuels concernent seulement le réaménagement de la chapelle, du chœur des religieuses et de la salle capitulaire. Déjà, la haute toiture, toute médiévale, du chœur de la première, a été soigneusement refaite; l'intérieur du petit vaisseau a vu, enfin, disparaître ses statues de plâtre et l'on a procédé à un essai de nettoyage de ses murs, recouverts du plus médiocre des enduits. L'autel lui-même, dénué d'intérêt, sera, autant que possible, remplacé par un bel autel classique que l'on surmontera de la Cène de Philippe de Champaigne : elle se trouvait autrefois à cet endroit et, mieux qu'au Louvre, retrouvera à Port-Royal tout son sens et toute sa valeur historique. A l'extérieur, on rétablira le perron qui permettait d'accéder au portail central du croisillon nord, aujourd'hui condamné, et qu'encadrent deux autres portes, privées, elles aussi, de leurs marches originelles.

Une grille en fer forgé, longtemps masquée par du plâtre, sépare la chapelle, ouverte au public dès le XVIIe siècle et où les sermons de l'abbé Singlin attiraient de nombreux fidèles, du « chœur des dames », aujourd'hui étayé par de disgracieux piliers en bois, et qui abrite les vestiges d'un assez désolant musée anatomique. On aperçoit, derrière la grille, à travers l'étroit guichet de laquelle on distribuait la Communion aux religieuses, d'atroces figures de cire assemblées en un désordre dont le « surréalisme » imprévu n'a vraiment rien à faire en cet ultime domaine du Jansénisme. Cette grande salle, couverte d'une voûte surbaissée, sera nettoyée et réparée. Il restera à exécuter une opération semblable dans la salle capitulaire dont les stalles primitives ont disparu, mais où l'on voit toujours les dossiers de celles-ci qui sont de belles et

simples boiseries classiques; au centre de la paroi du fond on distingue encore la place de l'abbesse.



Les « Amis de Port-Royal », présidés par M. Gazier, et qui viennent d'avoir gain de cause, sont efficacement soutenus par M. Jacques Dupont, inspecteur principal des Monuments Historiques, et par M. Mauricheau-Beaupré, conservateur en chef du musée de Versailles. Ils rêvent de créer ici un mémorial, sinon un musée des Jansénistes, — ici où furent providentiellement guéries Marguerite Perier, nièce de Pascal, et Sœur Catherine de Champaigne, fille du peintre, deux événements majeurs qui marquèrent profondément l'œuvre et le destin de l'artiste et du philosophe. Aussi bien, est-ce dans ces murs que l'on aimerait méditer devant le tableau que Philippe de Champaigne exécuta en manière d'ex-voto et qui représente sa fille malade au chevet de laquelle la Mère Agnès est agenouillée... Comme on voudrait que le Louvre déposât à Port-Royal, au moins provisoirement, ces chefs-d'œuvre auxquels pourraient être joints d'autres toiles du peintre ainsi que des documents graphiques ou iconographiques relatifs au grand déchirement moral du siècle de Louis XIV et à ses principaux acteurs!

Quoi qu'il en soit, le mouvement est maintenant donné. Bientôt, souhaitons-le, sortira de l'oubli un des lieux les plus pathétiques de l'ancien Paris.

YVAN CHRIST

Petit problème zoologique à propos d'un vers de Victor Hugo. — *Les* Vers épars *de* Victor Hugo *que le* Mercure *a publiés dans son numéro de juillet dernier ont soulevé — qui l'eût cru? — un problème zoologique. Notre collaborateur Robert Laulan nous a fait tenir la note que voici :*

« Parmi les très beaux vers épars de Victor Hugo qu'il faut remercier M. Henri Guillemin de nous avoir révélés dans le numéro de juillet du Mercure*, l'un, qui évoque une scène nocturne, appelle peut-être une remarque. C'est celui-ci :* Le loup flaire au vent les troupeaux lointains.

Remarque non sur la forme, certes, mais sur le fond. Le loup peut-il vraiment flairer les troupeaux lointains? Peut-il même les flairer de près? On m'a jadis affirmé que non, car s'il avait de l'ouïe, il manquait totalement de flair. C'était dans les circonstances suivantes : Un loup ayant attaqué un mouton en plein jour, au milieu du village roumain où nous cantonnions en 1917 *avec le régiment où j'exerçais auprès du colonel les fonctions de « conseiller technique », une chasse nocturne fut décidée contre la*

bande de douze ou treize bêtes que des bûcherons avaient vu défiler. Nous prîmes position en tirailleurs, dans la plaine, parmi les broussailles le long d'une piste qui joignait deux bois, et nous attendîmes — vainement, d'ailleurs. Comme l'attente devenait longue, certains de mes camarades, sans rompre le silence, se mirent à fumer à ma vive surprise, car je craignais que l'odeur du tabac, portée par le vent, ne mît les loups en défiance. C'est alors qu'on m'affirma ce que j'ai indiqué plus haut. S'il est parmi les lecteurs du Mercure *des chasseurs de loups moins occasionnels que moi, je serais heureux d'être fixé sur cette aptitude du loup à détecter ses proies à grande ou à petite distance, et du même coup sur l'expérience qu'avait Hugo de ces rapaces. Sinon, serait-il vain de faire appel à la science de M. Marcel Roland, bien qu'il ne s'agisse pas de ses chers insectes? »*

Marcel Roland, si gentiment mis en cause et interrogé par nous, nous a répondu ce qui suit :

« La question posée par M. Laulan est en effet intéressante, et méritait sérieux examen; l'absence d'odorat chez le Loup eût été une particularité bien rare et vraiment extraordinaire chez un carnassier. Malheureusement, toutes les sources où j'ai puisé, tous les avis réclamés à des « idoines » du Muséum, sont unanimes : le Loup jouit d'un flair non seulement certain, mais particulièrement développé.

Citons quelques auteurs, en soulignant les passages typiques :

« Le Loup, que son odorat très fin et très étendu *peut attirer de fort loin lorsque le vent est favorable, n'a pas sitôt senti cet appât (il s'agit de piégeage) qu'il s'avance vers l'engin. » (Brehm,* La Vie des animaux illustrée.)

« Continuellement aiguillonné par une faim dévorante, il est toujours sur ses jambes, flairant de droite et de gauche, *à la recherche de quelque aliment. » (Victor Fatio,* Faune des vertébrés de la Suisse, 1869.)

« Le Loup a les sens aussi délicats que ceux du Chien domestique. Il a bonne vue, bonne ouïe, bon odorat. *Il entend un léger bruit, et de très loin.* Il sent plus souvent qu'il ne voit. (...). *L'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue.* Il sent aussi de loin les animaux vivants. *Lorsqu'il veut sortir du bois, jamais il ne manque de prendre le vent. Il s'arrête sur la lisière, écoute de tous côtés, et* reçoit ainsi les émanations des corps, morts ou vivants, que le vent lui apporte. » (Les Mammifères, *par A. Ménegaux.)*

Que mon aimable confrère m'excuse donc : la cause me paraît jugée. Risquons toutefois une hypothèse : dans le cas qu'il cite, l'odeur du tabac n'aurait-elle pas eu la faculté d'inhiber celle de l'Homme chez ses loups roumains? »

Un hommage à Alfred Vallette. — *André Billy, dans son* Epoque 1900, *a raconté la fondation du* Mercure *et rappelé les traits qui distinguaient Alfred Vallette. On nous permettra de citer quelques passages de ce portrait :*

« Après des débuts prometteurs, un jeune romancier abdique toute ambition personnelle pour se mettre au service d'une entreprise collective à laquelle il consacrera chaque minute de sa vie, n'ayant d'autre joie que de connaître les œuvres des autres. A eux iront la gloire et les honneurs; lui, restera dans l'ombre. Il sait qu'il joue la difficulté, mais il y met son orgueil et son plaisir. En un temps de surenchère et de bluff, *rien de provocant ni d'impatient dans sa façon d'agir. Il ne force pas le succès; il le prépare de longue main, il l'assure par la conscience et la pondération dont il s'est fait une loi. (...) La clairvoyance et l'affabilité du directeur du* Mercure *sont restées proverbiales. (...) Auprès de lui, nulle autre préséance que celle du talent, et peu importait que celui-ci fût reconnu ou non. » André Billy rappelle un mot de Gourmont,* « Nous n'avons pas assez d'auteurs obscurs », *et ajoute :* « Il y aurait eu là de quoi déconcerter Alfred Vallette, si, à son goût de la clarté et de la simplicité, il n'avait ajouté, avec un grand souci d'électisme, une curiosité sans cesse en éveil et le respect de toutes les tentatives sincères. »

La Presse et le Prix des Revues. — *La Presse, à propos du Prix des Revues, s'est montrée pour le* Mercure *extrêmement amicale; et le* Mercure *est heureux de l'en remercier.*

Pourquoi ne pas reproduire ici quelques extraits? Les lecteurs du Mercure *ne lisent pas à la fois tous les journaux, et ils ont bien le droit qu'on leur communique quelques extraits sur un prix qui est aussi bien leur prix.*

D'abord, Semaine de France, *qui a donné dès le 3 juillet un écho sur les débats du jury :*

« C'est le Mercure de France *qui, pour 1952, a remporté la palme. Le scrutin fut agité.*

« — Le Mercure? Mais c'est une revue antique et solennelle! objecta-t-on.

« Il est vrai que Le Mercure *remonte à Théophraste Renaudot mais, de 1939 à 1946, il ne parut point. Depuis, la vieille publication a commencé une nouvelle carrière et n'accueille que les jeunes parmi les essayistes et les poètes.*

« Devant cet argument, le jury se rallia et décerna au Mercure *son nouvel acte de naissance. »*

M. Le Breton Grandmaison est venu rendre visite à notre revue pour Combat, *où son article a paru le 22 juillet :*

« Dira-t-on jamais trop quelle fière citadelle d'indépendance et de

culture n'a cessé d'être, depuis 1890, la vieille maison de la rue de Condé où, dans le souvenir de Beaumarchais (qui y composa peut-être Le Barbier de Séville*), Alfred Vallette installa pour tant d'années son Q. G. de littérature et d'art? Mais le* Mercure*, il s'en faut bien, n'est pas seulement une « chère vieille chose » digne d'attendrir les érudits et les survivants d'un âge révolu. On le vit bien, en décembre 1946, lorsque, paraissant pour la première fois depuis le 1er juin 1940, il proclama qu' « il n'y a pas un nouveau et un ancien* Mercure*, mais simplement le* Mercure *qui continue. »*

« C'est plaisir de feuilleter la livraison renaissante d'il y a six ans. On y retrouve le manifeste fameux dans lequel l'homme le plus désintéressé qui fût au monde avouait ingénument que son équipe ne parviendrait jamais à métamorphoser ses écrits en or... Et aussi cette « situation de caisse » en date du 1er mars 1890 dont le solde exact se montait à 46 fr. 10. »

Au Mercure*, M. Le Breton Grandmaison a interrogé la Rédaction :*

« — Votre but, comment le définiriez-vous?

« — Retrouver, vis-à-vis de la littérature nouvelle, l'attitude qui fut celle du vieux Mercure *à l'égard de ses contemporains... Et s'il est vrai que nous respectons les traditions de la maison, nous les respectons dans un sens très large.*

« — Ce souci de rajeunissement a frappé la critique, et l'on retient la formule heureuse d'Armand Lanoux, losqu'il écrit dans Contacts*, «* Le Mercure *est la plus ancienne des revues de jeunes et la plus jeune des revues anciennes ».*

Le 28 juillet, dans La Liberté *de Clermont-Ferrand, sous la signature M. S. :*

« Parmi les Revues et Maisons d'éditions qui assurent à notre pays une primauté dans le monde des lettres, le Mercure *de* France *occupe incontestablement une place de premier rang. Ceci pour l'excellente raison que, tout en se voulant à l'échelle des générations jeunes, il reste fidèle à cet esprit de totale indépendance à l'égard des chapelles, des clans et des doctrines, qui fut toujours la marque de ses publications, créées il y a plus d'un demi-siècle par Alfred Vallette. »*

M. Gaëtan Sanvoisin, venu rue de Condé au mois d'août, a trouvé la maison fermée. Mais il en connaît assez les détours pour nourrir de souvenirs personnels l'évocation qu'il publie dans Ce Matin *(14-15 août) :*

« L'aspect de la façade, l'escalier étroit, la distribution des pièces, l'atmosphère qui y règne, l'activité incessante et silencieuse à travers les étages donnent à l'ensemble ce charme artisanal et savant qui sa se raréfiant dans l'immense ruche parisienne. »

(...) *« La maison, vénérable, sachant le prix du passé, la couleur du présent, est très ouverte aux aspirations, aux sentiments, aux idées où s'élabore l'avenir. »*

(...) « *Rachilde, doyenne des lettres françaises, habite dans l'hôtel du* Mercure, *depuis des lustres, car elle est la veuve de Vallette, et c'est une harmonie, cette présence, dans la demeure, bâtie à la fin du* XVIIe *siècle, où Beaumarchais vécut (il s'y remaria à deux reprises) et où il écrivit le* Barbier de Séville.

« (...) *Les rédacteurs et collaborateurs de l'administration sont tous des fidèles, et j'aime évoquer parfois avec Mlle Blaizot, chef des ventes au détail et fille de l'ancien caissier, le temps où Louis Dumur, l'auteur de* Nach Paris *et des* Défaitistes, *secondait Vallette, le temps où Billy et Rouveyre arrivaient pour bavarder avec Léautaud, le temps où Henri Bachelin, descendu de Montmartre et resté Nivernais, ressuscitait Charles-Louis Philippe en anecdotes.* »

Et, pour la fin, quelques lignes d'une parfaite confraternité dans le N° 312 des Cahiers du Sud :

« *Nous adressons à notre confrère nos compliments pour ce choix justifié qui, attirant l'attention sur l'équipe bien dirigée du nouveau* Mercure de France, *consacre une fois encore un nom fameux illustré par Remy de Gourmont, Francis Jammes, Henri de Régnier... sans oublier Alfred Vallette.* »

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE). – 9467
Dépôt légal : 4e trimestre 1952.

ES MÉMOIRES DE

ÉDOUARD HERRIOT
de l'Académie française

JADIS

★ ★

D'UNE GUERRE A L'AUTRE (1914-1936)

Un vol. 975 fr.

Déjà paru

★ AVANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE

Un vol. 525 fr.

ADOLF HITLER

LIBRES PROPOS

SUR LA GUERRE ET LA PAIX

Un vol. 850 fr.

ROMANS

JOSEPH PEYRÉ

GUADALQUIVIR

UNE ARDENTE HISTOIRE DE LA SÉVILLE DES PROCESSIONS ET DES CORRIDAS

Un vol. 650 fr.

JEAN ORIEUX

PETIT SÉRAIL

UN ROMAN GAI... SPIRITUELLEMENT LIBERTIN

Un vol. 395 fr.

HENRI TROYAT

LA NEIGE EN DEUIL

LE PLUS GRAND ROMAN DE LA HAUTE MONTAGNE

Un vol. 390 fr.

FLAMMARION

AUBIER, ÉDITIONS MONTAIGNE, 13, QUAI DE CONTI, **PARIS**

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

BERNARD SHAW

LA GRANDE CATHERINE

La Grande Catherine de Shaw n'est pas la diplomate, la réformatrice, mais la femme de faible moralité dont les aventures galantes appartiennent à l'histoire .... 240 fr.

BERNARD SHAW

TROP VRAI POUR ÊTRE BEAU

Shaw, dans une piquante préface, raille copieusement les riches et avec une impitoyable logique étale leur esclavage.

MAX SCHELER

LA PUDEUR

Pourquoi existe-t-il un lien si intime entre la pudeur et la vie sexuelle? C'est que la vie sexuelle est à la fois l'élément que nous avons en commun avec tous les animaux et pourtant aussi l'élément le plus individuel. La pudeur est comme une résistance au premier (coll. *Philosophie de l'Esprit*). 330 fr.

MAX SCHELER

MORT ET SURVIE

Que vaut la théorie de la survie personnelle? Faut-il n'y voir que l'expérience intime d'un élan au delà des limites du corps ou mieux qu'un fait de conscience? (*même collection*).. 330 fr.

GEDDES, MAC GREGOR

LES FRONTIÈRES DE LA MORALE ET DE LA RELIGION

Sans la morale la religion dégénère en quelque magie. Mais à la morale il faut la religion pour lui fournir l'énergie dans sa recherche de l'âme (*même collection*)...................... 600 fr.

HENRI GOUHIER

LE THÉATRE ET L'EXISTENCE

Ouvrage destiné à tous ceux qui aiment le théâtre et qui consentent à réfléchir sur ce qu'ils aiment, la meilleure façon d'aimer étant de chercher à comprendre (*même collection*).. 495 fr.

ROBERT BROWNING

PAULINE, PARACELSE SORDELLO

Poèmes d'une réputation de rare obscurité. Le traducteur nous apporte une aide précieuse pour le déchiffrage (coll. *Bilingue*)................ 420 fr.

KEATS

POÈMES CHOISIS

traduits et préfacés par Laffray. Ouvrage attendu de tous les étudiants et de tous les lettrés (coll. *Bilingue*).

ANDRÉ BERGE

LE MÉTIER DE PARENT

C'est le prolongement des entretiens que l'auteur a chaque jour avec des parents inquiets ou embarrassés, soucieux de mieux exercer leur métier de parents (coll. *L'enfant et la vie*). 225 fr.

JEAN RIMAUD

AU MILIEU DES ENFANTS ET DES ADOLESCENTS

L'auteur du livre déjà célèbre *Education, direction de la croissance* continue de s'inspirer ici de sa riche expérience acquise au milieu des enfants (*même collection*) .... 450 fr.

HENRI DE LUBAC

LA RENCONTRE DU BOUDDHISME ET DE L'OCCIDENT

Le bouddhisme demeure pour le public dit cultivé une terre inconnue. Ce livre dissipera beaucoup d'ignorance et de malentendus (coll. *Théologie*) .... 600 fr.

J.-A. JUNGMANN

MISSARUM SOLLENNIA

Tome II

Le tome II commence l'explication de la messe elle-même, après le développement de la liturgie romaine traité dans le premier tome (coll. *Théologie*). 810 fr.

ANDERS NYGREN

EROS ET AGAPÈ

Deuxième partie

L'auteur, président de la Fédération Luthérienne Mondiale, oppose les deux conceptions de l'amour chrétien, celle de saint Augustin et celle de Luther, avec leurs manifestations et leurs prolongements sociaux et sociologiques (coll. *Les Religions*)............ 990 fr.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

Romans

MICHEL DÉON

LA CORRIDA

" Itinéraire d'un homme traqué "

In-16. **450** fr.

MOULOUD MAMMERI

LA COLLINE OUBLIÉE

" L'âme berbère a trouvé son écrivain "

In-16. **420** fr.

Dans la collection " *FEUX CROISÉS* " dirigée par Gabriel MARCEL

CARLO COCCIOLI

LE JEU

Traduit de l'Italien par Philippe JACCOTTET

In-16. **450** fr.

PLON

Essais

Dans la collection " *PRÉSENCES* " dirigée par DANIEL-ROPS

LE TRIOMPHE DU HEROS

Étude psychanalytique sur le mythe du héros et les grandes épopées

par

CHARLES BAUDOUIN

In-16. **480** fr.

PLON

Histoire

MICHEL MOLLAT

LE COMMERCE MARITIME NORMAND A LA FIN DU MOYEN AGE

Étude d'histoire économique et sociale

In-8o carré : **1.650** fr.

MAURICE BOUVIER-AJAM

HISTOIRE DES DOCTRINES ÉCONOMIQUES

In-8o carré : **900** fr.

4 ROMANS

JEAN-MARIE CAPLAIN

LE CONQUÉRANT

Un voyage au bout de l'amour
Un Proust existentialiste

JACQUES NELS

LE BAL DES VICTIMES

Tous les drames de l'époque
en une nuit de Paris

ARLETTE PASCAL

FEUX ROUGES

Le sérum de vérité peut-il
tuer l'amour ?

COLETTE PRIOU

LE MIROIR AUX ALOUETTES

Le petit monde
des collégiennes

CORRÊA

PAUL HARTMANN, Éditeur
11, RUE CUJAS — PARIS (V^e^)

ALAIN

SOUVENIRS DE GUERRE
360 fr.

•

IDÉES
(DESCARTES, PLATON, HEGEL, A. COMTE)
390 fr.

•

PROPOS DE LITTÉRATURE
300 fr.

•

MINERVE OU DE LA SAGESSE
300 fr.

•

PRÉLIMINAIRES A LA MYTHOLOGIE
240 fr.

•

LES AVENTURES DU CŒUR
240 fr.

•

ENTRETIENS CHEZ LE SCULPTEUR
150 fr.

•

LETTRES A SERGIO SOLMI
SUR LA PHILOSOPHIE DE KANT
150 fr.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

Trois Nouveautés :

GEORGES DUHAMEL

de l'Académie française

MANUEL DU PROTESTATAIRE

Un vol. 14 × 19 *de* 256 *pages. — Tirage strictement limité à* 100 *exemplaires sur vélin Johannot* **(1.800 fr.)** *et* 2.000 *exemplaires sur vélin alma du Marais* **(900 fr.)**. — **Il n'est pas tiré d'édition courante.**



HENRI QUEFFÉLEC

FRANÇOIS MALGORN, SÉMINARISTE

Suivi de L'AMOUR ET LA VIE D'UNE FEMME

et d'autres récits

*Un vol. in-*16 *de* 216 *pages* . . . . **360 fr.**

Il a été tiré 35 *exemplaires numérotés sur Rives* **(900 fr.)**



MAURICE SAILLET

SAINT-JOHN PERSE

POÈTE DE GLOIRE

suivi d'un

ESSAI DE BIOGRAPHIE D'ALEXIS LÉGER

*Un vol. in-*16 *de* 192 *pages* . . . . **360 fr.**

Il a été tiré 35 *exemplaires numérotés sur Rives* **(900 fr.)**

Imprimé en France

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 1952